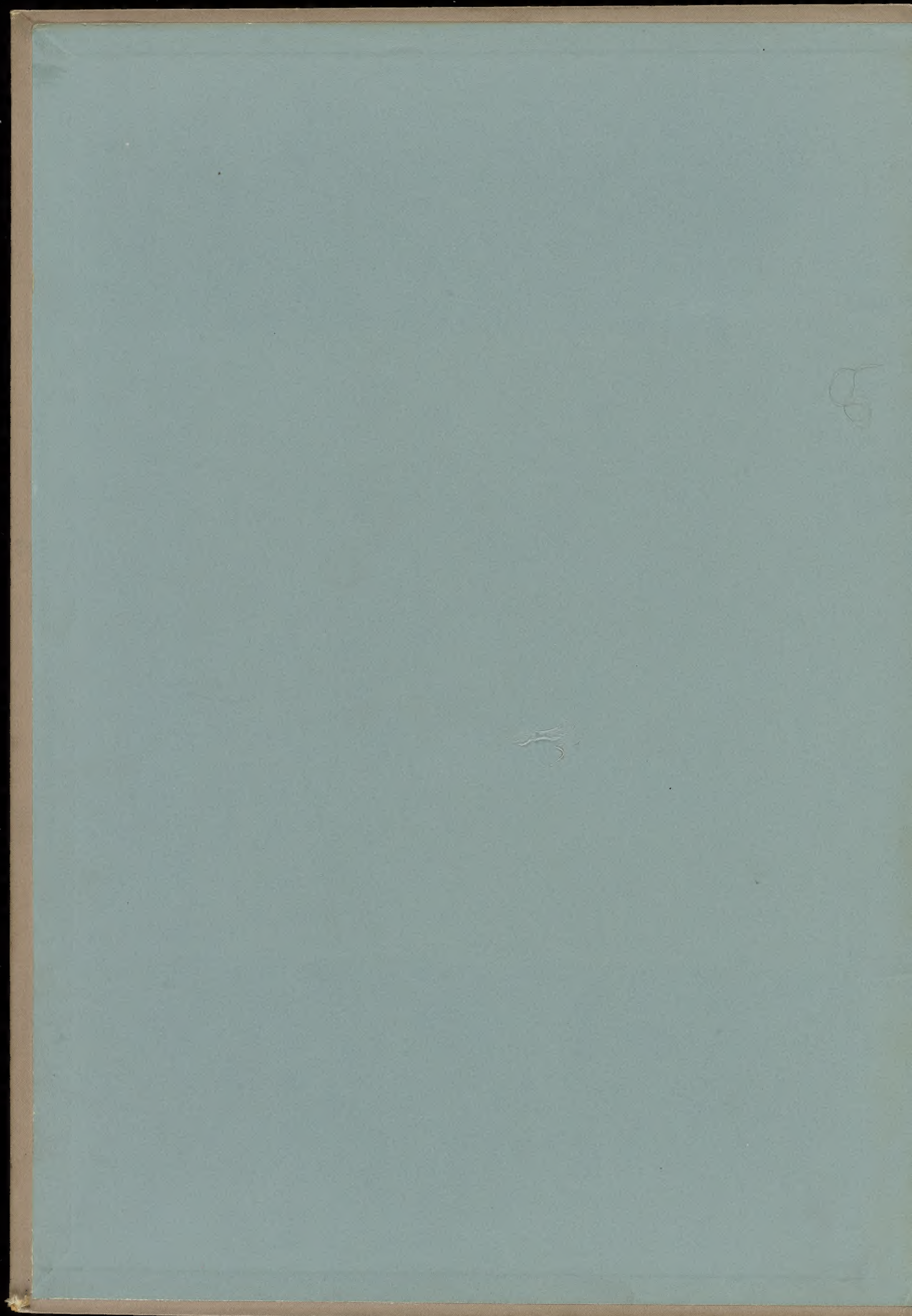
LES ANIMAUX
CHEZ EUX

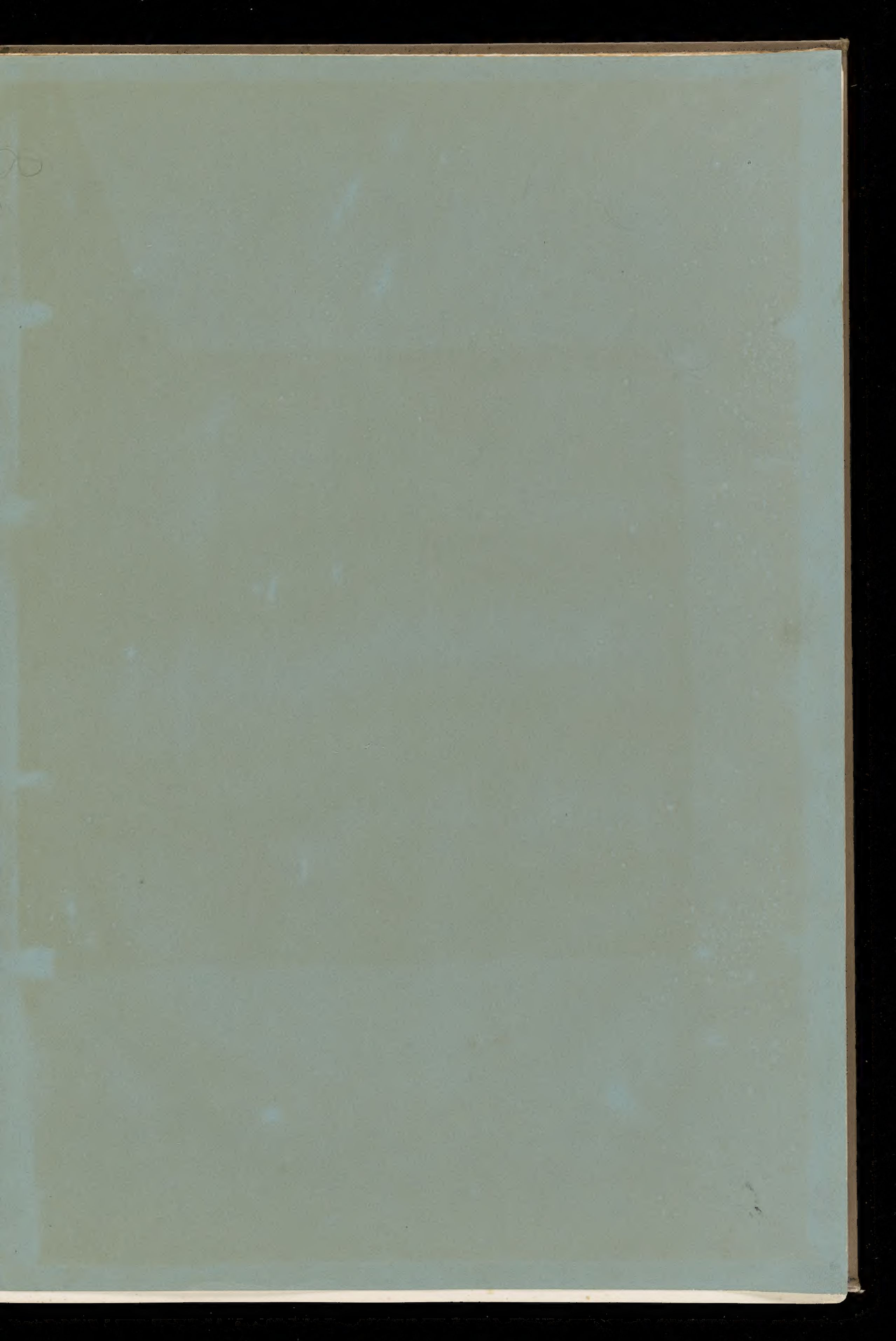
DESSINS & CROQUIS

PAR

Lançon

PARIS
P. DE LACROIX ÉDITEUR





LES ANIMAUX

CHEZ EUX

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

AUGUSTE LANÇON

LES ANIMAUX

CHEZ EUX

TEXTE PAR :

TH. DE BANVILLE, G. DE CHERVILLE, HENRI DALIVOY, MAURICE DEHERS, RENÉ DELORME,
FULBERT DUMONTEIL, H. DEMESSE,
ÉDOUARD DRUMONT, LOUIS FIGUIER, JULES GROS, BERNARD PROST, JULES VALLÈS



LIBRAIRIE D'ART

LUDOVIC BASCHET, 125, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

MDCCCLXXXII



TIRAGE DE LUXE

Il a été tiré :

3 Exemplaires numérotés 1 à 3, texte sur Japon. Eaux-fortes sur parchemin avant la lettre.

25 — — 4 à 28, texte et Eaux-fortes sur Japon avant la lettre.

100 — — 29 à 128 texte et Eaux-fortes sur Hollande, épreuves avant la lettre.

Exemplaire N°

LE LION

L'une des merveilles de la création parmi les animaux, c'est le Lion, dont la royauté est fort dûment établie, bien que nombre de naturalistes aient entrepris de la lui discuter. Ce fauve a reçu en partage la force et la beauté. Rien de plus majestueux que sa démarche, rien de plus absolument beau que sa forme, rien de plus terrible que son rugissement.....

Les naturalistes ont classé le Lion parmi les onguiculés, ordre des carnassiers, famille des félins.

Les Lions étaient autrefois plus répandus qu'ils ne le sont aujourd'hui. On en trouvait d'une très grande taille dans les contrées qui sont actuellement connues sous le nom de Turquie



PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET.

d'Europe et ils étaient fort communs dans l'Asie Mineure. On n'en rencontre plus guère que dans quelques parties de la Perse et de l'Inde et dans l'Arabie.

Leur véritable patrie est aujourd'hui l'Afrique. Ils y sont abondamment répandus depuis l'Atlas jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et depuis le Sénégal et la Guinée jusqu'aux côtes de l'Abyssinie et du Mozambique.



LION DE LA HAUTE NUBIE (JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES)

Les différences que l'on a cru reconnaître dans les Lions des diverses contrées ont fait admettre plusieurs races ou variétés locales dont le Lion de Barbarie serait la souche.

Le Lion de Barbarie a la taille forte et ramassée, la poitrine large et les reins faibles. Sa grosse tête, presque carrée, s'allonge en un museau large et camus; il a les oreilles rondes, les yeux de grosseur moyenne, mais vifs et étincelants; la queue longue et terminée par une pointe courte, entourée d'un gros flocon de poils; des membres trapus d'une force extraordinaire et des pattes plus grandes que celles des autres animaux, même comparativement aux membres.

La tête et le cou sont entourés d'une crinière longue et touffue, composée de longs poils tombant par tresses jusque sur les pattes de devant et se prolongeant jusqu'à moitié du dos et des flancs. La partie



LION DU CAP

inférieure du corps sur toute sa longueur, les coudes et la partie antérieure des cuisses sont aussi garnis de touffes de poils.

On le rencontre encore en Algérie et au Maroc, et il n'est pas rare dans la régence de Tunis et dans le Fezzan. En Algérie, il est beaucoup moins commun depuis nos guerres avec les Arabes, et nos chasseurs de Lions, Jules Gérard en tête, ont considérablement contribué à en diminuer le nombre. C'est cette race à

crinière crépue que les anciens représentaient de préférence dans leurs statues et leurs bas-reliefs, qu'on peut voir au musée du Louvre.

Parmi les variétés issues de cette souche, on distingue : le Lion du Sénégal, dont la crinière est épaisse et de teinte claire ; le Lion du Cap, dont la crinière est très forte et foncée en couleur ; le Lion de Perse, à taille plus petite et à crinière mélangée de poils bruns et noirs, et enfin le Lion du Guzerat, dont la crinière, faiblement indiquée, mérite à peine d'être mentionnée ; aussi l'a-t-on nommé quelquefois *Lion sans crinière*. C'est sans doute de cette espèce que parlent Solin et Oppien, qui croyaient que cet animal provenait de l'accouplement du Lion et du Léopard.



FAMILLE DE LIONS (NUBIE)

La taille du Lion du Guzerat est un peu moins grande que celle du Lion d'Afrique, et sa couleur est uniformément d'un jaune roux fauve sur tout le corps ; la touffe épaisse qui termine la queue est seule blanche.

A l'extrémité de la queue du Lion se trouve dissimulé par une touffe de poils qui termine cet organe, un ongle corné déjà observé par Aristote, mais dont beaucoup de naturalistes ont nié l'existence. La découverte de cette particularité était réservée à Didyme, d'Alexandrie. Il trouva, à l'extrémité de la queue et caché au milieu des poils, un ergot corné, une sorte d'ongle pointu, et il supposa que c'était là l'organe qui, lorsque le Lion, au moment du danger, agitait violemment sa queue, lui piquait les flancs à la manière d'un éperon et l'excitait à se jeter sur ses ennemis.

Cette observation fut traitée avec le plus profond mépris par les naturalistes modernes et ils ne la jugèrent même pas digne d'une réfutation. Personne n'y songeait plus, lorsque Blumembach fut conduit, par hasard, à reconnaître l'exactitude de ce fait. A une époque postérieure, M. Deshayes a retrouvé l'ergot sur un Lion et une Lionne, morts tous deux à la ménagerie du Muséum de Paris. Cet ongle est fort petit, ayant à peine 3 lignes de hauteur ; il est adhérent seulement à la peau, et il s'en détache sans beaucoup d'efforts ; aussi on ne le trouve pas d'ordinaire sur les Lions empaillés que l'on conserve dans les Muséums.

Un des traits caractéristiques du Lion est la manière dont il porte la tête ; il la tient généralement

élevée; ce qui donne à sa physionomie quelque chose d'ouvert, de franc, qu'on ne remarque point sur la physionomie des autres chats. Mais ce port de tête particulier n'a pas d'autre cause que l'épaisse crinière de son cou. La femelle, qui a le cou nu, tient la tête presque au niveau de son dos, et le jeune Lion ressemble en ce point tout à fait à sa mère.

Les anciens parlent de Lions noirs et de Lions de plusieurs couleurs....

Selon Elien, il y aurait eu des Lions noirs aux Indes; en Syrie, selon Pline; en Éthiopie, selon Oppien.... « Il nous paraît, dit Lacépède, qu'il y a dans tous les pays des Lions beaucoup plus bruns les uns que les autres, et dont plusieurs peuvent tirer sur le noirâtre.... »

Le nombre des Lions est supérieur à celui des Lionnes. Cela tient à ce que beaucoup de femelles



LION DU SÉNÉGAL (JARDIN ZOOLOGIQUE D'ANVERS)

périssent pendant la dentition, période critique que supportent mieux les jeunes mâles. Lacépède croit que le Lion vit en monogamie. C'est au printemps que Lion et Lionne s'accouplent. Plusieurs mâles recherchent à la fois la même femelle et se livrent entre eux de formidables combats. D'après le commandant Garnier, le résultat de ces combats serait que, contrairement à ce que nous disons plus haut, le nombre des Lionnes est supérieur à celui des Lions. Quand la femelle a choisi son mâle, les autres s'éloignent et désormais le couple vit fidèlement uni.

Lorsque les Lionceaux viennent au monde après une gestation de cent huit à cent dix jours, leur taille est celle d'un chat qui aurait atteint la moitié de son développement. Seuls de tous les carnassiers, les Lions naissent les yeux ouverts. Comme la Lionne pendant l'allaitement ne quitte guère ses petits, si ce n'est pour aller se désaltérer, elle établit son repaire près d'une source ou d'une rivière. Elle s'assure ainsi une proie abondante et facile lorsque les animaux de la contrée sont attirés par le besoin de l'eau.

Après les fortes chaleurs du jour, aux premières fraîcheurs de la nuit, l'Antilope et la Girafe, le Zèbre et le Buffle recherchent les sources.... Le guide de la troupe d'Antilopes s'avance lentement, en flairant et en écoutant sans cesse; il cherche à percer de ses yeux les ténèbres de la nuit. Après chaque pas, il s'assure que tout est calme et silencieux. Les Antilopes sont assez intelligentes pour avancer contre le vent, et presque toujours le guide du troupeau perçoit à temps le danger. Il s'arrête, écoute,





LIONNE D'ALGÉRIE DÉFENDANT SES PETITS

regarde, flaire, et aussitôt, rebroussant chemin, se livre à une fuite rapide, qui entraîne toute la troupe et la dérobe au danger.

Le Zèbre s'approche avec la même prudence ainsi que la Girafe, mais soudain le Lion fait un bond, saute sur le cou de sa victime et lui enfonce les dents dans la nuque.

C'est cette façon de chasser indigne du grand carnassier qui a fait dire à Barrow : « Cet animal est traître, il est rare qu'il attaque ouvertement, il s'embusque jusqu'à ce qu'il puisse sauter sur sa proie. » Nous lisons dans le *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle* ce détail que nous n'avons trouvé reproduit nulle part : on croit que pour cette chasse où sa force est le plus souvent inutile, mais où la ruse devient nécessaire, le Lion sait s'associer le Caracal, petit Lynx qui, d'une taille plus semblable à la leur, peut facilement approcher ses victimes sans leur inspirer d'épouvante et sans déterminer leur fuite. On dit qu'il s'en sert comme d'un pourvoyeur et qu'il partage ensuite avec lui sa proie. Il est peut-être plus probable que si le Caracal suit le Lion, c'est afin de profiter des restes de ce puissant carnassier. Il ne serait cependant pas impossible qu'il y eût du vrai dans ce récit.



LION D'ALGÉRIE

Lorsque les animaux se sont accouplés, le pays qu'ils habitent est dans la désolation. Le Lion consomme énormément; on en jugera par ces chiffres donnés par Jules Gérard. En 1855, dit-il, les trente Lions qui se trouvaient dans la province de Constantine coûtaient annuellement 180000 francs.

« Dans les contrées où je chasse d'habitude, écrit-il, l'Arabe qui paye 5 francs d'impôt à l'État paye 50 francs au Lion. Un seul Lion tue ou consomme une valeur annuelle de 6000 francs en chevaux, mulets, bœufs, chameaux et moutons; en prenant la moyenne de sa vie, qui est de trente-cinq ans, chaque Lion coûte donc aux Arabes 210000 francs. »

De 1856 à 1857, toujours d'après Jules Gérard, 60 Lions ont enlevé dans la seule province de Bône 10000 pièces de bétail, grandes et petites.... En captivité le Lion absorbe par jour, en moyenne, de 6 à 7 kilos de viande.

En général, le Lion ne mange que des animaux tués par lui ; ce n'est que si la faim le presse qu'il se contente des cadavres qu'il rencontre; encore choisit-il le plus souvent la proie que repu l'animal a délaissée la veille. Il préfère les grands animaux aux petits; cependant il ne dédaigne pas ceux-ci lorsqu'ils se présentent sur son passage. On affirme que parfois même il se contente de sauterelles ; mais ce fait est douteux.

La force du Lion est telle que lorsque sa proie est abattue, il peut sans effort l'emporter dans sa gueule et sauter sans inconvénient un fossé de 2^{m},60 et 3^{m},25 de hauteur.

Le Lion n'est pas toujours le plus fort si l'on en croit Livingstone. Dans son *Voyage dans l'Afrique australe*, le célèbre explorateur dit qu'il a vu « un troupeau de Buffles se défendre contre un certain nombre de Lions en leur présentant les cornes. Les mâles étaient en avant, les femelles et les jeunes formaient l'arrière-garde ».

« Je tiens de bonne source, dit Sparrmann, qu'un Lion a été heurté, blessé et foulé aux pieds jusqu'à la mort par un troupeau de bétail que, pressé par la faim, il avait osé attaquer en plein jour. »

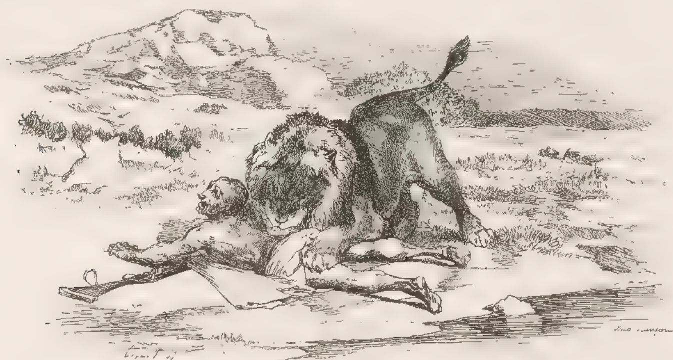
La vie du Lion est nocturne; pendant le jour il ne quitte son repaire que s'il est forcé par les chasseurs.

Quand le Lion rugit, tous les animaux de la création frissonnent.

Le rugissement du Lion est le cri le plus puissant qui jaillisse de la poitrine d'un animal. C'est d'abord un roulement sourd, entrecoupé. Il ressemble à un tonnerre lointain dont le ton s'élève, s'enfle, roule et arrive à un éclat formidable; voix menaçante et solennelle qui impose le respect, fait courir des frissons sous la peau des plus braves et sème la terreur dans l'espace. Le Lion rugit ordinairement au lever de l'aurore, après avoir mangé et lorsque le temps est à l'orage.

On ne peut se faire une idée de la tendresse de la Lionne pour ses petits. Elle passe ses journées à les caresser, à les lécher; elle se prête à leurs jeux, joue même avec eux et ne les quitte jamais sans les laisser sous la garde du mâle qui lutte au besoin pour eux jusqu'à la mort.

Très maladroits, très lourds dans leurs mouvements, les Lionceaux ne marchent guère que le



LION D'ALGÉRIE

deuxième mois; après quoi ils commencent à suivre leurs parents à la chasse. Le sixième mois la Lionne les sèvre, et vers le dixième mois ils sont presque de la taille d'un petit âne.

Jusqu'à quinze à dix-huit mois, Lion et Lionne se distinguent peu par leur forme extérieure. Alors qu'ils ont atteint cet âge, les formes du mâle s'affirment, deviennent plus fortes et plus puissantes et la crinière apparaît.

Ces animaux n'atteignent leur complet développement que vers la septième année. Nous avons vu plus haut que Jules Gérard écrit que la moyenne ordinaire de la vie des Lions est de trente-cinq ans. Il doit être dans le vrai, bien que Buffon pense que cet animal ne peut vivre plus de vingt-cinq ans. D'autres fixent le terme de sa vie à quarante ou cinquante ans, et Shaw parle de deux Lions qui auraient vécu à la Tour de Londres, l'un soixante-trois et l'autre soixante-dix ans, ce qui est absolument invraisemblable, surtout puisqu'il s'agit de Lions en captivité.

Le Lion, dit Scheitlin, s'apprivoise comme le chien, dont il a la mémoire. Après de longues années, il reconnaît instantanément son ancien gardien; s'il a perdu le souvenir de sa physionomie, il reconnaît toujours le son de sa voix aimée, de même que l'homme reconnaît plus longtemps les personnes par leur voix que par leurs traits. Sa mémoire conserve précieusement le souvenir des bienfaits. L'histoire d'Androclès et de son Lion, que raconte Célius, n'a rien d'invraisemblable, quoi qu'on en ait dit.

C'est surtout lorsqu'ils sont pris jeunes que les Lions s'apprivoisent parfaitement à l'aide de bons soins. Ils reconnaissent dans l'homme leur bienfaiteur, et l'aiment d'autant plus qu'il s'occupe davantage d'eux. Il est impossible de se figurer rien de plus aimable qu'un Lion ainsi dompté et qui, au bout de quelque temps a oublié sa liberté, et presque sa nature de Lion, pour se donner corps et âme

à son maître. « J'ai soigné pendant deux ans une lionne, dit Brehm. Bachida avait autrefois appartenu à Latif-Pacha, gouverneur égyptien de la partie orientale du Soudan, et avait été donnée en présent à l'un de mes amis. Elle s'habitua rapidement à notre ferme, où on la laissa circuler librement. Bientôt elle me suivit comme un chien, me caressa à chaque occasion et se rendit même importune, parce que l'envie lui prenait parfois de me rechercher la nuit jusque dans mon lit et de me réveiller par ses cajoleries. Au bout de peu de semaines elle s'était arrogé un droit absolu sur tout ce qui vivait dans la ferme ; néanmoins c'était plutôt pour jouer avec les animaux que pour leur faire du mal. Sa façon d'agir à notre égard était toujours aimable et loyale. La fausseté lui était inconnue; même après une correction, je l'ai vue revenir quelques minutes après et me caresser avec la même confiance que par le passé. Sa colère s'en allait instantanément et la moindre cajolerie suffisait pour l'adoucir. Pendant le voyage de Charthum au Caire, que nous fîmes en descendant le Nil, on la tenait enfermée dans une cage aussi longtemps que le bateau était en mouvement; mais dès que nous jetions l'ancre on lui donnait sa liberté. C'étaient alors des gambades à n'en pas finir; elle en profitait chaque fois pour satisfaire ses besoins, car elle aimait tellement la propreté que pendant tout le trajet elle n'a jamais sali sa cage.... On la conduisit à Berlin et je ne la revis plus pendant deux ans. Lorsque j'allai la visiter elle me reconnut immédiatement. »



LIONNE ALLAITANT SES PETITS

Un de nos amis nous contait le fait suivant, qui est une preuve nouvelle à l'appui de tout ce que racontent divers écrivains, au sujet de la mémoire du Lion et de sa reconnaissance.

Des spahis en garnison au Sénégal avaient apprivoisé un jeune Lion qu'ils nommaient Pataud.... Pataud se promenait en liberté dans les cours et dans les écuries, voire dans la campagne. Jamais le Lion n'avait fait de mal à aucun des animaux qui foisonnaient dans la caserne, chevaux, mulets, ânes, bêtes à cornes, etc. Au contraire, il les connaissait tous, et, très connu d'eux, il circulait librement partout et jouait même avec quelques-uns de ces animaux.

Dans les écuries, les chevaux, accoutumés à le voir, ne ressentaient pas ce sentiment d'effroi que tous les animaux éprouvent en présence du Lion. Un jour, le colonel ayant acheté un cheval qu'il avait fait mettre à l'écurie, Pataud, surpris de voir une nouvelle bête, s'approche pour faire connaissance avec elle ; mais le cheval, fou de terreur, se cabre, son œil étincelle, ses poils se hérissent, il hennit de frayeur, et comme Pataud s'avançait plus près, le cheval lui envoie une ruade qui atteint le Lion en plein mufle. Pataud n'hésite pas, il bondit sur la bête et l'étrangle net....

Le colonel prit alors la résolution d'envoyer Pataud à Paris, au Jardin des Plantes. Un spahis, vieux grognard, fut chargé de conduire la bête. Pendant la traversée, le spahis et Pataud faisaient très bon ménage. Le spahis avait toujours en poche quelque friandise pour le Lion, il lui prodiguait des caresses, le Lion y répondait. Bref, en arrivant à Paris, homme et bête étaient les meilleurs amis du monde.

Pataud fut mis en cage, le spahis regagna le Sénégal. Ce fut un grand chagrin pour ces deux camarades.

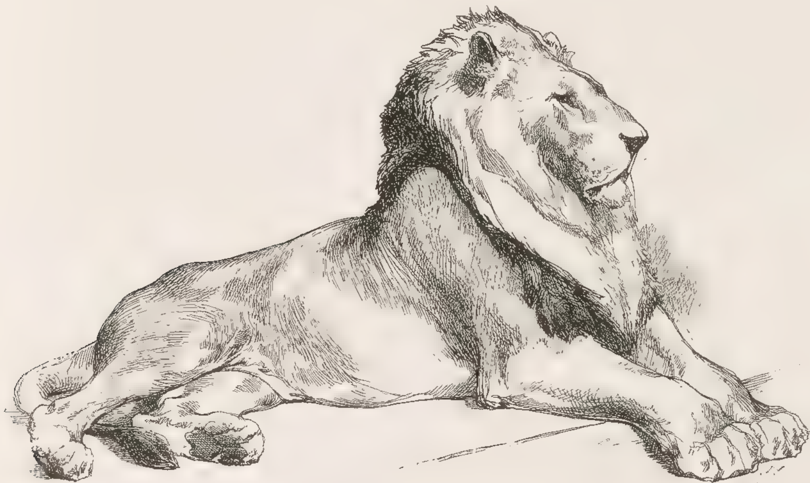
Deux ans après, le Lion dans sa cage reposait, son gardien causait avec notre ami devant la loge du fauve. Tout à coup l'animal s'éveilla, se leva, secoua sa crinière, rugit, fit mille bonds et se dressa sur ses pattes contre les barreaux. Que se passait-il donc ?

Soudain un homme arriva comme un fou devant la cage, et passa ses deux bras à travers les barreaux, et le Lion le léchait, ronronnait, se dressait et bondissait de plus belle.

C'était le spahis. De retour en France, sa première visite avait été pour son ami, pour Pataud.

Et ce n'est pas seulement à l'homme que le Lion s'attache avec constance. Toscan nous cite ce cas d'un Lion du Muséum, qui s'était si bien habitué à un jeune chien vivant dans sa cage, qu'il parut souffrir beaucoup lorsque son compagnon mourut.

Lacépède, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire ont été témoins de l'affection d'une Lionne pour un chien.



LION DU SÉNÉGAL (JARDIN DES PLANTES DE PARIS)

« Elle se plaît à ses jeux, disent-ils, s'amuse de ses caprices, est sensible à ses caresses, attentive à ses besoins, satisfaite quand elle le voit auprès d'elle, triste lorsqu'on le lui ôte pendant quelques moments; c'est bien plus au sentiment mutuel que les deux prisonniers se sont inspiré qu'à sa douceur particulière qu'elle doit la tranquillité avec laquelle elle supporte la perte de son indépendance. »

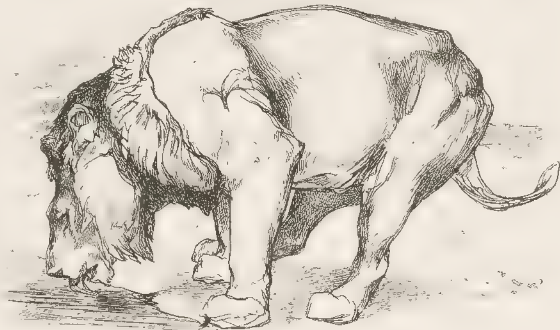
Élien parle, d'après Eudemius, d'une amitié semblable entre Lion et Chien. « Un Lion, dit-il, un Chien et un Ours vivaient ensemble dans l'union la plus intime, chez un homme qui apprivoisait des animaux. Les deux premiers surtout avaient l'un pour l'autre l'attachement le plus tendre; mais le Chien ayant blessé l'Ours en jouant, celui-ci reprit subitement son naturel féroce et déchira son faible compagnon. Le Lion irrité se hâta de venger son ami, et fit périr l'Ours par des blessures semblables à celles qu'avaient reçues le Chien. »

Aujourd'hui encore, on peut voir à la ménagerie du Muséum, un Chien vivant dans la cage d'une Lionne, et les gardiens affirment que si l'on retirait ce Chien, la Lionne en éprouverait un véritable chagrin.

On a de très fréquents exemples de reproduction de Lion en captivité et sous des climats différents. Des produits ont été obtenus à Naples, à Grenoble, à Paris, à Florence, en Angleterre. Brehm dit que ce n'est qu'exceptionnellement qu'on a pu élever de jeunes lionceaux nés en captivité, car ils meurent géné-

ralement à l'époque de la dentition. Nous avons pu nous convaincre du contraire. Presque dans toutes les ménageries ambulantes, les dompteurs exhibent des lions nés en captivité.

Plusieurs individus, tant Européens qu'indigènes, se sont fait une réputation comme chasseurs de Lions. Nous citerons Ahmed-Ben-Amar de Song Ahras (subdivision de Bone). Ce mulâtre musulman, surnommé le Nègre, aurait tué trente-neuf Lions en chassant seul d'abord et ensuite avec son *kif-kif* (en français, son semblable), Beglas-Ben-Kassem, appelé d'ordinaire Bel-Kassem tout court.



CROQUIS D'ATELIER

Nous citerons aussi Chassaing, qui aurait tué trente Lions, et Jules Gérard, vingt-cinq; puis l'Écossais Gordon Cumming, qui a chassé le Lion pendant cinq ans, dans le sud de l'Afrique.

Dans l'Atlas, on chasse le Lion de différentes manières, soit à l'affût, sur un arbre, soit en creusant des fosses ou trappes sur le chemin que parcourt ordinairement l'animal. Les Arabes se réunissent parfois en troupes pour poursuivre un Lion qui a jeté la désolation dans la contrée.



CROQUIS D'ATELIER

Les Cafres des frontières de la colonie du cap de Bonne-Espérance, vulgairement nommés *Kaal-Kaffers* (Cafres chauves), ont, d'après Delegorgue, une singulière manière d'attaquer le Lion, qu'ils chassent. « L'un d'eux, dit-il, porteur d'un vaste bouclier de buffle épais et dur, auquel a été donnée une forme concave, s'approche le premier de l'animal, et lui lance une assagaye. Le Lion bondit vers son agresseur; mais l'homme s'est laissé tomber à plat sur la terre, et son bouclier le recouvre, de même que les cônes marins (patelles) qui adhèrent aux rochers. L'animal essaye alors ses griffes et ses dents sur la partie supérieure du bouclier, qui les voit glisser sans effet produit. Il redouble; mais bientôt, cerné par la bande d'hommes armés, son corps est tour à tour percé de vingt, de cent coups d'assagaye qu'il s'imagine recevoir de l'homme qu'il tient sous lui. »

Nous extrayons du *Voyage en Abyssinie* exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, par MM. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, H. Petit et Quantin Dellon, docteurs-médecins, naturalistes du Muséum, et Vignaud, dessinateur, le passage suivant, relatif à la chasse au Lion et qui semble débarrassé des exagérations ordinairement entassées dans leurs récits par des chasseurs moins sérieux.

« Lorsque le Lion est attaqué, il a pour habitude constante de s'élancer d'abord sur celui qui l'a touché le premier, soit avec le fusil, soit avec la lance.

» Aussi considère-t-on comme l'ayant tué le chasseur qui l'a le premier tiré, quoique plusieurs autres l'aient ensuite abattu, parce que le premier il a eu le courage de s'exposer à sa fureur. Après avoir déchiré le premier assaillant, il passe au second, et ainsi de suite, avec une espèce d'instinct et de mémoire très remarquable. Si l'un des chasseurs, par ses gestes, sa contenance, son visage, laisse apercevoir la moindre frayeur, sa mort est sûre, car le Lion le reconnaît et s'élance aussitôt sur lui.

» Il s'avance vers les combattants en remuant la tête et la queue et en ouvrant la gueule d'une manière effroyable. Il ne fait qu'un bond de trente à trente-cinq pieds, puis se dresse à portée, et généralement brise, en se laissant tomber de son propre poids, l'épine dorsale de celui qu'il a choisi pour victime, en même temps qu'il lui déchire le corps avec ses griffes et lui broie la tête dans sa gueule.

» Il est surtout terrible quand, étant tombé, il semble presque mort. Généralement son agonie coûte la vie à un homme ; car quoique sans mouvement apparent depuis assez longtemps, si l'on ne prend pas de grandes précautions pour l'approcher, il recueille tout ce qui lui reste de force pour achever ceux qui sont tombés près de lui ou celui qui vient lui porter un dernier coup. »

Une question a souvent été posée : Le Lion attaque-t-il l'homme ? et résolue négativement.

Ben-Amar affirme que jamais, sinon dans le cas de légitime défense, le Lion n'attaque l'homme.

Henri Béchade, d'accord avec les récits de Vernet, Bombonnel et Chassaing, se prononce en ces termes : « Sur le caractère du Lion on a émis les opinions les plus contradictoires. Les uns en ont fait un animal clément et magnanime ; les autres, une bête cruelle sans nécessité et possédée de la rage de la destruction. Pour réduire à leur juste valeur ces assertions exagérées, il suffit de se rappeler que le Lion, malgré sa royauté, n'est qu'un animal qui obéit comme les autres à ses instincts. S'il dédaigne une proie facile, ce n'est pas qu'il soit clément ; c'est qu'il n'a plus faim. S'il se jette sur l'homme, ce n'est pas que la destruction soit pour lui la condition de son existence ; le plus souvent, c'est qu'il se défend lui-même contre une agression. Je définis ainsi le Lion : un animal puissant, terrible quand on l'attaque ; mais qui, le jour comme la nuit, ne se jettera sur l'homme inoffensif et résolu qu'autant que la faim l'aura rendu fou de rage et que les autres proies lui manqueront. Et Dieu sait si les proies manquent à ce roi de l'Atlas ! »



LIONNE DU CAP (MÉNAGERIE BIDEL)

Chassaing et le docteur Livingstone admettent qu'un Lion hors d'âge, devenu incapable de bondir, pourrait bien s'adonner à la chasse à l'homme, la trouvant plus facile que celle au quadrupède ; mais cela ne durerait guère, et l'animal sera bientôt tué ; et puis, en définitive, on ne devrait voir là qu'une exception à ce qui se passe d'ordinaire.

Une autre question a été posée également, mais elle n'est pas résolue encore : Le Lion peut-il grimper aux arbres ? Le commandant Garnier soutient que non, à cause de la grande pesanteur du corps de ce fauve. Lacépède croit que les Lions peuvent monter sur des tiges élevées, au moins aussi facilement que le Tigre et autres grands carnassiers.

Malgré les réfutations constantes des savants, une multitude de légendes plus ou moins extraordinaires courent le monde à propos de ce roi des mammifères. Des récits fabuleux ou tout au moins exagérés se sont répandus dans la foule. La science et le bon sens allié au raisonnement ont détruit bon nombre de ces contes. Cependant certaines croyances se sont si bien perpétuées à travers les âges, qu'elles subsistent toujours. Il se trouve encore des gens dont la conviction est que la Lionne ne met bas qu'un petit dans toute son existence ; car, disent-ils, de même que les petits de la Vipère, le Lionceau détruit l'organe qui le porte.

La vérité est que le nombre des petits mis bas à chaque portée par la Lionne varie entre deux et six. Si parfois les félins ne font qu'un petit, c'est un cas tout à fait isolé.

Certains naturalistes nous énoncent plusieurs de ces récits fabuleux qui se sont accrédités un peu partout à propos du Lion. Cet animal, dit-on, serait toujours dominé par la fièvre ; il dort les yeux ouverts ; telle ou telle partie de son corps a des vertus merveilleuses en médecine ; ses os sont tellement durs qu'ils donnent des étincelles au choc, etc.



Les Arabes, dont la nature est essentiellement incline à la superstition la plus exagérée, n'ont pas peu contribué à répandre ces croyances. Ils prétendent que, vers le milieu du jour, le Lion souffre horriblement de la fièvre froide, ce qui le rend paresseux ; ils allèguent encore que, si on veut le mettre en mouvement, il faut l'exciter à coups de pierre, car il ne se déplace pas de lui-même. En réalité, il n'en est pas tout à fait ainsi, quoiqu'on ne puisse nier qu'il soit très paresseux tant que le soleil est au-dessus de l'horizon. Dans mon dernier voyage en Abyssinie, dit Brehm, j'ai pu m'assurer qu'il se glisse quelquefois, pendant le jour, dans le fourré ou se tient tranquillement sur un point culminant pour observer les animaux du canton qu'il habite. Ainsi, l'un de mes domestiques a vu un Lion assis en plein midi, dans la vallée qui conduit de Mensa à Aïn-Saba. Ce Lion regarda avec beaucoup d'intérêt le chameau et son maître, mais les laissa tranquillement passer. On a considéré comme fausses les assertions de Le Vaillant et d'autres naturalistes, sur l'habitude qu'a le Lion d'examiner ainsi tout son domaine ; cependant j'ai eu occasion de vérifier le fait par moi-même. Nous avons vu un Lion couché sur une colline aride et rocheuse,



JEUNES LIONS DE BARBARIE

où il ne pouvait évidemment être qu'en explorateur, afin de s'assurer dans quelle partie des environs il trouverait le plus facilement du gibier, la nuit venue.

C'est en vain que, si loin que l'on puisse remonter, Aristote avait reconnu l'absurdité de ces fables ; qu'il en avait même expressément réfuté une partie ; le merveilleux a tellement de charmes pour l'esprit humain, qu'on ne peut se décider à abandonner la fantaisie pour la réalité ; les contes populaires



LION ET LIONNE DU SÉNÉGAL

étaient toujours acceptés et finissaient, à force d'être répétés, par se glisser non seulement dans les livres des poètes, mais même dans ceux des naturalistes.

Le nombre des fables, légendes et récits merveilleux, auxquels le Lion s'est trouvé mêlé est considérable. Tout le monde connaît l'histoire du Lion d'Androclès, dont nous avons déjà parlé plus haut. Cette anecdote est attribuée presque dans les mêmes termes à Mentor de Syracuse, à Helpis de Samos, à l'abbé Sérasimos, à saint Gérôme et (avec cette variante qu'il s'agit d'un Lion aveugle à qui la vue a été rendue) à Macaire le confesseur. L'épine dans la patte du Lion est une forme zoologique, dit Angelo de Gubernatis (1), correspondant au héros vulnérable par les pieds.

On affirme que le roi des animaux est d'une galanterie à désespérer un petit maître : car s'il se montre cruel envers les hommes, il se garde bien, assure-t-on, de faire du mal aux femmes; pas plus d'ailleurs qu'aux petits enfants, ce qui démontre suffisamment, disent les bonnes gens, sa générosité.



LIONS CAPTIFS

Nous nous souvenons d'avoir lu dans un ouvrage ancien qu'une captive ayant été attaquée par des Lions, elle les apaisa en leur tenant le discours suivant : « O Lions, vous qui êtes beaux, nobles et forts, vous ne me ferez pas de mal quand vous saurez ce que je suis : une pauvre femme bien chétive et bien faible, une mère après laquelle attend son enfant. Ayez pitié de moi, ô Lions ; n'abusez pas de votre force contre moi... », etc., etc.

Et l'auteur de cette fable, que retiennent facilement et répètent les amis du merveilleux, ajoute que les Lions, vraisemblablement touchés par de si belles paroles, laissèrent partir sans lui faire de mal, cette femme si humble et si éplorée.

Dans le sixième des contes siciliens publiés par Mme Gonzenbach, le petit Giuseppe arrache une épine de la patte d'un Lion ; le Lion reconnaissant lui donne un de ses poils ; à l'aide de ce poil, le jeune homme peut, en cas de nécessité, devenir un Lion terrible, et sous cette forme il dévore la tête du roi des dragons.

Et c'est en partant de l'idée du Lion monstrueux que les anciens ont été unanimes à croire qu'entre tous les animaux, le Lion craint le Coq et particulièrement sa crête d'un rouge ardent. Dans une fable d'Achille Tatius, le Lion se plaint que Prométhée ait permis au Coq de l'effrayer ; mais il se console bientôt en apprenant que l'Éléphant est tourmenté par le Moucheron qui lui bourdonne dans les oreilles.

(1) Traduction de Paul Regnaud.

Les anciens attribuaient au Lion une antipathie particulière pour les odeurs fortes. Mais cette opinion doit être rangée avec celle qui considère la Lionne comme stérile.

Quand les femmes de l'antiquité rencontraient une Lionne, elles regardaient cette circonstance comme un présage de stérilité.



LION DE BARBARIE (JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES)

Dans la fable d'Ésope, les Renards se vantent de leur fécondité devant la Lionne, qu'ils tournent en ridicule parce qu'elle ne donne naissance qu'à un seul petit. « Oui, répond-elle; mais c'est un lion. » Sous le signe du Lion, la terre aussi devient aride et par conséquent inféconde. Quand le soleil entre dans le signe du Lion, il atteint le maximum de sa puissance, et la couronne d'or que les Florentins déposaient le jour de la Saint-Jean sur le Lion érigé au milieu de la place publique était un symbole de l'approche de la saison qu'ils désignent sous un nom composé de deux mots *sol lione*, réunis en un seul.



FAMILLE DE LIONS DU CAP

La vue du Lion en songe était également un présage heureux chez les anciens; quand Agariste et Philippe virent un Lion en rêve, ce rêve fut considéré comme un avertissement, pour le premier, de la naissance de Périclès, et pour le second, de celle d'Alexandre le Grand.

Le mythe du Lion et du Tigre est essentiellement asiatique; néanmoins une grande partie de ce mythe se développa en Grèce, où le Lion et le Tigre finirent par être connus et durent inspirer, comme dans l'Inde, un sentiment analogue à la terreur religieuse causée par les rois orientaux.

Le narasinha de l'Inde fut appelé, au moyen âge, le roi par excellence; de même, dans la Grèce, le roi reçut aussi le nom de *Léôn*.

Héraclès, Hector, Achille, parmi les héros grecs ; Wolfdieterich, et plusieurs autres héros de la tradition germanique, avaient l'usage du Lion pour signe distinctif; le coursier du héros Hildebrand est un Lion.

On voit, par toutes ces légendes, combien le Lion était respecté dans l'antiquité. Le nombre de ces carnassiers devait être jadis considérable, si l'on en juge par l'incroyable consommation que les Romains faisaient jadis de ces animaux, pour leurs jeux.

D'après Pline, l'édile Quintus Scævola fut le premier qui en montra plusieurs ensemble dans un cirque. Sylla, pendant sa préture, fit combattre à la fois cent mâles qui lui avaient été envoyés, nous dit Sénèque, par Bocchus, roi de Mauritanie. Pompée ouvrit le cirque à six cents, dont trois cent quinze mâles, et Jules César à quatre cents. Adrien sacrifiait souvent jusqu'à cent Lions à la fois dans les jeux du cirque, et Marc-Aurèle en fit tuer un pareil nombre à coups de flèche, lorsqu'il triompha des Marcomans.

Plus récemment, presque de nos jours, au dernier siècle, on put voir des Lions combattant dans certaines fêtes asiatiques. Nous trouvons le récit suivant dans le *Voyage de M. le chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, publié en 1711, chez Jean Louis de Lorme, à Amsterdam.

« Encore aujourd'hui, dans les fêtes et dans les spectacles des Persans, on donne des combats au peuple. On met un jeune Taureau au milieu du cirque. On l'effarouche pour le mettre en fureur, et puis on lui détache le Lion; mais parce que le Lion est l'emblème de la monarchie persane, en qualité de roi et du plus noble des animaux, le peuple, fort superstitieux et attaché aux présages, croirait que ce serait une chose de mauvais augure pour leur pays, si le Lion ne déchirait pas le Taureau : c'est pourquoi ils lâchent toujours le Lion lorsque le Taureau a le dos tourné et qu'il ne court pas. Le maître du Lion, le tenant par le collier, lui tourne la tête vers le Taureau, jusqu'à ce qu'il ait les yeux dessus. Dès que le Lion l'aperçoit, il fait un cri, et s'élance par sauts de huit à dix pas avec tant de vitesse, que l'œil a de la peine à le suivre. Il se jette sur le dos du Taureau qu'il abat d'ordinaire; et si, par hasard, il le manque au septième ou huitième saut, il s'arrête et se rebute, et alors on retient le Taureau. On ramène le Lion à sa vue, et, à cause de l'augure dont j'ai parlé, on fait toujours en sorte que le Lion remporte la victoire et qu'il renverse le Taureau, qu'on égorge sous lui afin qu'il en boive le sang. »

Le Lion est sans contredit l'un des plus beaux animaux de la création, et tout le monde est d'accord pour lui laisser son ancienne appellation de roi, qui lui sied si merveilleusement. C'est pour cette raison que nous nous sommes occupé d'abord de lui : à tout seigneur tout honneur.

HENRI DEMESSE.



CHIEN ET LIONNE EN CAGE (JARDIN DES PLANTES DE PARIS)



L'ORANG-OUTANG



Jadis dans l'ordre des Primates, mot qui veut dire premiers ou primats des animaux, Linné, inventeur de cette dénomination, plaçait, avec l'homme, non seulement les Singes et les Makis, dont l'organisation se rapproche plus ou moins de celle qui distingue notre espèce; mais aussi les Chauves-souris et les Paresseux, qui ont dû en être séparés, lorsqu'il a été permis d'apprécier plus exactement les particularités organiques qui les distinguent.

Wagler, répétant l'expression dont se servent tous les peuples qui ont vécu ou qui vivent dans le voisinage des Singes, les appelle des *hommes transformés*. Brehm commence ainsi son ouvrage : Le premier ordre des Mammifères nous fait connaître l'homme; le second..., ses caricatures. En effet, le corps des Singes ne ressemble que très superficiellement à celui de l'homme, leur intelligence a tous les défauts de la nôtre, sans en avoir les bonnes qualités. Dans les différentes parties du corps de l'homme règne la plus belle harmonie; chez le Singe, presque tout nous paraît grotesque.

On pourrait croire que les quatre mains du Singe lui constituent sur nous une supériorité, il n'en est rien, ainsi que le démontre Owen. Ce n'est pas la répétition des mêmes organes, mais le nombre d'organes différents qu'il faut considérer; c'est la diversité et non le nombre qui constitue la perfection. Le Singe avec ses quatre mains ne peut faire qu'une seule et même chose: se maintenir et grimper; il ne peut même pas se servir de ses membres antérieurs comme de véritables bras, parce que ses membres postérieurs ne peuvent pas, comme chez l'homme, supporter tout le poids du corps. Les singes ressemblent à

l'homme par tous ses défauts. Ils sont méchants, perfides, voleurs et indécents ; ils apprennent une foule de tours plaisants, mais ils n'obéissent pas et gâtent souvent le jeu par quelque balourdise comme un arlequin grossier. On ne saurait attribuer une vertu quelconque aux Singes et moins encore les croire capables de rendre service à l'homme. Ils peuvent rester en faction, servir à table, chercher divers objets, mais ils ne le font que par intermittence et tant que leur folle humeur ne reprend pas le dessus. Au point de vue physique, comme au point de vue moral, ils ne représentent que le mauvais côté de l'homme. A propos des quatre mains du Singe, empruntons la note suivante à Giebel, elle sera reproduite ici avec opportunité : « La simple comparaison des mains prouve qu'il est complètement impossible de faire dériver l'homme du Singe, et nous montre que celui-ci ne peut être civilisé, quoiqu'on ait pu le dresser à exécuter toute sorte de travaux domestiques à l'aide des mains. »



ORANG-OUTANG ADULTE DE BORNÉO (JARDIN D'ACCLIMATATION, 1880).

Dans la famille des Singes, l'espèce qui ressemble le plus à l'homme, c'est celle de l'Orang-outang. Tout récemment et par deux fois, à une année de date, grâce à M. Geoffroy Saint-Hilaire, tous les Parisiens ont pu voir des Orangs au Jardin d'acclimatation, et étudier leurs mœurs en captivité.

C'est par erreur qu'on a signalé l'existence des Orangs sur le continent Indien et même à Java. Il n'en existe ni dans cette île, ni en Cochinchine, où Cuvier en indique. On ne trouve ces Singes qu'à Sumatra et à Bornéo exclusivement. Les Malais des côtes leur ont donné le nom d'*Orang-Outang*, ou *Houtan*, qui signifie homme des bois ; à Bornéo, les Daiaks Béjadjou les nomment *Kahico* et ceux de la rivière Doussou, *Kéou*. Sur la côte occidentale de Sumatra, les Malais donnent à l'Orang-Outang le nom de Marré, et ceux d'Indrapourra et de Bencoulen le nomment Orang-Panda ou Pandekh, qui veut dire homme noir.

Pendant longtemps, on ne fut pas éloigné d'admettre deux, trois et même jusqu'à quatre espèces d'Orangs-Outangs dont chacun aurait habité une île particulière. Aujourd'hui, grâce aux recherches patientes des voyageurs et des savants, on a pu constater que les divers Orangs de l'Asie qu'on avait pris pour des espèces distinctes, n'étaient que des individus d'une seule et même espèce, mais d'un âge différent. L'Orang-Outang mâle, dit Brehm, atteint quatre pieds de hauteur ; la femelle est plus petite d'environ un demi-pied. Le corps est très large dans la région des reins et se distingue par un ventre saillant ; le cou est court et forme des plis sur le devant, parce que cet animal possède un gros larynx, à parois flasques, qu'il peut gonfler ; ses membres sont terminés par de larges mains et de longs doigts. Les ongles sont toujours aplatis, ils manquent presque constamment aux pouces des mains de derrière. La face est tout à fait caractéristique : les canines font saillie au milieu de ses puissantes dents ; la mâchoire inférieure est plus longue que la mâchoire supérieure. Les lèvres sont ridées et fortement gonflées ; le nez est tout à fait aplati, et la cloison nasale se prolonge au delà des ailes du nez ; les yeux et les oreilles sont petits, mais de la même forme que ceux de l'homme ; ses poils, rares sur le dos et sur la poitrine, sont longs et plus fourrés sur les parties latérales du corps ; ceux de la figure forme barbe. Sur les lèvres et sur le menton, sur le crâne et sur les avant-bras, les poils sont dirigés de bas en haut, partout ailleurs de haut en bas. La face et la paume

de la main sont nues; les joues et la partie supérieure des doigts le sont presque. La couleur du pelage est ordinairement d'un rouge de rouille, passant quelquefois au rouge brun, les poils de la barbe sont d'une nuance plus claire que ceux du dos et de la poitrine. Les parties nues paraissent bleuâtre ou gris d'ardoise. Les vieux mâles se distinguent des femelles non seulement par leur taille, mais encore par leur poil plus long et plus touffu, par leur barbe et par des callosités particulières qui couvrent les joues, les yeux jusqu'aux oreilles et jusqu'à la mâchoire supérieure; les callosités ont la forme de croissants et enlaidissent singulièrement leur visage. Les jeunes Orangs n'ont pas de barbe; mais les diverses parties de leur corps sont couvertes d'un poil plus épais et plus foncé.

Nulle part ces singuliers animaux ne sont communs, et on ne les trouve que dans les lieux où s'étendent d'immenses terres basses, humides et couvertes de vastes et sombres forêts souvent submergées et peu accessibles à l'homme. Leur apparition dans les lieux montagneux n'est qu'accidentelle. A Sumatra, où les vastes forêts marécageuses n'existent que sur les côtes orientale et septentrionale, l'Orang se trouve relégué dans les royaumes de Siak et d'Atgen. Des individus isolés semblent pénétrer par les grandes vallées de l'intérieur vers la côte occidentale; mais ces cas sont extraordinairement rares. Les Orangs sont bien plus répandus à Bornéo, où on les observe dans toutes les parties basses et boisées qui sont peu habitées par les indigènes. Ils habitent les grandes forêts solitaires et marécageuses du sud et de l'ouest, ils recherchent les vallées du Kahayan, du Sampit, du Mandawej, du Kotaringin, et les bords des autres fleuves de l'île; mais partout où ils habitent il n'a guère été possible de les observer malgré toutes les tentatives qui ont été faites, de sorte que l'on ne sait encore que peu de chose sur leur façon de vivre chez eux à l'état libre.



ORANG-OUTANG DE BORNÉO (JARDIN D'ACCLIMATATION, 1880).

Cependant quelques voyageurs, d'après leurs observations personnelles, ont rapporté des détails assez intéressants qu'ils ont pu donner d'une façon plus complète grâce aux dires des indigènes; jamais on ne trouve les Orangs en bande nombreuse. Les vieux mâles vivent seuls, et même ceux qu'un âge très avancé a rendus faibles traînent sur le sol une vie misérable. Les troupes que l'on rencontre ne sont composées que de femelles et de singes fort jeunes.

L'Orang-outang vit sur les arbres, où il trouve tout ce qu'il lui faut pour manger: des fruits, des bourgeons, des fleurs, des feuilles, des graines, des écorces, des insectes, des œufs et des oiseaux. La nuit, il choisit comme lieu de repos les cimes les plus touffues afin d'être protégé par le feuillage le plus épais contre la pluie et le froid qu'il redoute. Il se construit à sept ou huit mètres du sol une sorte de nid qui ressemble à l'aire des grands oiseaux de proie et se compose de branches épaisses cassées en morceaux ou simplement courbées, de petits rameaux garnis de feuilles desséchées et d'herbes. Rarement il descend de

ce repaire pour attaquer l'homme qui le poursuit. On cite pourtant des exemples de naturels terrassés, tués même par ces animaux qui sont d'une force prodigieuse.



Les Orangs, vers le déclin du jour, se retirent dans leur nid et dorment, dit-on, couchés sur le dos ou sur le côté. L'un de leur bras est étendu sous leur tête qui repose dans leur main. L'Orang-outang est un animal très doux et très paisible. Il n'est pas timide et ne fuit pas devant l'homme, qu'il regarde au contraire avec beaucoup de calme.

Comme la nourriture des Orangs consiste essentiellement en fruits, il s'ensuit que les lieux que ces animaux choisissent pour demeure sont ceux où ils trouvent une subsistance plus abondante et plus facile. Il en résulte aussi pour eux des habitudes plus ou moins nomades suivant les saisons. C'est ainsi qu'ils se montrent dans les parties méridionales de l'intérieur de Bornéo, et qu'ils font leur apparition sur la rive droite du Doussou pendant les mois d'avril et de mai, époque de la maturité du *Ficus infectoria* dont eux et quelques autres Singes sont très friands. Passé cette époque, on ne les voit plus dans ces localités.

D'après le récit d'un voyageur qui séjourna longtemps dans le pays où l'on rencontre le plus d'Orangs-outangs, un naturaliste raconte que les Malais les chassent habituellement avec des flèches empoisonnées. Ils les poursuivent ainsi jusqu'à ce que ces animaux saisis de convulsions par la force du poison se laissent tomber à terre, alors on les achève avec de longues piques. Plusieurs peuplades de Bornéo sont très friandes de leur chair et leur font pour s'en procurer une chasse assidue. Lorsqu'un Orang a été abattu au moyen de flèches empoisonnées, les gens de Bornéo enlèvent immédiatement une partie des chairs placées autour des blessures: puis, ils découpent l'animal, le partagent en morceaux et mettent soigneusement de côté la graisse qu'ils emploient pour préparer leurs aliments. Ils font rôtir la chair sur des brasiers, ou la coupent par tranches qu'ils font sécher au soleil et qu'ils désignent alors sous le nom de *ding-ding*. La peau leur sert à faire des jaquettes ou des bonnets de forme grotesque dont ils s'affublent les jours de fêtes ou pour se donner à l'occasion un air redoutable. Lorsque l'Orang craint quelque danger, lorsqu'il est vivement poursuivi, il monte incontinent sur la cime de l'arbre sur lequel il se trouvait, ou lorsque cet arbre n'est pas assez élevé, il passe sur un autre qui puisse mieux le mettre à l'abri des armes. Il ne se livre pas à cette ascension nécessaire avec la rapidité impétueuse déployée en pareille occasion par d'autres espèces de Singes; mais avec réflexion et avec une prudence calculée, car il grimpe lourdement, malgré le secours de ses longs bras, à peu près comme l'ours, saisissant une branche à l'aide des mains de devant et faisant suivre difficilement son corps. Lorsqu'il est atteint par les chasseurs, par une flèche empoisonnée ou par une balle, il casse les branches et les rameaux qu'il peut saisir et les lance sur ses adversaires, pour les effrayer et faire cesser la poursuite. C'est probablement de ce fait que vient le récit profondément erroné, rapporté par des voyageurs qui le tenaient des



ORANG-OUTANG ADULTE ET JEUNE ORANG (JARDIN D'ACCLIMATATION, 1879).



ORANGS-OUTANGS DE BORNÉO (ÉDUCATION EN FAMILLE) (JARDIN DACCLIMATATION, 1880).

indigènes, que lorsqu'on l'attaque l'Orang casse une grosse branche dont il se sert comme d'une massue pour assommer les assaillants. Quand cet animal est blessé il fait entendre sa voix mugissante qui ressemble à celle de la panthère. Lorsque les chasseurs le serrent de trop près, il sait très bien se défendre, et les assaillants doivent prendre mille précautions pour se garder de ses attaques, car ses bras sont extraordinairement vigoureux et ses dents redoutables. Il casse facilement le bras d'un homme et fait d'affreuses morsures. Cependant même dans ses plus violentes colères, ses mouvements sont tellement lents qu'il est facile de l'atteindre. Toutefois il est tout à fait impossible de s'emparer d'un vieil Orang-outang vivant. Jeune, on le capture plus facilement. On raconte, dit Brehm, que pour s'en emparer, les chasseurs abattent les arbres qui entourent celui sur lequel il a cherché un refuge, et lui enlèvent ainsi tout moyen de retraite. Inutile de dire que c'est là une nouvelle fable ajoutée à tant d'autres. Schouter nous apprend qu'on capture les jeunes Singes avec des lacets.



ORANG OUTANG ADULTE DE BORNEO (JARDIN D'ACCLIMATATION, 1880)

Le nombre des études faites sur des Orangs en captivité est très considérable, toutes dépeignent ces animaux comme de bonnes créatures, un peu lentes et lourdes. C'est à un Hollandais nommé Bosmaern qu'on doit les premières observations sur l'Orang en captivité. Depuis, John Jeffries, le docteur Abel, naturaliste de l'ambassade de lord Amherst, le capitaine Schmith, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire père et fils, ont pu étudier ces animaux et nous ont communiqué le résultat de leurs études.

L'Orang-outang, que Cuvier étudia à Paris, était âgé de dix à onze mois à son arrivée en France, où il vécut encore près d'un mois. Nous citerons du récit de l'illustre naturaliste le passage le plus propre à compléter notre notice : « Lorsqu'il voulait (1) se transporter sur terre d'un lieu à un autre, il appuyait ses deux mains fermées sur le sol, se soulevait sur ses longs bras et portait son train de derrière en avant, en faisant passer ses pieds entre ses bras et en le portant au delà des mains... Ce n'était qu'en étant soutenu par la main qu'il marchait sur ses pieds, encore, dans ce cas, s'aidait-il de son autre bras... Quand il se couchait, il aimait à être couvert, et pour cet effet, il prenait toutes les étoffes, tous les linges qui se trouvaient près de lui. Cet animal employait ses mains comme nous employons généralement les nôtres, et l'on voyait qu'il ne lui manquait que de l'expérience pour en faire l'usage que nous en faisons dans un très grand nombre de cas particuliers. Il portait le plus souvent ses aliments à sa bouche avec ses doigts; mais quelquefois aussi il les saisissait avec ses longues lèvres, et c'était en humant qu'il buvait, comme le font tous les animaux dont les lèvres peuvent s'allonger. Il se servait de son odorat pour juger de la nature des aliments qu'on lui présentait et qu'il ne connaissait pas, et il paraissait consulter ce sens avec beaucoup de soin. Il mangeait presque indistinctement des fruits, des légumes, des œufs, du lait, de la viande; il aimait beaucoup le pain, le café et les oranges; et une fois il vida, sans en être incommodé, un encrier qui tomba sous sa main. Il ne mettait aucun ordre dans ses repas et pouvait manger à toute heure, comme les enfants. On a eu la curiosité de voir quelle impression ferait sur lui notre musique et, comme on aurait dû s'y attendre, elle n'en a fait aucune. Pour se défendre notre Orang mordait et frappait de la main; mais

(1) E. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier, *Histoire naturelle des Mammifères.*

ce n'était qu'envers les enfants qu'il montrait quelquemé chanceté, et c'était toujours par impatience plutôt que par colère. En général, il était doux et affectueux et il éprouvait un besoin naturel de vivre en société. Il aimait à être caressé et donnait de véritables baisers. Son cri était guttural et aigu; il ne le faisait entendre que lorsqu'il désirait vivement quelque chose. Alors tous ses signes étaient expressifs; il secouait sa tête en avant pour montrer la désapprobation, boudait lorsqu'on ne lui obéissait pas, et, quand il était en colère, il criait très fort et en se roulant par terre. Alors son cou se gonfle singulièrement... Souvent il se trouva fatigué des nombreuses visites qu'il recevait; alors il se cachait entièrement dans sa couverture et n'en sortait que lorsque les curieux s'étaient retirés; jamais il n'agissait ainsi quand il n'était entouré que des personnes qu'il connaissait... Presque tous les animaux ont besoin de se garantir du froid, et il est bien vraisemblable que les Orangs-outangs sont dans ce cas, surtout dans la saison des pluies. J'ignore quels sont les moyens que ces animaux emploient dans leur état de nature pour se préserver de l'intempérie des saisons. Notre animal avait été habitué à s'envelopper dans ses couvertures, et il en avait presque un besoin continuel. Dans le vaisseau qui l'avait porté, il prenait, pour se coucher, tout ce qui lui paraissait convenable; aussi, lorsqu'un matelot avait perdu quelques hardes, il était presque toujours sûr de le retrouver dans le lit de l'Orang-outang. »



ORANG-OUTANG DE SUMATRA.

Tels sont les détails curieux relatés par Cuvier et que le savant et habile directeur du Jardin d'acclimatation, M. Geoffroy Saint-Hilaire, a pu constater récemment de nouveau.

Les légendes, récits erronés, fables, inventions merveilleuses, relatifs à l'Orang-outang sont aussi curieux et intéressants que nombreux, car cet animal est connu depuis la plus haute antiquité. Nous en citerons quelques-uns : Pline raconte déjà qu'on trouve sur les montagnes de l'Inde, des satyres, « animaux très méchants, à face humaine, marchant tantôt debout, tantôt sur les quatre pattes, et que la grande rapidité de leur course empêche d'être pris autrement que quand ils sont malades ou très vieux ».

Naturellement ce récit a été amplifié et embelli par tous les écrivains qui se sont succédé, de telle sorte que un peu plus on aurait vu des hommes sauvages dans ces Singes, tant les exagérations accumulées avaient faussé la vérité du récit de Pline.

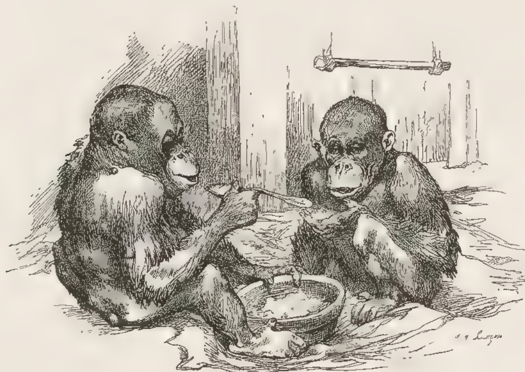


ORANG-OUTANG ADULTE ET JEUNE ORANG (JARDIN D'ACCLIMATATION, 1879).

Tulpius, dans son livre, *Observationes medicæ*, dit que l'animal *Satyrus indicus* qu'il a vu, et que les Indiens nomment Orang-outang ou homme sauvage, et les Africains *Quoias morrou*, était aussi grand qu'un enfant de trois ans, aussi fort qu'un enfant de six ans et que son dos était couvert de poils noirs.

Bontius, dans son livre *De medicina Indorum* dit qu'il a vu plusieurs fois des Orangs mâles et femelles marchant debout et se démenant comme des hommes. Une femelle, dit-il, se distinguait d'une manière particulière : Elle était honteuse devant des hommes qu'elle ne connaissait pas et se cachait alors la face; elle soupirait, pleurait et imitait toutes les actions de l'homme, au point que la parole seule lui manquait pour être une créature humaine. Les Javanais prétendaient que ces Singes pourraient bien parler; mais qu'ils ne le veulent pas pour ne pas être forcés de travailler. Ils admettent comme chose certaine que les Orangs sont un produit du mélange de Singes ordinaires et de femmes indiennes.

Il est dit dans le *Pauca Tantra* que les Singes possèdent la faculté de guérir les blessures des chevaux qui ont été échaudés ou brûlés, comme le soleil du matin a le pouvoir de dissiper les ténèbres. D'après une autre version de ce conte, contenue dans le *Juti-Namé*, la morsure d'un Singe ne peut être guérie que par le sang même du Singe qui l'a faite.



JEUNES ORANGS-OUTANGS DE BORNÉO. MALE ET FEMELLE.

Les proverbes helléniques et latins regardent généralement le Singe comme un animal très rusé, de sorte qu'Hercule et le Singe représentent l'alliance de la force et de la ruse. D'après Cordan, un Singe vu en rêve est un présage de tromperie. Selon Lucien, quand on rencontre un Singe dès le matin, c'est un signe que la journée sera funeste. Les Spartiates considérèrent comme un augure des plus funestes que le Singe du roi des Molosses eut renversé leur urne tandis qu'ils étaient allés consulter l'oracle. Au témoignage de Suétone, quand Néron crut voir son cheval s'enfuir en ayant les parties postérieures de la forme de celles d'un Singe, il considéra ce fait comme un pronostic de mort. Le Singe était donc regardé en Grèce et à Rome comme un animal rusé et démoniaque.

Le Singe est dépeint parfois dans les anciennes fables de l'Europe méridionale comme un animal d'une intelligence très bornée. En Italie, il existe un proverbe qui dit que chaque Singe trouve beaux ses petits. Cette idée se rapporte à l'apologue du Singe qui pense que ses petits sont les plus jolis animaux du monde, parce que Jupiter ne put s'empêcher de rire en les voyant gambader.

Les Romains entretenaient des Singes et étudiaient d'après eux la structure interne de l'homme. Les Singes les amusaient par leur penchant à tout imiter, quelquefois même ils les forçaient à se battre contre des bêtes féroces; mais ils ne virent jamais en eux que des *animaux*. Les Arabes, au contraire, regardent les Singes comme des réprouvés, punis par Allah, transformés d'hommes abominables en bêtes, offrant dans un singulier mélange, l'image du diable et l'image du fils d'Adam.

On pourrait multiplier ces curieuses citations à l'infini, nous avons recueilli les plus intéressantes et nous les avons présentées en regard de la vérité pour les faire mieux apprécier et ressortir davantage. La science qui chaque jour fait un pas en avant éclairera bientôt peut-être l'histoire naturelle de l'Orang, nous avons résumé dans cette notice tous les faits observés jusqu'à ce jour en nous préoccupant de les débarrasser de toutes les fables et de tous les mensonges qui ont cours encore aujourd'hui. En effet d'innombrables erreurs subsistent toujours malgré les dires des savants naturalistes qui, surtout lorsqu'il s'agit de l'Orang dont on s'est efforcé de démontrer la grande ressemblance avec l'homme, n'ont voulu rien affirmer que ce qu'ils avaient vu.....

MAURICE DEHER.



OURS BLANC DE LAPONIE ET OURS NOIR D'AMÉRIQUE (JARDIN DES PLANTES)

L'OURS



ait drôlement!

Museau pointu, épaules larges, train de derrière plus large encore; pas de queue. Etabli sur son séant, les pattes de devant en l'air, il ressemble à une pyramide poilue plantée sur sa base. Il est en effet la pyramide de nos premiers grands souvenirs de la nature. Nous le voyons près de nous dans le drame de la vie terrestre, à partir du jour où on a pu en ressusciter les personnages et en rebâtir les décors. Il est assis, grognon, devant le berceau de notre race.

Il donne même son nom à l'époque primitive qu'on appelle l'époque du *Grand Ours*.

Il ne fera que perdre de la taille et de la force à mesure qu'il descendra les chemins tout d'un coup barricadés par les portes en pierre des villes et les palissades de la civilisation.

Il apparaît énorme à nos ancêtres.

Les bêtes des temps primitifs sont à son niveau : Éléphants à crinière et à toison de laine, qu'on appelle Mammouths, Bœufs sauvages qui comme lui ont du poil et une fourrure pour les défendre du froid sous un ciel de marbre blanc.

Mais, solitaires et farouches sur cette terre glacée, tous les autres sont quand même et toujours un danger pour l'homme. L'Ours, qui doit être un jour camarade des Singes de baraque et paillasse à la Foire au pain d'épice, commence par être une espèce de chien d'aveugle. C'est lui qui entraîne l'homme sur la route des cavernes et des huttes où l'on est protégé contre la neige, le vent et le danger. C'est lui qui fraye les routes vierges et pour ainsi dire les tasse, pionnier monstrueux. Il a creusé des abris, découvert des asiles où nos ancêtres pénètrent et dont ils s'emparent. Ils fournissent le vivre à l'Ours quand ils

l'attaquent à faux et sont vaincus, mais l'Ours leur fournit le couvert quand ils réussissent à le déloger sans lui rester sous la dent. Il leur fournit aussi le vêtement quand ils le tuent. L'homme se glisse dans la peau encore chaude de la bête comme il s'est glissé dans la caverne. L'Ours est donc pour notre race, à son origine, à la fois un frère de lait, un père nourricier et un pélican blanc, tout noir qu'on nous l'ait montré.



OURS ADULTE DES COCOTIERS (SUMATRA) JARDIN DES PLANTES

Les cavernes à ossements sont pavées de squelettes d'Ours. Quelquefois même, dans les Pompeïs et les Herculanum du vieux passé géologique, on découvre sur une corne de cerf la tête d'un de ces Martins d'il y a quarante mille ans, gravée par le couteau de pierre d'un artiste antédiluvien. L'inondation n'a pas réussi à effacer la marque : c'est l'image de l'Ours que la patte du sculpteur a le plus souvent incrustée dans cette corne devenue métal et immortelle comme un fragment de bas-relief.

Mais cet ours-là a disparu. L'animal s'est déformé, il a diminué sous les influences climatériques nouvelles. Depuis la dernière convulsion géologique qui a déblayé les glaces européennes et asiatiques et qui a séché la moitié des mers, l'Ours ne traîne plus de si longs poils sur le sol, sa tête s'est rapetissée, les larges pattes qui laissaient des empreintes profondes sur les vastes nappes de neige sont devenues plus molles et plus épaisses. Dans le centre, il ne porte plus qu'une pelure de poils ras, sa face s'est aplatie, il s'est fait même frugivore.

Ceux qui ont gardé leurs goûts carnassiers vivent dans les pays où la température et le paysage rappellent la grande époque dont l'Ours fut le roi; roi déchu que s'amusent maintenant à tuer les empereurs. C'est souvent le czar qui mène la chasse à l'Ours, dans les plaines de la Finlande et de la Lithuanie.

Dans le Missouri, en Californie, subsiste encore une famille qui a tous les caractères de la férocité; masque plat, oreille toujours dressée, œil rouge et canines saillantes.

Cet Ours se repose le jour ; à la nuit tombante il se jette sur les Daims, les Argalis et les troupeaux de Bisons qui fuient devant son cri lugubre sur le sable et l'herbe séchée.

Les siècles se sont écroulés l'un sur l'autre, éclairés à chaque écroulement par un soleil plus chaud. L'Ours primitif est remonté vers les pôles.

L'Ours blanc est le seul, pour nous Européens, qui représente désormais le côté farouche de la race. Il habite les régions hyperboréennes. Il est le spectre des pays polaires.

Au milieu des glaciers aux échos formidables, son grognement crie perpétuellement la faim. Mais ceux qu'il menace sont forts et se défendent. S'il attaque le Baleineau, la Baleine qui le surveille l'envoie dans la mer d'un coup de queue. Il faut qu'il surprenne le Phoque pendant le sommeil, qu'il l'étrangle et lui suce le sang.

Il peut vivre des morts, heureusement. Il dispute aussi aux Mouettes innombrables les cadavres des Rennes et des Antilopes qui viennent s'égarer et mourir dans les mers arctiques.

Il est, d'ailleurs, bâti pour cette chasse sans trêve. Il possède un long museau, qui se relève comme une tête de reptile, des pattes allongées et vigoureuses. Il nage comme un amphibie.

Quand vient l'été, l'Ours blanc est obligé de fuir les régions polaires.

Voici la débâcle! Le soleil se montre. Il va rester, pendant six mois, à faire la roue au-dessus de l'horizon. La neige fond, les glaciers se fendent et s'écroulent.

Si l'Ours a la retraite coupée dans cette déroute du dégel, il se jette sur un des glaçons comme sur un radeau de sauvetage, et il part au hasard.

Les vents furieux poussent l'épave au loin, parfois jusqu'à la Baltique. Il y a de ces radeaux qui descendent les mers du Nord tout chargés d'affamés qui hurlent et qui finissent par se dévorer entre eux.

L'animal cherche à s'exiler sur la terre ferme. Il aborde les côtes du Groënland.

Là, il trouve à vivre pendant sa saison de souffrance, c'est-à-dire la saison chaude. Il chasse à travers cette immensité nue, où se dresse de temps en temps un pin, un mélèze, un bouleau; il embrasse de ses pattes mal faites la roche dure où poussent l'anémone et la renoncule, brins de plantes, qui ressemblent à des éclats de bijoux et ont l'air d'être tombés du ciel.



OURS D'AMÉRIQUE

Il aime à rester carnivore dans ces contrées maudites : il trouve parfois sur sa route quelques cadavres de Chiens esquimaux, qui ont été étranglés et à moitié avalés par une troupe de ces Loups gris, qui sautent sur les attelages des traîneaux, qu'il poursuit à son tour et dont il cherche le sillon dans les neiges.

Il lui arrive de surprendre quelque Renard bleu ou argenté, à la jambe fine, à l'œil doux, qu'il égorge avec joie, lui, l'espèce d'estropié dont les jarrets plient trop bas et dont l'œil a toujours une pointe de sang.

Mais les Esquimaux et les Groënlandais sont là qui le guettent avec leurs carabines. Ils savent qu'il viendra rôder autour des huttes souterraines d'où sort la colonne de fumée blanche.

Il échappe souvent, car il est courageux et a la vie dure. Alors, quand l'hiver revient, que la neige tombe de nouveau, il remonte vers le Nord et dans la nuit.

Le froid a ressaisi les glaçons, les soudant sur place. Les brouillards, fumée du dégel et de la débâcle, ont été poussés par le vent du côté de l'Islande et de l'Angleterre, qu'ils vont empoisonner et étouffer. Les blocs énormes se reforment et émergent lentement de la mer.



OURS JEUNE DES COCOTIERS (BORNÉO) JARDIN DES PLANTES

L'Ours blanc rôde dans ce cruel paysage qui s'adoucit pourtant et s'illumine de feu quand le soleil disparaît et va s'éteindre dans la mer.

L'Ours blanc devrait avoir sa place à la porte de ce paradis d'Odin, où dans le bleu de l'azur il y avait de larges taches de sang.

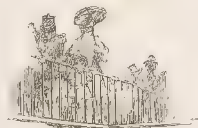
Il est à son aise dans cette nature et reprend sa course vertigineuse. Il rencontre parfois l'homme dans ces pays terribles, l'homme qui, comme lui, est en chasse : en chasse d'une découverte, et qui, du museau de sa barque, crève la glace pour avancer.



OURS BRUN DANS LA FOSSE (JARDIN DES PLANTES)

Sur cette barque, qui fait sauter les banquises, l'Ours blanc se présente comme un fou avec la fureur d'un être qui défend son domaine. Les matelots lèvent la hache, l'Ours ne quitte pas sa prise. Il attend que ses pattes soient coupées et il retombe en plongeant dans la mer, faisant un grand trou rouge.

Ceux qui ont étudié l'histoire naturelle savent qu'on classe l'Ours dans l'espèce des *mammifères*, famille des *carnivores*, tribu des *plantigrades* : ce qui veut dire que l'Ourse enfante ses petits vivants et les nourrit de son lait pendant la première jeunesse, que la chair saignante ne leur fera pas peur, et qu'en marchant ils appuieront toute la plante du pied jusqu'au talon. Voilà, pour les écoliers, ce que signifie *mammifère, carnivore* et *plantigrade*. Mais ni les écoliers, ni les ignorants, ni le troupier ni la bonne, qui se penchent contre la grille de la fosse aux Ours, ne tiennent à en savoir tant. Ils savent seulement que maître Martin mange volontiers les vieux soldats tout crus, quitte à se casser les dents sur leur nez d'argent. Ils connaissent l'histoire de l'invalide qui, ayant cru voir luire un louis neuf au pied de l'arbre où Martin avait grimpé tout le jour, descendit dans la fosse pendant la nuit pour se glisser jusqu'à la pièce jaune, la ramasser, et remonter plus riche de vingt francs. Il ne remonta pas, l'Ours le croqua et le digéra ; on retrouva dans la digestion un bouton de tunique : c'était ce bouton de cuivre que l'invalide avait pris pour le louis d'or et fourré tout de même dans son gousset. Cette histoire fait le fond des conversations entre le tourlourou et la payse, le provincial et le Parisien, la grand'mère et le moutard, devant la fameuse fosse du Jardin des plantes.





OURS BRUN DANS LA FOSSE (JARDIN DES PLANTES)

J'ignore si l'histoire est vraie; Toussenel, dans son livre sur les bêtes, déclare n'en être pas sûr : mais il déclare aussi que, si vraiment l'invalide descendit près de l'Ours, il commit une impardonnable témérité en y descendant en uniforme. L'Ours Martin venait de l'étranger, d'un pays qui fut conquis par nos armes du temps de Napoléon. Reconnaissant sous l'habit militaire un de ceux qui avaient passé avec l'insolence du vainqueur devant la cage où il jouait quand il était petit, Martin avait cru accomplir un devoir plutôt qu'une ribotte en avalant le vieux soldat : claquement de mâchoires qui le vengeait du claquement du drapeau ennemi dans les rues de sa patrie et devant les grilles de son berceau !

Ce Martin doit être mort aujourd'hui. La légende de l'invalide remonte à une quarantaine d'années environ. Je ne crois pas que les Ours d'à présent auraient la même gourmandise. Je me figure même que



OURS BLANCS DE SILÉSIE (JARDIN DES PLANTES)

toutes les histoires de férocité répandues à propos des animaux sauvages rentreraient dans le néant comme le pauvre homme dans la gueule de l'Ours, et seraient reconnues fausses comme le louis d'or qui était un bouton de cuivre, si on y regardait d'un peu près, et si des sceptiques — pas trop gros — s'aventuraient dans des tête-à-tête avec ces fauves. Pauvres diables, depuis si longtemps emprisonnés, privés de l'odeur des bois ou du désert, dont les griffes et les pattes se sont usées sur le bois d'un plancher de cage, comme les pieds d'un concierge sur le carreau de sa loge, époussetés par les gardiens comme des peaux de voyage ou des descentes de lit !



JEUNE OURS MALE DU LIBAN (JARDIN DES PLANTES)

Je les crois tous bons garçons : en tous cas, l'Ours n'a pas le masque menaçant et la marche fiévreuse des grands félins, Lions, Tigres, Panthères, qui ont parfois des clignements d'yeux et des bâillements qui font peur; la queue se tord tout d'un coup comme un Serpent qui se dresse.

— Remue-t-il la queue? demanda le dompteur Vanamburgh aux assistants, pendant que son grand Lion lui mâchonnait le crâne.

— Oui, répondirent les assistants terrifiés.

— Dites une prière pour moi ; je suis perdu...

Mais l'Ours n'a pas de queue, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler, et ce qu'on en voit indique de l'espièglerie plutôt qu'autre chose. Cela fait songer au bout de chemise qui passe par la culotte des petits garçons. C'est gai, modeste et bon enfant.



Tout bien compté, l'Ours est un animal familier. En France, à coup sûr il est plutôt bête curieuse que bête sauvage. Nos aïeux même en ont fait, il y a longtemps, l'emblème de la pataudcrie vaniteuse.

Eh mon Dieu ! Jetez un coup d'œil sur la fameuse satire cyclique du moyen âge, *le Renard*.

L'Ours Brun fait partie du conseil des ministres à la cour du roi Noble (le Lion). Ce Brun est un personnage grave, sournois, et gourmand. Voici son épopée :

Les sujets du roi Noble viennent se plaindre près de leur souverain des actions commises par maître Renard. Isengrin le Loup, son ami, l'accuse d'avoir abusé de son hospitalité pour séduire sa femme; le Chat Hinzé réclame de son côté une andouille volée. Hennenq le Coq crie vengeance parce que le Renard lui a tué Gratte-Pied, la meilleure des couveuses, sa fille.

C'est alors que le roi convoque les plus sages du royaume à la tête desquels se trouve Brun. C'est lui qui est désigné spécialement pour remplir la mission délicate et dangereuse; il est chargé de prévenir maître Renard que sous peine de mort il doit comparaître devant la cour royale :

— Soyez prudent, ajoute le roi, le Renard est faux et malin. Il n'est de ruses qu'il n'emploiera.

— Oh ! que nenni, réplique l'Ours avec assurance.

Et il part.

Il arrive devant Malpertuis, le château du Renard. La porte est fermée à triple verrou.

— Mon neveu ! êtes-vous à la maison? C'est Brun l'Ours qui vient de la part du roi.

Le Renard a de la méfiance, ayant des remords, il regarde si l'Ours est bien venu seul, finit par se tranquilliser et fait entrer le messager royal :

— Soyez le bienvenu, mon cher oncle, pardonnez-moi si je vous ai fait attendre ; je lisais mon bréviaire. J'irai voir le roi bientôt, mais aujourd'hui je suis réellement trop indisposé.

— Qu'avez-vous?

— J'ai trop mangé de miel.

— Trop de miel... mais je l'aime bien, le miel! dit l'Ours en se léchant la moitié de la tête avec un air béat.

Le Renard sourit et l'entraîne chez le charpentier Portevyl.

Il lui fait voir un tronc d'arbre fendu baillant de la longueur d'une aune.

— Mon oncle, il y a dans cet arbre du miel, et plus que vous ne le croyez, fourrez-y votre museau le plus profondément que vous pourrez... Vous allez voir!

L'Ours se laisse enjôler, il glisse sa tête jusqu'aux oreilles dans la fente et même y enfonce ses pattes de devant. Le Renard avait pris la précaution de mettre un coin de bois dans la fente; il le retire alors, et voilà maître Brun pris, tête et pattes, comme dans un étau. Brun crie, beugle, pendant que le Renard retourne à son donjon.

Le charpentier, à ce bruit, se lève, aperçoit l'Ours pris au piège; il ameute les villageois; qui frappent à coups de pierre et de bâton sur tout ce qu'on voit de maître Brun. L'Ours s'évanouit. Les paysans l'arrachent du tronc, les oreilles déchirées et saignantes, la peau crevée, et ils le jettent à l'eau.

— Le soleil a-t-il vu un animal plus en détresse que moi! pense l'Ours qui est parvenu à sortir de la rivière et s'est assis sur son cul au bord de l'eau.

Il se remet en route, clopinant, et reparaît devant le roi.

— Est-ce bien Brun que je vois! s'écrie le monarque.

L' Ours ne peut articuler un mot.



OURS FAUVE DES MONTS KARPATHES

— C'est une trahison du Renard! Peut-on avoir traité si noble seigneur d'une pareille manière!

Cette fois on enverra le Chat Hinzé pour porter le message.

Le Renard est traîné enfin devant le roi, et condamné à périr par la corde. Rentrée de maître Brun, qui passe bourreau. C'est lui qui conduira le coupable à la potence.

Mais du haut de l'échelle le Renard harangue la foule: il est prêt, dit-il, à faire des révélations importantes. Le roi donne l'ordre de surseoir à l'exécution.

Que va dévoiler le Renard? Une conspiration contre le roi dans laquelle est compromis le malheureux Brun, Ours-conseiller grave et intègre.

Le Renard obtient sa grâce. L'Ours doit s'éloigner de la Cour, bien heureux encore de n'être pas occis. Mais le récit du Renard était une calomnie. La vérité se fait jour. Maître Brun rentre en faveur auprès de son maître et reprend son rôle de nigaud, toujours bousculé mais toujours en place.

L'Ours n'est cependant pas partout un personnage épais et gourmand dont on se moque, au moyen âge, comme d'un bourgeois de parlement.

En Suisse, les Bernois professent depuis des siècles une véritable vénération pour l'Ours.

Alexandre Dumas, dans son voyage en Suisse, raconte que s'étant arrêté devant une horloge de Berne, il entendit le Coq qui surmontait le clocher chanter trois fois d'une voix grinçante et vit quatre évangélistes en bois sortant chacun d'une niche pour aller frapper l'heure. Pendant que la cloche tintait, une procession d'Ours sortit à son tour d'un des coins de l'horloge, « les uns jouant de la clarinette, les autres du violon, celui-ci de la basse, celui-là de la cornemuse ; à la suite d'autres Ours, portant l'épée au côté, la carabine sur l'épaule, marchaient gravement, bannière déployée et caporaux en serre-file ».



OURS GRISELÉ DE L'AMÉRIQUE DU NORD (JARDIN DES PLANTES)

L'Ours, à Berne, est encore représenté sous d'autres formes héroïques. Il est debout sur une fontaine, tenant un étendard à la main, couvert d'une armure de chevalier. A ses pieds est assis un ourson vêtu en page, qui mange gravement une grappe de raisin avec ses pattes de devant.

L'Ours est le patron de la cité.

Il n'y a pas seulement son effigie sur les blasons, les fontaines et les monuments, on voit à une des portes même de la ville des Ours vivants qui sont entretenus par les bourgeois de la ville et logés deux à deux dans de belles fosses dallées. Une vieille fille riche laissa soixante mille francs de rente aux Ours. Mais le trésor disparut dans le tourbillon révolutionnaire ; il fut confisqué par le général Brune après les combats malheureux de Straubrum et de Granhoiz. Cette somme fut remplacée par une souscription publique.

Pourquoi l'Ours est-il à Berne l'objet de ce culte particulier? Voici ce que répond la légende :

Berne a été fondée en 1191 par un duc de Zerningen. A peine achevée, on lui chercha un nom. Pour le trouver, le seigneur rassembla la noblesse des environs. Un convive proposa de faire une chasse dans la montagne et de donner à la ville le nom du premier animal que l'on tuerait. Le lendemain on se mit

en chasse, et un archer du duc abattit un cerf. Le duc fut vexé qu'un simple archer eût eu le premier l'honneur de viser si bien. Il prétendit que le cerf était trop timide pour donner le nom à une ville autant bastionnée.

Le soir on tua un Ours.

Alexandre Dumas a raconté dans ses *Impressions de voyage en Suisse* qu'étant descendu à l'hôtel de la Porte à Martigny, il eut l'occasion de goûter d'*un bifteck d'ours* qui faisait la réputation de l'hôtellerie.

Voilà le récit de ce fameux dîner :

« Lorsque je rentrai dans la salle à manger, les voyageurs étaient à table : je jetai un coup d'œil rapide et inquiet sur les convives; toutes les chaises se touchaient et toutes étaient occupées, je n'avais pas de place!

» Un frisson me parcourut par tout le corps, je me retournai pour chercher mon hôte. Il était derrière moi. Je trouvai à sa figure une expression méphistophélitique. Il souriait...

» — Et moi, lui dis-je, et moi, malheureux?...



EDUCATION D'UN JEUNE OURS EN VALACHIE

» — Tenez, me dit-il, en m'indiquant du doigt une petite place à part, tenez, voici votre place, un homme comme vous ne doit pas manger avec tous ces gens-là.

» C'est qu'elle était merveilleusement servie, ma petite table. Quatre plats formaient le premier service, et au milieu était un bifteck d'ours, mince à faire honte à un bifteck anglais.

» Mon hôte vit que ce bifteck absorbait mon attention. Il se pencha mystérieusement à mon oreille :

» — Il n'y en aura pas de pareil pour tout le monde, c'est du filet d'ours, rien que cela!

» J'aurais autant aimé qu'il me laissât croire que c'était du bœuf.

» Je regardais machinalement ce mets si vanté, qui me rappelait ces malheureuses bêtes que, tout petit, j'avais vues, rugissantes et crottées, avec une chaîne au nez et un homme au bout de la chaîne, danser lourdement à cheval sur un bâton, comme l'enfant de Virgile; j'entendais le bruit mat du tambour sur lequel l'homme frappait; le son aigu du flageolet dans lequel il soufflait; et tout cela ne me donnait pas, pour la chair tant vantée que j'avais sous les yeux, une sympathie bien dévorante, j'avais pris le bifteck sur mon assiette; et j'avais senti à la manière triomphante dont ma fourchette s'y était plantée, qu'il possédait au moins cette qualité qui devait rendre les moutons de Mlle de Scudéri bien malheureux. Cependant j'hésitais toujours, le tournant et retournant sur les deux faces rissolées, lorsque mon hôte qui me regardait sans rien comprendre à mon hésitation, me détermina par un dernier : Goûtez-moi cela et vous m'en direz des nouvelles.

» En effet j'en coupai un morceau gros comme une olive, je l'imprégnai d'autant de beurre qu'il était capable d'en éponger, et, en écartant mes lèvres, je le portai aux dents, plutôt par mauvaise honte que dans l'espoir de vaincre ma répugnance. Mon hôte, debout derrière moi, suivait tous mes mouvements avec l'impatience bienveillante d'un homme qui se fait un bonheur de la surprise que l'on va éprouver. La mienne fut grande, je l'avoue. Cependant je n'osai tout à coup manifester mon opinion. Je craignis de m'être trompé; je recoupai silencieusement un second morceau d'un volume double à peu près du premier; je lui fis prendre la même route avec les mêmes précautions et quand il fut avalé :

» — Comment, c'est de l'ours ? dis-je.

» — Parole d'honneur.

» — Eh bien, c'est excellent.

» Au même instant on appela à la table mon digne hôte, qui, rassuré par la certitude que j'avais fait honneur à son mets favori, me laissa en tête à tête avec mon bifteck. Les trois quarts avaient déjà disparu lorsqu'il revint, et, reprenant la conversation où il l'avait interrompue.

» — C'est, me dit-il, que l'animal auquel vous avez à faire est une fameuse bête... pesant au moins trois cent vingt !

» — Beau poids.

» Je ne perdais pas un coup de dent.

» — ... Qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds.

» Je portai mon dernier morceau à ma bouche.

» — Ce gaillard a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué...

» Le morceau me sortit de la bouche comme repoussé par un ressort.

» — Que le diable vous emporte ! dis-je, en me retournant de son côté, de faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dîne.

» — Je ne plaisante pas, monsieur, c'est vrai comme je vous le dis. »



OURS GRIS DU LIBAN

Eh bien ! cette histoire de bifteck d'ours qui devint rapidement populaire en 1832 n'était qu'une mystification. Voici ce que Dumas raconte dans son *Grand Dictionnaire de cuisine*, œuvre posthume, à l'article Ours.

« Il y a peu d'hommes de notre génération qui ne se rappellent l'effet que produisirent les premières *Impressions de voyage*, quand on y lut l'article intitulé : *le Bifteck d'Ours*. Ce fut un cri universel contre le hardi narrateur qui osait raconter qu'il y avait des endroits de l'Europe civilisée où l'on mangeait de l'Ours.

» Il eût été plus simple d'aller chez Chevet et de lui demander s'il y avait des jambons d'Ours.

» Il eût demandé sans étonnement aucun : « Est-ce un gigot du Canada ; est-ce un gigot de Transylvanie, que vous désirez ? » Et il eût donné celui des deux gigots qu'on lui eût demandé.

» J'aurais pu à cette époque, donner aux lecteurs le conseil que je leur donne aujourd'hui, mais je m'en gardai bien ; il se faisait du bruit autour du livre, et c'était, à cette époque où j'entrais dans la carrière littéraire, tout ce que je demandais.

» Mais, à mon grand étonnement, celui qui eût dû être le plus satisfait de ce bruit, l'aubergiste de Mar-

tigny, en fut furieux; il m'écrivit pour me faire des reproches, et il écrivit aux journaux afin qu'ils eussent à déclarer en son nom qu'il n'avait jamais servi d'Ours à ses voyageurs ; mais sa fureur alla toujours augmentant, chaque voyageur qui arrivait chez lui, lui demandait pour première question :

» — Avez-vous de l'Ours?

» Si l'imbécile eût eu l'idée de répondre oui, et de faire manger de l'âne, du cheval ou du mulet au lieu d'Ours, il eût fait sa fortune. »

Dumas, après cet aveu, donne la recette pour la cuisson de l'Ours.

« La chair de l'Ours est mangée aujourd'hui par tous les peuples de l'Europe. Dès l'antiquité on regardait les pieds de devant comme la partie la plus délicate de l'animal, les Chinois les estiment beaucoup, et en Allemagne où la chair de l'Ourson est très estimée, les pieds de devant font les délices des gens riches.



OURS AUX GRANDES LÈVRES

» Voici, d'après Urbain Dubois, cuisinier en Prusse, comment se servent les pieds à Moscou, à Saint-Pétersbourg et dans toute la Russie.

» Les pattes s'y vendent tout écorchées; on commence par les laver, les saler, les déposer dans une terrine, les couvrir avec une marinade cuite au vinaigre, les faire macérer pendant deux ou trois jours; ensuite il faut foncer une casserole avec des débris de lard et de jambon ainsi que des légumes émincés; on range alors les pattes d'Ours sur les légumes ; on les mouille à couvert avec une marinade et du bouillon ; on les couvre avec des bardes de lard, on les fait cuire sept à huit heures à feu très doux en allongeant le mouillement à mesure qu'il réduit ; quand les pattes sont cuites on les laisse refroidir dans leur cuisson ; on les égoutte, on les éponge, on les saupoudre de cayenne, on les roule dans du saindoux fondu, on les panne et on les fait griller une demi-heure à feu très doux, puis on les dresse sur un plat au fond duquel on a versé une sauce piquante réduite et finie avec deux cuillerées de *gelée de groseille*. »

Avis aux amateurs !

L'Ours a sa cage même au théâtre.

« Un *Ours*, en argot de comédiens, est une pièce qui brille par son absence d'intérêt, de style, d'esprit et d'imagination et qu'un directeur de théâtre bien avisé ne joue que quand il ne peut pas faire autrement — comme autrefois, aux cirques de Rome, on ne faisait combattre les Ours que quand il n'y avait ni Lions,

ni Tigres, ni Éléphants. » Telle est la définition de Delvau. Joachim Duflot explique l'origine de cette impression. « Tout le monde, dit-il, se souvient de cette farce désopilante appelée *l'Ours et le Pacha*, que le théâtre des Variétés joua cinq cents fois au moins. Le père Brunet représentait le pacha blasé qui veut qu'on l'amuse ; Odry jouait le montreur de bêtes répétant à tout propos : *Prenez mon Ours*. Ces trois mots obtinrent une telle vogue au théâtre, que les directeurs, à l'aspect d'un auteur qui tenait un manuscrit, lui disaient de loin : « Vous voulez m'amuser, vous m'apportez votre Ours, c'est une pièce charmante, faite pour le théâtre. — C'est bien ce que je pensais, *prenez mon Ours!* » Depuis ce temps, l'*Ours* est un vaudeville ou un mélodrame qui a vieilli dans les cartons. »



ue nous les aimons nos bonshommes d'Ours, tels que nous les voyons installés dans la fosse du Jardin des Plantes, dans la ménagerie pauvre, ou encore au coin du feu d'auberge où, comme des chiens, ils se tiennent, les pattes dans la cendre, près de leur montreur en sabots et en bonnet de laine.

Il y en a même qui, sans avoir été pris au piège, sans avoir été domptés, sans avoir subi l'anneau dans le nez et la muselière sur la gueule, sans se faire prier, sont venus, un beau soir d'hiver, prendre place au foyer de quelque paysan des Vosges ou du Jura. Ils ont trouvé la porte ouverte, sont entrés et on ne les a pas chassés, parce qu'ils ne demandaient qu'un coin pour y grogner en rêvassant, quelques os ou quelques feuilles à mâcher pour vivre.

On raconte à Saint-Claude l'histoire d'un Ours qui, pendant des années, est venu, dans la saison mauvaise, gratter avec ses pattes à l'huis d'une cabane qui s'ouvrait et le gardait jusqu'au jour, où il reprenait le chemin de la montagne, silencieux et tranquille, sans dire au revoir. Mais on savait qu'il reviendrait, les enfants l'attendaient. Une année il ne revint pas. C'est qu'il était mort.



OURS DE VALACHIE CONDUIT PAR DES TZIGANES



LUTTE D'UN OURS À LA FOIRE

J'ai moi-même, en Angleterre, mangé la soupe chez des montreurs d'Ours, qui avaient démuselé leurs bêtes pour leur donner leur part du maigre repas qu'elles avaient gagné en faisant la culbute et en valsant sur les planches de quelque café-concert, ou dans la fange de quelque faubourg de Londres. Il était impossible d'en avoir peur : on se sentait même pris d'une pitié naïve pour ces cabotins à quatre pattes, qui ont aussi leur *Roman comique*, plein de soirées où le dîner se fait attendre, et où le maître, déguenillé et grelottant, dort contre son Ours, dans le creux d'un chemin, sous la lune. Il a fallu d'abord donner son souper au velu, et voilà pourquoi l'homme est si hâve et paraît si las. Il ne lui est resté qu'une croûte après que



OURS BRUN MALE DE RUSSIE (JARDIN DES PLANTES)

l'Ours a eu fini; mais c'est toujours du pain bien noir, celui dont vivent les pauvres bêtes qui dansent ou luttent dans les foires!

Il n'y a plus beaucoup de luttes entre hommes et Ours. Jadis, il ne se passait pas une fête de paroisse où l'on ne vît de ces combats qui tenaient les enfants enchaînés au spectacle tout comme la bête à son lien de fer, jusqu'à ce que les lutteurs roulassent sur la poussière; c'était souvent sur la terre détrempée et sale; l'athlète et l'Ours avalaient de la boue pour avoir le droit, au bout de la journée, de casser une croûte.

Parfois, quand la misère était trop grande, le montreur demandait à l'animal un sacrifice : il fallait qu'il se laissât mordre et labourer de coups de dents par des chiens qu'on jetait sur lui!

Heureusement le paletot de l'Ours est épais, si épais que, serait-il décousu de tous côtés, il faudrait mettre des lunettes pour voir les déchirures, et on a toujours un peu envie de rire devant un Ours, même s'il a le derrière tout mordu, même s'il a des balles dans la peau. Il a sans cesse l'air de digérer ou de rigoler. Il est condamné, de par sa conformation, à des mouvements de repu qui flâne ou s'endort; la place rouge marquée par une blessure dans le gros de la toison ferait plutôt l'effet d'une petite faveur rose comme on peut en mettre à la queue d'un chien savant : la pesanteur de son derrière, le mauvais équilibre de son corps, le trop court de ses pattes, lui donnent, jusque dans l'agonie, la mine d'un magot qui se balance, et, avec son remuement de tête éternel, on dirait qu'il crache une arête, alors qu'il serait en train de vomir sa vie. Il est comme les hommes gras qui demandent des secours dans les mairies. On leur rit au nez : on ne peut pas croire que la faim loge dans cette bedaine. L'Ours est victime de la même fatalité : *Ananké!* Puis cette absence de queue! On ne sait jamais ce qu'il pense!

L'Ours devait fournir le bonnet à poil de la Garde nationale bourgeoise. Il ressemble par plus d'un côté au garde national classique, tel que les caricatures l'ont dessiné dans l'histoire : il fait le beau et le

malin. Mais au moment où il s'y attend le moins et quand il est en train de se frotter les pattes, il reçoit des atouts sur le museau ou dans l'arrière-train comme les *compagnies d'élite* reçoivent, dans le derrière, des émeutes ou des révolutions.

L'Ours cassant le nez de son bienfaiteur, en voulant tuer une mouche sur son front, est tout à fait le représentant de sa race, comme le *Bonnet à poil* de 1848 était le représentant de la sienne. Ce pavé de Lafontaine a été ramassé par Jérôme Paturot, qui le porta aux barricades sur laquelle la République planta son drapeau; cette République dont il ne voulait pas, mais qui était entrée dans la peau de la Réforme dont il voulait! Je ne fais pas de politique, mais je constate la ressemblance. Je proteste aussi contre ceux qui appellent Ours l'homme grossier et dur, solitaire et farouche, dont l'Alceste du *Misanthrope* peut fournir le type. — Type laid et brutal, tandis que l'Ours que je connais est gai, musard et bêta.



OURS FAUVE DES ALPES (JARDIN DES PLANTES)

Regardez les dessins de Lançon! Voyez avec quels airs de sérénité ces petits oursins s'étirent et se pelotonnent cherchant une bonne place pour dormir ou rêver; énormes bébés souriant de leur gueule entr'ouverte et de leurs yeux clignotants au sommeil qui vient ou au gâteau qui va venir.

Mais qui donc a pris l'Ours pour symbole du redresseur de torts, de l'indomptable, — du tribun?

Danton, l'Ours montagnard, se laisse museler.

Ce vers d'Hégésippe Moreau rapetisse Danton et ne fait pas de bien à l'Ours. « *De l'audace, encore de l'audace,* » criait le montagnard. L'Ours, s'il pouvait parler, dirait : « *Du miel, encore du miel! Des petits pains, toujours des petits pains!* »

Ou bien, derrière le tzigane pauvre et qu'il aime comme un vieux chien son maître, il dirait : « *Un sou, encore un sou!* » pour avoir de quoi manger la veille de la fête et bien travailler le jour de la foire.



OURS A COLLERETTE (ILE MALAYA)

Mais, je vous le dis, s'il ressemble à quelqu'un, c'est à Bobèche ou à Paturot, à un Bobèche en veste de grosse laine et en chaussons fourrés — ou à un Paturot, faiseur de farces où il s'englue, dodelinant de la tête, barytonnant de la gueule, avec des mines de penseur et des mouvements de cou d'avocat — comique au fond, méchant seulement quand on touche à son miel gagné ou volé. L'Ours aussi devient cruel quand il a faim; alors, il fond sur n'importe qui, le mutile et le tue. Je me figure qu'il doit encore être un assassin grotesque, et perdre l'équilibre en secouant sa victime, comme les bourgeois perdent la raison les soirs de victoire, et achèvent les blessés à coups de parapluie. Ces mêmes gens savent mourir grandement à certaines heures, mourir

debout, bien droits, bien fiers au nom de la patrie! Ce bourgeois d'Ours fait de même. On dit que quelquefois, quand il se sent perdu, ne luttant plus, ne grognant pas, il se dresse sur ses pattes, géant muet, et regarde en face et sans bouger la mort qui va lui arriver par un coup de fusil ou un coup de couteau dans le cœur.

JULES VALLÈS.





CHÈVRES DU HAUT JURA.

LA CHÈVRE



Commençons d'abord par son seigneur et maître, le Bouc : Mauvais caractère, mauvaise odeur et mauvaise réputation; impudent et impudique, emblème de luxure et de brutalité; l'air hautain, dédaigneux; marchant d'un pied d'airain à la tête de son sérail, le front large, les cornes hautes et menaçantes, la barbiche flottante et touffue, les yeux étincelants comme deux boutons d'or; faisant sonner sa clochette d'un air vainqueur, enveloppant enfin son harem fringant d'un regard oblique et farouche. Vindicatif et sournois, tyrannique et débauché, opiniâtre et vaillant, autoritaire et butor, affamé de ronce et de vengeance, n'oubliant rien et bravant tout, assouvissant, un beau jour, dans le sang de son maître, la haine d'une année. Bête, satyre ou diable, tel est le bouc. Eh bien! malgré ses débauches et ses méfaits, on ne peut lui contester son superbe courage, sa grandeur sauvage, sa majesté satanique, je ne sais quel prestige de réprobation et de fatalité.

Cynique et fier, il secoue sa grosse tête de satyre, comme s'il voulait jeter au vent toutes les légendes diaboliques dont la superstition enroula ses cornes, et il s'avance à travers les buissons et les ravins, avec une résignation hautaine, comme s'il était chargé encore des iniquités d'Israël.

Capricieuse, vagabonde et lascive est la Chèvre.

Douée d'une agilité surprenante, d'une gaieté pittoresque et d'une grâce étrange; indépendante et hardie comme une fille des abîmes et des glaciers; paradant dans les jeux du cirque, cabriolant sur les tréteaux, tirant la bonne aventure sur les places publiques, et dansant comme une almée autour de la Esméralda; la corne en arrière, le nez busqué, la bouche sensuelle et l'œil brillant; la patte leste et les mœurs légères, impatiente de la corde, irrégulière de l'étable, dédaigneuse de caresses; fantaisiste et bizarre, grimpant le long des corniches et se suspendant aux flancs des rochers; insouciante et friande,

avide de voltige et de bourgeons, fléau des bois, ne vivant que pour l'aubépine et la liberté, le salpêtre et l'amour.

La Chèvre est fille de l'Asie et l'on est à peu près d'accord qu'elle descend du Bouquetin œgagre, qui habite les chaînes du Caucase.

Répandue sur le globe entier, elle rend à l'homme d'importants services, en lui donnant sa peau, son poil, son lait, sa chair, ses fromages exquis, délices du gourmet et régal du montagnard.

Dans le centre de l'Afrique, la Chèvre est la grande ressource des caravanes et la nourriture capitale de l'indigène : C'est un don royal et un gage d'alliance; c'est le plat traditionnel des festins barbares. Après les victoires on mange la Chèvre d'honneur et quelquefois aussi les.... prisonniers.



CHEVRES DE CORSE

Chez nous, la Chèvre est la vache de l'indigent, comme l'âne est le cheval du pauvre, c'est l'hôtesse aimée des cabanes et gâtée des enfants. Combien de fois n'a-t-elle pas prêté le secours de ses riches mamelles au sein tari d'une mère, et rempli tous les devoirs d'une bonne nourrice.

Épouse un peu légère, la Chèvre est une mère excellente. Il faut la voir au milieu de ses cabris jouant, exécuter pour leur plaire des cabrioles audacieuses qui ne sont plus de son âge. Il faut l'entendre quand on lui a ravi ses petits, appeler ses chers chevreaux de cette voix navrante, presque humaine, qui a l'air d'un sanglot.

La domestication de la Chèvre remonte aux temps les plus reculés. Sa place est marquée dans la Genèse et ses cornes se profilent sur les monuments de la vieille Égypte. Le plaintif Jérémie se fait suivre d'une Chèvre comme une simple cocotte de Bougival, et la reine de Saba amène à Salomon un troupeau de Chèvres blanches comme le lait. Enfin, si une louve allaita Romulus, Alexandre-le-Grand fut nourri par une Chèvre tout comme M. Thiers.

Parmi les Chèvres exotiques, je vous montrerai d'abord la Chèvre angora, couverte d'une toison magnifique, longue, fine, ondulée; elle semble vêtue de soie. C'est une bête aristocratique et bien posée, fière de sa valeur industrielle, élégante et grave, drapée, pour ainsi dire, dans sa richesse et sa beauté.

Bien différente est la chèvre d'Égypte, un prodige de laideur. Sa tête étrange semble détachée d'une momie ou sortie d'un bocal à esprit de vin: des oreilles pendantes, comme cassées, des yeux blancs à fleur de tête, le nez bossu, la bouche oblique, les lèvres disjointes, et des dents grimaçantes plus jaunes qu'un chapelet du temps de Mahomet.

Voici les petites Chèvres naines du Sénégal, des miniatures de délicatesse et de grâce, des merveilles d'agilité. On dirait de leurs cornes un fuseau et de leur barbiche un flocon de soie.

C'est la Chèvre de Lilliput. Son lait est un trésor inépuisable, sa vie une cabriole éternelle. Bondissant comme un Chamois ou faisant pivoter sa jolie tête blanche sur ses épaules noires, elle s'en va dans les forêts vierges, brouter les feuilles parfumées des mimosas parmi les singes et les écureuils, stupéfaits de son agilité.

Je vous présente enfin la plus illustre et la plus précieuse de toutes les espèces; la Chèvre de Cachemire. Elle ne porte point de châle; mais sous ses longs poils soyeux elle cache un duvet floconneux et doux, d'une finesse incomparable qui sert à tisser ces étoffes magnifiques qui ont fait sa réputation et sa gloire.

N'oublions pas que la Chèvre a trouvé le café.

Un jeune berger appelé Kaldi s'aperçut, un jour, qu'après s'être repues avec délices de certains fruits inconnus, ses Chèvres se livraient aussitôt à des cabrioles extravagantes.

Kaldi s'empressa de goûter aux fruits merveilleux et partagea incontinent la gaieté de son troupeau.



CHEVREAU

Au même instant un moine vint à passer, qui se trouva bien surpris de tomber en plein bal. Une trentaine de Chèvres exécutaient un cotillon fantastique tandis que le bouc, droit sur ses pattes et les cornes inclinées, décrivait gravement un cavalier seul, en face du berger qui figurait une espèce de chaîne des dames.

Le bon moine s'informe du motif de cette fureur chorégraphique, et Kaldi lui raconte sa découverte.

La piété n'exclut pas les instincts gastronomiques. Ceux du moine étaient grands : il imagina de faire bouillir les fruits du berger et cette décoction ingénieuse donna le café.

Le café et le cachemire, la plus riche des étoffes et la plus exquise des boissons, n'est-ce pas assez pour faire pardonner à la Chèvre ses caprices, sa gourmandise et ses mœurs légères !

Mais voici le bouc de Judée qui vient tout à coup dresser, au milieu des ruines, sa tête souveraine, couronnée de deux épées.



BOUC.

Animal superbe et redoutable, il s'avance avec la double majesté d'un patriarche et d'un sultan; puis il s'arrête fièrement, campé sur ses pieds d'airain, la tête haute, le front altier, l'aspect abrupt, les cornes immenses, droites et minces : deux lances tournées vers le ciel.

Son jarret est de bronze et son œil une flamme ; son front est de granit, il frappe, pare, ébranle, riposte, assomme, c'est une massue et un bouclier, une enclume, un maillet.

Quand il passe, taciturne et sombre, à la tête de son troupeau errant, on dirait qu'il mène ses Chèvres étiques en captivité.

Dépaysé autour même de son berceau, il apparaît comme un maudit, comme un étranger sur ce sol déshérité qu'il foule depuis trois mille ans.

Agenouillé dans la poussière, il semble, avec son grand œil jaune, suivre à l'horizon l'image flottante de Moïse ou de Mahomet; puis, il s'en va, suivi de cinq ou six esclaves, brouter les buissons du Sinaï, ou l'herbe desséchée qui penche sur le tombeau des rois. Relevant tout à coup sa tête farouche comme s'il voulait secouer l'antique malédiction et le soleil de feu qui pèsent sur son front, il frappe les cailloux de son pied nerveux, espérant peut-être, dans cette terre de prodiges, faire jaillir une source des rochers. Quand vient le printemps, le Bouc de Judée se forme un harem au milieu des bruyères et des myrtes sauvages et malheur au Moabite ou au Philistin qui oserait l'approcher!

La guerre se mêle toujours à ses amours : ce sont des combats renouvelés des temps héroïques, des luttes épouvantables; le vieux sol d'Israël résonne sourdement sous les pieds des rivaux et l'on entend,



HEVRE COMMUNE DE FRANCE

au loin, comme un cliquetis d'épées, un bruit de cornes retentissantes qui épouvantent les vautours du Sinaï.

Voici les adversaires aux prises, tête contre tête, cornes contre cornes, pied contre pied; immobiles, attentifs et tout à coup ils se lâchent, s'éloignent à pas lents et graves, se retournent, se regardent, se défient du pied qui frappe, de la corne qui s'incline, du regard qui brille, et s'élancent avec furie.

Ce sont des attaques impétueuses et des bonds effroyables, des coups de tête à ébranler les murs de Béthulie, des coups de cornes à briser les portes de Jéricho.

Tantôt, le vaincu reste, gisant sur le sol ensanglanté et ce n'est plus qu'un cadavre; tantôt un coup de corne, décidant de la victoire, l'envoie dans un ravin où le chacal du désert, sanglotant dans les ténèbres, viendra, à pas timides, lui dévorer les os.

Complétons cette galerie de famille par une esquisse du Chevrotin de l'Himalaya, vulgairement appelé Porte-musc.



REMISE DE CHEVRES

Ce gentil animal est bien le membre le plus étrange et le plus curieux de la grande famille des Chèvres.

C'est un parfumeur doublé d'un acrobate, il saute ou il distille. Sur son blason de bête il porte un alambic et un trapèze.

C'est un montagnard austère et libre qui dédaigne les plaines et les collines. Il lui faut un glacier pour piédestal, les neiges pour tapis, l'infini pour horizon. Il n'est pas grand, ce gracieux Chevrotin, mais c'est à six mille mètres au-dessus du niveau de la mer qu'il campe, sur son trône de glace.

C'est là-haut que le chasseur intrépide s'en va chercher le roi des parfums, le musc de l'Himalaya dont une once ne coûte pas moins de trente francs dans les bazars de Calcutta.

Des oreilles droites et longues, effilées; la tête petite et fine, un bel œil noir bravant l'éclat des



CHEVRES NAINES DE NUBIE

neiges et le feu des éclairs; un regard infaillible qui découvre l'insecte dans la mousse et sonde le fond des abîmes; un corps léger, pointillé de taches blanches reposant sur quatre aiguilles et un pied si délicat, si mignon qu'il pourrait entrer, sans la briser, dans une coquille d'œuf.

Ce Chevrotin n'a pas de cornes; mais, en revanche, sa mâchoire est ornée de deux défenses qui se projettent dans le vide. Avec son front nu et sa mâchoire armée, le porte-musc a l'air d'un animal en train de dévorer ses cornes.

C'est près du nombril, dans une petite poche, que le Porte-musc recèle le parfum délicat auquel il a donné son nom.

Le mâle seul possède cette bourse précieuse que le chasseur arrache aussitôt que sa victime est atteinte, avec une avidité infernale, lui prenant du même coup la bourse et la vie!

La vivacité du Chamois égale à peine l'agilité du Chevrotin de l'Himalaya. Il ne connaît point le vertige, mais sa vue le donne. Comme un oiseau, comme un trait, il traverse l'espace, bondit de rocher en rocher, saute par-dessus les ravins et les abîmes, se joue au bord des précipices et se perd dans les cîmes comme l'aigle dans les nues.

Une seule chose peut le suivre dans cette effrayante voltige : l'œil de l'homme.

Une seule chose peut l'atteindre dans ce galop aérien : une balle.

Quand il ne bondit plus c'est qu'il est tombé. Ne dites pas qu'il a été moins rapide que le plomb du chasseur. Le plomb et lui se sont rencontrés.

Entre la société et lui, ce gracieux Chevrotin, la plus libre d'entre les bêtes libres, a mis une barrière infranchissable : des Chèvres de rochers, des pics inaccessibles, un mur de glace.

Ce n'est certes point un malfaiteur qui fuit, qui se dérobe à de justes châtiments. C'est un petit

philosophe qui a ses idées sur la civilisation et qui se retranche derrière ses neiges comme dans le recueillement de ses pensées. C'est un rêveur aimable et doux qui se plaît à contempler de haut, sans ironie et sans dédain, les choses basses de la terre.

Qu'elle est heureuse et libre la petite Chèvre sauvage du Thibet. Que lui manque-t-il? N'a-t-elle pas l'herbe odorante des montagnes et l'eau bleue des glaciers? N'a-t-elle pas cette liberté qu'elle aime et qu'elle va chercher jusque dans les nues? Gymnaste incomparable et passionné, Léotard et Blondin des corniches vertigineuses, des pics et des aiguilles accessibles à son pied seul, elle passe sa vie dans une voltige éternelle, ayant pour spectateurs les aigles et les vautours, pour orchestre le bruit des cascades et des torrents, et pour cirque l'Hymalaya.



CHEVRE D'ANGORA.

Et, du haut de son trône de glace, le petit Chevrotin musqué voit défiler à ses pieds tous ces habitants de la montagne qu'il domine et qu'il prend, sans doute, en pitié.

N'est-il pas invulnérable et comme inaccessible lui-même en son gîte aérien? Non! Sans parler de l'homme avec qui il n'y a ni sécurité ni liberté, le Chevrotin de l'Hymalaya, comme le Chamois des Pyrénées et le Bouquetin à peu près disparu des Alpes, a un ennemi implacable qui plane sans cesse sur sa tête comme une autre épée de Damoclès : c'est le grand vautour du Thibet.

Ce despote des airs le guette, le suit, le surprend dans ses contemplations ou dans ses jeux, s'abat comme un bloc, l'étourdit du bruit de ses ailes, l'aveugle de son bec, lui brise le crâne, lui ouvre le flanc, lui déchire le cœur et il ne reste bientôt plus que des os épars dans la neige rougie.



CHÈVRE DE L'ILE DE CRÈTE.

La Sarigue a une poche où elle met ses petits. — C'est un berceau vivant.

L'Araignée-Loup a aussi une poche qu'elle a filée, où elle dépose ses œufs. — C'est un nid de satin.

Des reptiles terribles ont encore une poche où ils secrètent leur venin. — C'est la mort.

Le Cousin possède également une poche en forme de trompe où il loge ses aiguillons. — C'est une trousse à lancettes.

La Mangouste porte à son cou une pochette remplie d'une liqueur dont elle sait se désaltérer quand l'atmosphère est étouffante. — C'est une gourde.

Le Pélican enfin a reçu de la nature une vaste poche où il met son poisson en réserve. — C'est un garde-manger.

Le Chevrotin de l'Himalaya renferme dans sa poche le trésor de ses parfums. — C'est un flacon de toilette.

Pour lui, c'est sa gloire et son souci, c'est sa richesse, c'est sa mort.

Pareil à ces victimes qu'on tue pour leur or ou qu'on persécute à cause de leur génie, le petit Porte-musc périt par son mérite et sa renommée. Ce qui fit sa gloire fait sa perte.

Elle cachait un trésor dans son sein, la douce bête des montagnes, et la main de l'homme est venue l'arracher à ses entrailles fumantes.

Qu'importe ! Est-ce qu'un parfum ne vaut pas une vie ! Est-ce que les belles créoles de Calcutta se soucieraient du martyre d'un Chevrotin dont la cruelle agonie a sué de délicieuses senteurs ! Est-ce qu'elles s'informeront des flots de sang qu'a coûtés une goutte de parfum !

Depuis la Chèvre de Cachemire jusqu'au Bouc de Judée, nous avons vu passer les plus illustres et les plus pittoresques de la grande famille Caprine, les uns drapés de fine laine, les autres vêtus de soie, presque tous encornés superbement; ceux-ci laitiers incomparables, ceux-là fabricants renommés de fromages ou fournisseurs ordinaires de ces portefeuilles ministériels qui s'usent si vite.

Eh bien ! c'est pour la Chèvre de nos pays que je garde mes sympathies. Pour la Chèvre qui nourrit le montagnard des Alpes ou des Pyrénées, le paysan des monts d'Auvergne ou de mes chères collines du Périgord; c'est pour la Chèvre bienfaisante et familière des cabanes, qui promène ses puissantes mamelles au milieu des bruyères roses et des genêts d'or, tandis que ses cabris joyeux bondissent au bord des torrents.

J'ai été élevé par une Chèvre et je lui dois, sans doute, cette vivacité capricieuse qui ne m'a guère servi dans ma carrière.

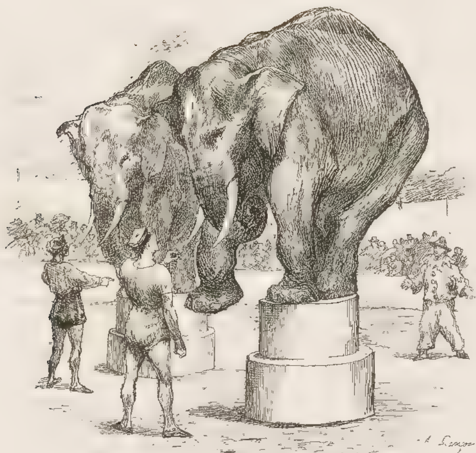
Qu'importe. Je me rappelle que, tout enfant, je mêlais dans mes prières naïves aux noms de mes parents celui de ma nourrice à barbe, restée la compagne de mes jeux.

Sur mes vieux jours, je me souviens encore de *Jeannette* et je lui consacre ici ces dernières gouttes d'encre, en reconnaissance du lait dont elle me nourrit.

FULBERT DUMONTEIL.



CHALET À CHÈVRES DANS LES ALPES



L'ÉLÉPHANT



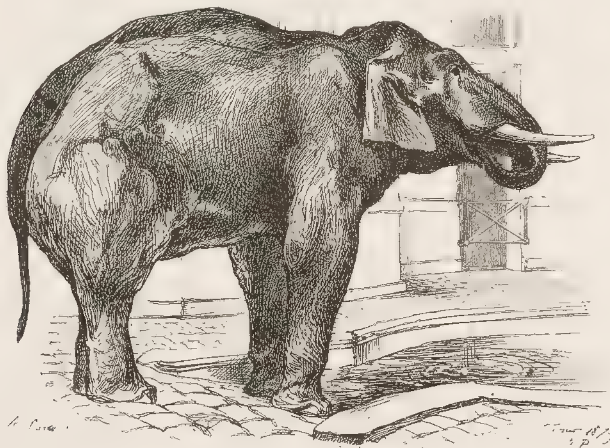
n a dit, avec raison, que l'homme est le maître de la nature. Il a soumis tous les animaux à son empire; il a transformé suivant ses désirs la végétation qui couvre la terre; il a percé des montagnes, comblé des vallons, creusé des voies dans l'épaisseur des collines, changé les isthmes en voie maritime, et noyé des continents. Il est, en un mot, à la tête de la création inanimée ou vivante. Mais on peut bien admettre un moment cette hypothèse que l'homme aurait pu ne point exister, ou bien encore qu'il aurait pu disparaître, par un des cataclysmes dont notre globe a été plusieurs fois le théâtre. L'homme aurait pu périr pendant la période glaciaire, alors qu'un refroidissement subit se manifesta sur toute l'étendue de la terre habitée, et que l'abaissement excessif de température fit disparaître un certain nombre d'espèces animales, dont on ne retrouve aujourd'hui que les vestiges, à l'état fossile, dans les terrains de cette époque. Il aurait pu être anéanti pendant les périodes diluviennes, qui ont laissé des traces si profondes de leurs ravages dans les terrains quaternaires.

En admettant l'hypothèse de la disparition, de la suppression de l'espèce humaine, on peut se demander quel est celui des animaux qui aurait remplacé l'homme, dans son rôle de souverain de la nature.

A cette question, nous répondrons, avec assurance, que l'être animé qui aurait pris, en l'absence de l'homme, la direction suprême de la création, c'est l'Éléphant. De même que l'homme, parti des plateaux

de l'Asie orientale, s'est répandu peu à peu dans toutes les contrées du globe, de même l'Éléphant, parti des rives de l'Indus, ou des bords des fleuves africains, se serait acclimaté dans toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique actuelles. Et de même que l'homme règne aujourd'hui en tranquille vainqueur sur toutes les tribus animales, de même l'Éléphant aurait étendu son empire sur toute la création zoologique.

Qu'a-t-il fallu à l'homme pour assurer sa victoire sur le reste des habitants du globe? La main et l'intelligence. Nous n'examinerons pas si l'homme possède la main parce qu'il possède l'intelligence, ou si son intelligence, comme le voulaient les philosophes sceptiques du dernier siècle, n'est que le résultat de l'existence de la main. Prenons les deux éléments tels qu'ils sont, sans rechercher leur dépendance mutuelle, et disons, avec tous les naturalistes, que l'intelligence et la main sont les causes de la suprématie de l'homme.



ELEPHANT DE SIAM.

Or, l'Éléphant est pourvu de l'intelligence et de la main. La main est même disposée d'une manière plus commode et plus efficace chez l'Éléphant que chez l'homme. Elle est posée à l'extrémité d'une sorte de bras extrêmement long et prodigieusement flexible, vulgairement désigné sous le nom de *trompe*.

Les Latins se servaient, pour désigner la trompe de l'Éléphant, des mots *brachium* et *manus*. En effet, on peut comparer cet organe au bras, pour sa force, et à la main pour sa souplesse. Pline, Végèce, Quinte-Curce, Solin, Silius Italicus, le désignent par l'expression de *manus*. L'expression *nasutamanus*, dont se sert Cassiodore (1) désigne très bien le double service auquel cet organe est destiné. L'épithète *anguimanos*, que Lucrèce applique aux Éléphants, peint aussi très bien l'extrême flexibilité de leur trompe, qui peut s'allonger, se raccourcir, et se plier, comme le corps d'un serpent.

Les Grecs ont aussi quelquefois donné le nom de χείρ (main) à la trompe de l'Éléphant. Ce mot est employé dans ce sens par Diodore, Élien et Philostrate. « La nature a donné la trompe à ce quadrupède, en place de la main », dit un poète d'une époque plus récente (2).

Cette assimilation de la trompe de l'Éléphant à une main est très juste, car cet animal s'en sert à peu près comme nous nous servons de la main, pour défaire un nœud, tourner une clef, déboucher une bouteille; ramasser des pièces de monnaie, etc.; mais il l'emploie surtout d'une manière utile pour arracher et porter à sa bouche l'herbe et les feuilles dont il fait sa nourriture. C'est pour cela que les Grecs ont aussi donné à cet organe le nom de *proboscis*, c'est-à-dire *pour paitre* (*à pascendo*).

(1) *Epist. var.*, X, 47.
(2) Manuel Philæ, *Carmen de Elephante*, vers. 52, édition Wernsdorf.

Quant à l'intelligence, l'Éléphant la possède à un tel degré que beaucoup d'hommes, on peut le dire, sont bien au-dessous de l'Éléphant, sous le rapport intellectuel.

Quelques exemples vont prouver à quel degré l'Éléphant est doué des qualités de l'esprit.

L'Éléphant comprend la justice, c'est-à-dire rend le bien pour le bien, et le mal pour le mal. C'est ce que l'homme ne fait pas ; car il rend trop souvent le mal pour le bien : il déchire la main qui l'a nourri ; il maltraite ou massacre son bienfaiteur ou son frère.

De cet esprit de justice qui anime l'Éléphant on peut fournir plus d'une preuve.

Le cornac d'un Éléphant de Madagascar avait, un jour, brisé, par méchanceté, une noix de coco sur la tête de son animal. Le lendemain, l'Éléphant, en traversant une rue, aperçoit des noix de coco exposées dans une boutique. Il en prend une avec sa trompe, et en frappe si rudement le front de son cornac, que l'homme reste mort sur la place.



ÉLÉPHANT DE L'INDE.

Un jeune homme avait, plusieurs fois, offert et retiré un morceau de sucre à un Éléphant ; puis il avait fini par le donner à un autre Éléphant. Offensé de cette taquinerie, l'Éléphant saisit le jeune homme avec sa trompe, lui meurtrit la figure et met ses vêtements en pièces.

Un Éléphant était dans l'usage d'allonger sa trompe aux fenêtres des maisons d'Achem (île de Sumatra), pour demander des fruits ou des racines, et les habitants se faisaient un plaisir de lui en donner. Un matin, il présente l'extrémité de sa trompe aux fenêtres d'un tailleur. Mais celui-ci, au lieu de donner à l'Éléphant ce qu'il désire, pique la trompe avec son aiguille. L'animal parut supporter cette insulte avec indifférence. Il continua sa route, et se rendit tranquillement à la rivière, où le cornac le conduisait chaque matin, pour le laver. Seulement, il remua le limon avec un de ses pieds de devant, et aspira dans sa trompe une grande quantité de cette eau fangeuse. Lorsqu'il repassa dans la rue où se trouvait la boutique du tailleur, il s'avança vers la fenêtre et y lança une énorme masse d'eau, avec une telle force que le tailleur et ses ouvriers furent renversés et frappés de terreur.

On lit dans la *Décade philosophique* qu'un Éléphant aspergea de la même façon un factionnaire qui voulait empêcher le public de lui donner à manger. Bien plus, la femelle du même Éléphant, partageant la colère du mâle, s'empara du fusil du soldat, le fit tourner dans sa trompe, le brisa sous ses pieds, et ne le rendit qu'après l'avoir tordu comme un tire-bouchon.

L'Éléphant a, beaucoup plus que certains hommes, le sentiment de sa dignité personnelle. Il a le respect de soi-même, sentiment qui est étranger à bien des membres de l'espèce humaine.

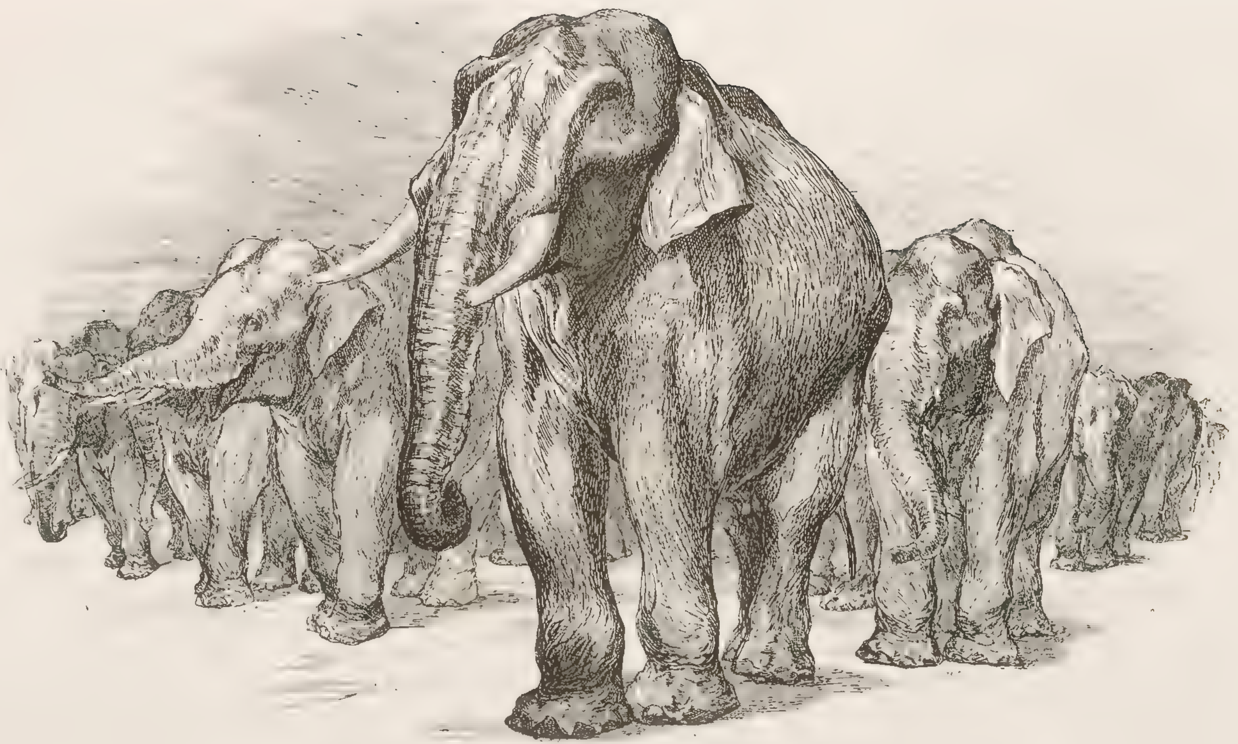
Le maître d'une ancienne ménagerie d'Angleterre, nommé Pidcock, avait depuis quelques années l'habitude d'offrir tous les soirs à son Éléphant un verre de liqueur spiritueuse. L'animal paraissait tenir particulièrement à cette faveur ; car il buvait la goutte avec une certaine sensualité. Pidcock versait toujours à l'Éléphant le premier verre, et s'administrait le second. Un soir, il changea d'idée et apostropha l'animal en lui disant : « Tu as été assez longtemps servi le premier, c'est maintenant à mon tour de boire avant toi ! » Le compère Éléphant prit mal la chose ; il refusa d'être servi le second, et ne fit plus raison à son maître dans ses libations quotidiennes. Il faut que chacun tienne son rang !



ÉLÉPHANT DE SUMATRA

Les Éléphants qui sont exhibés, en divers pays, dans des représentations théâtrales, donnent des preuves d'une intelligence très variée. Ils se mettent en mouvement, sur les planches, avec une singulière légèreté. Sur une scène encombrée d'acteurs, ils évitent tout choc contraire au bon ordre et à la mise en scène. Ils avancent en cadence, et d'un pas mesuré, qui s'accorde avec les sons de la musique. Ils distinguent un acteur d'un autre. S'il s'agit, par exemple, de placer la couronne sur la tête d'un roi légitime, ils n'iront pas l'égarer sur le front d'un usurpateur. On a vu à Paris, en 1867, un Éléphant, qui donnait des représentations au Cirque du boulevard du Prince Eugène, se livrer à des exercices de gymnastique et à des tours d'adresse qui inspiraient une haute idée de sa docilité et de son intelligence. L'*Éléphant ascensionniste* allait jusqu'à faire tenir sa pesante masse sur une corde raide. C'est un tour d'adresse que ne feraient pas beaucoup d'hommes.

L'Éléphant semble posséder certaines facultés musicales. En 1813, des musiciens de Paris se réunirent pour donner un concert à l'Éléphant qui existait alors au Jardin des Plantes. L'animal manifesta un vrai plaisir à entendre chanter : *O ma tendre musette !* L'air de *Charmante Gabrielle* lui plut tellement, qu'il marquait la mesure en faisant osciller sa trompe de droite à gauche, et en balançant son énorme masse. Il poussait même quelques sons, plus ou moins d'accord avec ceux des musiciens. Les grandes symphonies étaient moins de son goût. Il paraissait comprendre plus aisément la mélodie que l'harmonie savante. Je sais plus d'un homme qui est Éléphant sous ce rapport. Quand le concert fut terminé, le sensible Pachyderme s'approcha de l'un des musiciens, qui, en donnant du cor, l'avait particulièrement ému. Il s'agenouilla devant lui, le caressa de sa trompe, et lui exprima, par toutes sortes de gentillesses, le plaisir qu'il avait eu à l'entendre.



TROUPE D'ÉLÉPHANTS DANS L'INDE.

Un jeune seigneur birman avait un Éléphant plein d'intelligence. Ce seigneur s'étant marié, notre Pachyderme se promenait, sous la surveillance de son cornac, dans un enclos palissadé, au centre duquel était située l'habitation. Ayant remarqué la présence des femmes, que fit notre Éléphant? Il s'appuya délicatement contre une barrière de bambous destinée à enclore un jardin d'agrément, cueillit avec sa trompe les fleurs les plus belles et les plus fraîches, puis, relevant la tête et arrondissant sa trompe avec grâce, il tendit la fleur au niveau de la balustrade..... Une des femmes allongea le bras; l'Éléphant retira sa trompe. Le même manège s'étant renouvelé à plusieurs reprises, le maître voulut prendre la fleur; mais l'Éléphant ne lâcha pas son bouquet. Alors la jeune épouse avança la main, non sans quelque crainte, et le galant Pachyderme lui remit la fleur, comme l'hommage qu'il réservait à la jeunesse et à la beauté!



JEUNE ÉLÉPHANT DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

L'intelligence et la main auraient donc, selon nous, assuré à l'Éléphant la domination de la nature. Remarquez, en effet, qu'aucun autre animal ne réunit à un tel degré ces deux attributs. Un petit nombre d'espèces de Singes sont, il est vrai, munies d'une main; mais en ce qui concerne l'intelligence, les Singes ne sont pas de beaucoup supérieurs aux autres mammifères.

A l'exemple de l'homme, l'Éléphant aurait pu s'acclimater, vivre et se répandre en tribus innombrables dans toute l'étendue du globe. Ce qui le démontre, c'est que l'on trouve les débris fossiles de cet animal dans presque tous les pays. Sans doute l'Éléphant est aujourd'hui confiné en Asie et en Afrique, mais, aux temps géologiques il vivait dans les climats les plus divers. En France, en Allemagne, en Italie, on trouve de véritables cimetières de Mastodontes et de Mammouths, simples espèces fossiles du genre Éléphant.

Aucun pays n'est aussi riche en restes fossiles d'Éléphants que le nord de la Sibérie. Le sol des rivages de la mer Glaciale est presque entièrement composé de ces ossements, cimentés par de la glace et du sable.

Les défenses fossiles d'Éléphant sont très largement exploitées aujourd'hui dans l'extrême nord de la Sibérie. Chaque année, d'innombrables caravanes se dirigent vers ces rivages glacés, et en rapportent de véritables cargaisons d'ivoire, que l'industrie de l'Europe emploie aux mêmes usages que l'ivoire des défenses des Éléphants actuellement vivants.

On a beaucoup discuté et l'on discute encore pour s'expliquer la présence, sous ces froides latitudes, d'animaux qui ne vivent aujourd'hui que dans les régions brûlantes de l'Afrique et de l'Asie. On se demande si les animaux auxquels ils ont appartenu vivaient sous l'équateur, comme leurs congénères d'aujourd'hui, et auraient été apportés vers le nord par quelque cataclysme géologique, ou s'ils existaient dans les lieux mêmes où l'on trouve aujourd'hui leurs débris.

Cette dernière hypothèse a été reconnue vraie, par suite d'une découverte étonnante qui prouve que l'Éléphant fossile, connu des savants sous le nom de Mammouth, vivait sous les zones du nord.

Voici la découverte dont il s'agit. En 1799, un cadavre de Mammouth fut retrouvé sous les glaces de la Sibérie. L'Éléphant, déjà fort endommagé, fut examiné, en 1806, par le professeur Adams, de Moscou. Les Jakoutes l'avaient dépecé et s'étaient servis de sa chair pour nourrir leurs chiens. Les Ours et autres carnassiers en avaient consommé aussi une grande partie. Mais une portion de la peau et une oreille

étaient encore intactes; on distinguait même la prunelle de l'œil, et le cerveau se reconnaissait également. Le squelette était encore entier, à l'exception d'un pied de devant. Le cou était encore couvert d'une épaisse crinière, et la peau était encore revêtue de crins noirâtres et d'une espèce de laine rougeâtre si abondante que ce qui en restait ne put être transporté que difficilement par dix hommes. On retira, en outre, plus de trente livres de poils et de crins, que les Ours blancs avaient enfoncés dans le sol humide, en dévorant les chairs. Les restes de cet animal, rendu au jour après plus d'un millier d'années, sont conservés au musée de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Le Muséum d'histoire naturelle de Paris possède un morceau de peau et des mèches de crin, avec des flocons de laine, d'un autre Mammouth, qui fut trouvé tout entier et parfaitement conservé sous les glaces, aux bords de la mer Glaciale, en 1806.

Après ces considérations générales sur l'importance extrême de l'Éléphant, parmi les êtres de la création vivante, nous devons aborder l'histoire naturelle proprement dite de ce grand Pachyderme.

L'Éléphant est le plus grand des mammifères terrestres. Si la taille, jointe à la force, donnait droit à la domination, l'Éléphant aurait été le roi de la terre.

Les proportions de l'Éléphant sont lourdes et massives, mais sa physionomie est noble et même imposante. Ce géant de la création a reçu en partage, et ceci le rapproche encore de l'homme, un crâne énorme, bien que les dimensions du cerveau ne répondent pas à l'excessif développement de la boîte crânienne.

La tête de l'Éléphant est entourée de deux immenses et minces oreilles, qui s'étendent en haut, en arrière et même en bas. Elles lui servent d'éventail contre la chaleur. L'œil est très petit, car il n'a pas le tiers de la grosseur du globe de l'œil du bœuf, si l'on compare la grandeur de ces deux animaux. La bouche est également petite et presque entièrement cachée derrière les défenses et la base de la trompe.

Cette trompe n'est autre chose que le nez prolongé d'une façon démesurée, en forme de tube, et qui se termine par les ouvertures des narines.

La trompe de l'Éléphant est, à la fois, un organe de tact, d'odorat, de préhension, et en même temps une arme redoutable. Par contre, l'extrémité de cet organe qui se termine par une sorte de doigt, saisit les objets avec tant de délicatesse qu'elle peut ramasser un grain de blé, une mouche, un fétu.

Les *défenses* de l'Éléphant ne sont autre chose que les dents incisives prodigieusement allongées. Dirigées obliquement en bas, en avant et en dehors, elles se recourbent en haut. Leur longueur peut dépasser deux mètres et demi, et elles peuvent peser jusqu'à cinquante ou soixante kilogrammes. Chez les femelles, elles sont quelquefois peu allongées et ne font pas saillie hors des lèvres.

Les défenses servent à l'Éléphant d'arme offensive et défensive. Elles protègent la trompe, qui se replie dans leur courbure, lorsque l'animal traverse des bois épineux et fourrés; elles lui servent encore à écarter et à maintenir les branches d'arbres, lorsque la trompe va cueillir les sommités de rameaux feuillus.

L'énorme tête dont nous venons d'examiner les différentes parties s'unit à un cou tellement court que les mouvements en sont très circonscrits et très difficiles. Le dos est voûté et la croupe ravalée; la queue est courte et mince. Les jambes antérieures manquent de clavicules, et ne paraissent être que de massifs piliers placés sous le corps pour en soutenir la pesante masse. Comme ceux des membres postérieurs, les os en sont placés dans une position perpendiculaire au corps et au sol : ce qui donne à l'animal un air lourd et gêné; les jambes antérieures sont d'ailleurs plus longues que celles de derrière, qui sont très courtes. Sous les pieds se trouve une espèce de semelle calleuse, assez épaisse pour empêcher les sabots de toucher à terre.

Ce corps informe, colossal et pesant, est revêtu d'une peau calleuse, épaisse, crevassée et d'un gris sale et noirâtre, munie de poils rares et qui ne sont guère apparents que sur la trompe, sur les paupières et sur la queue, terminée par un bouquet de crins.

Les Éléphants vivent dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie. Recherchant les forêts et les lieux marécageux, ils se tiennent par troupes, plus ou moins nombreuses, qui sont toujours conduites par un vieux mâle. Leur nourriture consiste en herbes, en racines et en graines. Ils vont souvent chercher cette nourriture dans les champs cultivés, où ils occasionnent des ravages considérables.

La marche des Éléphants est beaucoup plus rapide que ne le pourrait faire croire la lourdeur de leur allure. Ces animaux pourraient, selon certains auteurs, faire de vingt à vingt-cinq lieues par jour. Ils nagent aussi très bien.

On a longtemps prétendu que les Éléphants ne peuvent pas se coucher, et qu'ils dorment constamment debout. Il est vrai qu'on trouve chez les Éléphants, comme chez les chevaux, des individus qui peuvent dormir debout et ne se couchent que rarement ; mais d'ordinaire ils dorment couchés sur le côté, comme la plupart des quadrupèdes.

La mère Éléphant porte vingt mois son petit. En venant au monde, le jeune Pachyderme est haut d'un mètre environ. Il jouit de l'usage de tous ses organes, et est assez fort pour suivre ses parents. Quand il veut teter, il renverse sa trompe en arrière, et il prend le lait à la mamelle maternelle avec sa bouche, non



ÉLÉPHANT PRIVÉ (JARDIN D'ACCLIMATATION).

avec sa trompe, comme certains auteurs l'ont dit. La durée de l'allaitement est d'environ deux ans.

La taille ordinaire des Éléphants d'Asie est de 3 mètres ; les femelles sont, en proportion, plus petites. Quant à ceux d'Afrique, il est rare qu'ils excèdent 2m,50. Les anciens voyageurs et quelques modernes font, il est vrai, mention d'Éléphants d'une taille démesurée, mais ce sont là des exagérations. M. Corse, qui a été directeur de la ménagerie d'Éléphants de la Compagnie des Indes, assure que la taille moyenne de ces animaux et de 3 mètres au plus. Buckingham, qui a fait un long séjour dans le même pays, dit que le plus grand Éléphant qu'il y ait jamais vu avait 3m,25 de haut ; enfin le major Forbes, qui a demeuré onze ans à Ceylan, n'en a vu qu'un seul dont la taille excédât 3m,25, et il affirme même que ceux de 3 mètres n'y sont pas communs.

La force de l'Éléphant excède certainement celle de tout autre animal terrestre ; cependant elle n'est pas aussi grande que pourraient le faire supposer sa masse et ses proportions. Il peut soulever, avec sa trompe, un poids de 100 kilogrammes, et soutenir, sur ses défenses, 500 kilogrammes ; mais ce sont là des efforts instantanés, sur lesquels il ne faut pas compter.

Rien n'est aussi violent que la première impulsion de cet animal, lorsqu'il est excité par la colère ou

par la frayeur ; mais il résiste difficilement à un travail soutenu. Aussi les fardeaux qu'on lui impose en voyage ne vont-ils guère au delà de 1000 kilogrammes. Ainsi chargé, il peut faire de douze à quinze lieues par jour. Si l'on augmente sa charge, il se fatigue promptement, il se rebute, et refuse d'avancer. Sa marche ordinaire n'est guère plus rapide que celle du cheval; mais quand on le pousse, il prend une sorte de pas d'amble qui, pour la vitesse, équivaut au galop. Il a le pied très sûr, il marche avec circonspection, et il lui arrive rarement de broncher. Malgré cela, c'est toujours une monture incommode, à cause de son balancement continuel et de son allure saccadée.

Nous venons de dire que les Éléphants habitent les immenses plaines de l'Asie et de l'Afrique. C'est



ÉLÉPHANT D'AFRIQUE.

que deux espèces différentes doivent être distinguées dans la famille des Éléphants de la création actuelle : l'Éléphant d'Asie et celui d'Afrique.

L'*Eléphant d'Asie* vit aujourd'hui dans tout le continent des Indes, principalement dans le royaume de Siam, l'empire des Birmans, le Bengale et l'Indoustan proprement dit. On le trouve également dans l'île de Ceylan, à Sumatra et dans l'île de Bornéo. Sa tête est large, aplatie sur le devant du front, renflée sur ses côtés. Ses oreilles sont moins grandes que celles de l'*Éléphant d'Afrique*, et leurs proportions sont un peu différentes. Sa couleur est d'un gris terreux passant au brun.

Chez quelques individus, atteints d'une sorte d'albinisme, la couleur est d'un blanc rosé. Les peuples des bords du Gange croient que ces Éléphants blancs ou roses donnent asile aux âmes de leurs anciens rois. Les princes de Siam et du Pégu, fiers de les posséder, les logent dans leurs palais, et les font servir magnifiquement par un nombreux personnel d'adorateurs.

Les *Éléphants blancs* sont en grande vénération dans l'Inde. Imbus du dogme de la métempsycose, les Indous sont persuadés que, dans la nature, l'Éléphant tient après l'homme le premier rang; et comme, d'un autre côté, la blancheur de la peau est à leurs yeux un symbole de la pureté de l'âme, une distinction que les dieux n'accordent qu'aux êtres parfaits, l'*Éléphant blanc* est pour les Indiens un animal privilégié, dont le corps ne peut servir d'habitation qu'aux mânes des rois, des pontifes et des héros.



Il n'y a aujourd'hui que les Éléphants d'Asie que l'on puisse réduire en domesticité. Il faut même remarquer que les individus que l'on utilise ne sont pas nés en captivité. Ce sont des individus capturés sauvages et ensuite apprivoisés.

La chasse aux Éléphants se fait, dans l'Inde, comme elle se faisait il y a deux mille ans; car tous les Orientaux restent fidèles à leurs anciens usages.

On choisit une vaste étendue de bois, qu'on hérisse de barricades et qu'on entoure de fossés larges et profonds. On y introduit des femelles privées. C'est un appât auquel les Éléphants sauvages ne résistent jamais, surtout si l'on a eu soin de choisir la saison des amours. Ils arrivent par troupes dans la nuit, et vont trouver les femelles, en passant par de larges ouvertures qu'on a eu soin de ménager dans l'enceinte. On ferme ces issues aussitôt qu'il en est entré un nombre suffisant, et l'on introduit, pour les traquer et pour battre le bois, des chasseurs et des Éléphants privés.

On a eu soin de disposer à l'avance, dans l'intérieur de l'enceinte, de petits enclos à une seule entrée; on cherche à faire engager dans ces petits enclos les Éléphants sauvages, pour les isoler. Dès que les Éléphants s'aperçoivent qu'ils sont renfermés, ils entrent en fureur, et font, pour recouvrer leur liberté, des efforts désespérés. On les laisse se débattre un certain temps, et lorsque la faim et la fatigue ont épuisé leurs forces, on les fait attaquer par des Éléphants privés, qui les terrassent à coups de trompe et les forcent à se tenir tranquilles. Les chasseurs saisissent ce moment pour leur jeter des nœuds coulants, et pour les attacher aux arbres, où ils les laissent jusqu'à ce que, domptés par le jeûne et par la lassitude, ils n'opposent plus de résistance. Alors on les mêle aux Éléphants privés, et on achève de les rendre dociles par des caresses et par des soins.

Diodore de Sicile décrit un moyen, aussi hardi que périlleux, qui était employé de son temps, par les Éthiopiens chasseurs d'Éléphants. Ces hommes, dit Diodore de Sicile, se cachent sur des arbres, pour observer les sentiers que suivent ordinairement les Éléphants. Quand l'un de ces animaux vient à passer sous l'arbre où le chasseur est aux aguets, celui-ci saute sur l'animal, le saisit par la queue, et de ses jambes lui serre fortement la cuisse gauche; puis, avec une petite hache parfaitement effilée, il frappe à coups redoublés ses tendons et ses jarrets de la jambe droite. Tout cela se fait avec une merveilleuse vitesse, car il faut ou s'emparer de l'animal ou perdre la vie. Le plus souvent c'est l'Éléphant qui périt; mais quelquefois aussi il écrase dans sa chute l'Éthiopien, ou il le tue, en le serrant contre des arbres ou contre des rochers.

Ces mêmes particularités sont racontées par Agatharcide, de Gnide, par Pline et par Strabon.

Les Abyssins modernes ont conservé le courage traditionnel de leurs ancêtres. Selon le voyageur Bruce, il y a encore en Abyssinie des hommes auxquels on donne le nom d'*agagéers*, c'est-à-dire *coupe-jarrets*, qui chassent les Éléphants, en leur coupant les tendons des jambes à coups de sabre. Ils montent à cheval, et lorsque l'animal court sur eux, ils savent l'esquiver et revenir ensuite à la charge. Une fois qu'ils l'ont blessé, ils l'achèvent à coups de flèche et de zagaies.

Dans l'état sauvage, l'Éléphant des Indes atteint l'âge de deux cents ans; mais en captivité il ne vit guère que cent vingt ans.

A la guerre, on l'emploie pour transporter les malades, les tentes et les ustensiles. Les Anglais ont essayé de l'atteler à leurs trains d'artillerie.

Bien plus, les propriétaires des grandes plaines cultivées de certaines parties de l'Inde sont parvenus à lui faire tirer la charrue. Jamais plus monstrueux laboureur n'avait éventré la terre de son soc redoutable. L'*Éléphant laboureur* fait à lui seul l'ouvrage d'une trentaine de bœufs.

Il est spécialement utile dans la chasse au tigre, pour porter les chasseurs, et même pour les défendre si leur terrible gibier se retourne contre eux.

Dès la plus haute antiquité l'Éléphant d'Asie a été dressé au service domestique et militaire, et cet usage s'est continué jusqu'à nos jours. Dans les combats que se livraient les peuples de l'Asie, on le chargeait de tours, occupées par des hommes armés de flèches, de frondes ou de javelots.



ÉLÉPHANT DE CEYLAN (*Pointe de Galles*) A PETITES DÉFENSES.

Les premières armées qui conduisirent des Éléphants à leur suite portaient avec eux le gage de la victoire. En effet, la vue seule de ces animaux équipés en guerre frappait de terreur les bataillons ennemis. Les Romains furent très effrayés lorsqu'ils virent, pour la première fois, dans leurs campagnes contre Pyrrhus, ces machines vivantes. Ils apprirent pourtant à combattre les Éléphants africains. Avec des haches, ils brisaient leurs jambes colossales; ils lançaient au milieu de leurs troupes d'énormes pieux, pour entraver leur marche.

Plus tard, les Romains apprirent à conduire eux-mêmes des Éléphants au combat, et César en fit un usage avantageux dans la campagne des Gaules. Les restes des Éléphants amenés par les Romains dans les Gaules ont été retrouvés dans le midi de la France. A Rome, on vit paraître les Éléphants dans le Colysée, pour combattre les gladiateurs, et souvent on les attela au char qui portait les triomphateurs au Capitole.

C'est pour orner la pompe de son triomphe que César fit amener à Rome les Éléphants qu'il avait pris à la bataille de Thapsus. On vit alors quarante de ces magnifiques animaux disposés sur deux rangs, et portant chacun un flambeau dans sa trompe. L'idée de ce spectacle, qui intéressa beaucoup les Romains,

avait été empruntée aux rois d'Égypte et de Syrie, qui se faisaient quelquefois accompagner ainsi par des Éléphants dressés à porter des torches.

Il faut noter, à propos de l'emploi des Éléphants dans les armées, que l'espèce indienne est plus courageuse que l'espèce africaine. Les Romains connaissaient bien cette particularité, car dans les batailles où ils n'avaient que des Éléphants d'Afrique à opposer à des Éléphants indiens, ils avaient soin de les placer, non devant les corps d'armée, mais derrière les soldats. C'est ce que firent les Romains, selon Tite-Live, à la bataille de Magnésie.

L'*Éléphant d'Afrique* a la tête plus arrondie et moins large en dessus que l'*Éléphant d'Asie*. Son front n'a pas la double bosse latérale qu'on trouve chez ce dernier. Les oreilles sont plus grandes et plus rapprochées par leur bord interne ; ses défenses sont plus fortes. Quelques autres particularités relatives à la forme des os et à celle des dents molaires distinguent encore l'Éléphant d'Afrique de celui d'Asie.

On rencontre les Éléphants d'Afrique depuis le cap de Bonne-Espérance jusque dans la haute Égypte. Ils existent par conséquent en Mozambique, en Abyssinie, en Guinée et au Sénégal.

Les Éléphants africains vivent, comme ceux de l'Inde, en troupes plus ou moins nombreuses. On en trouve aussi de solitaires : les Hollandais les désignent sous le nom de *rôdeurs*. Ils étaient autrefois beaucoup plus communs qu'aujourd'hui aux environs du cap de Bonne-Espérance. Un voyageur du siècle dernier, Thumberg, rapporte qu'un chasseur lui affirma en avoir abattu, dans ces régions, quatre ou cinq par jour, et cela régulièrement. Il ajoutait que le nombre de ses victimes s'était élevé plusieurs fois à douze ou treize et même à vingt-deux par jour. C'était peut-être propos de chasseur. Quoi qu'il en soit, on peut aujourd'hui voyager dans l'intérieur de l'Afrique sans rencontrer un seul de ces géants, qui étaient autrefois si abondants dans ces pays.

L'Éléphant d'Afrique diffère beaucoup de l'Éléphant d'Asie en ce qui concerne ses rapports avec l'homme. Il se prête peu au service, il s'apprivoise plus difficilement. Aussi ne demande-t-on pas à l'Éléphant d'Afrique ce qu'on obtient de celui des Indes. On le chasse pour la nourriture que fournit son abondante chair, et surtout pour l'ivoire de ses défenses.

On chasse l'Éléphant d'Afrique avec le fusil et avec des flèches empoisonnées. D'autres fois on l'attire et on le fait tomber, par surprise, dans des fosses au fond desquelles il se meurtrit sur des pieux effilés.

Louis Figuier.





LÉVRIERS D'ALGÉRIE.

LE CHIEN



e Chien fournira dans cent ans comme aujourd'hui, matière aux diatribes aussi bien qu'aux panégyriques. Comme l'amour, comme la femme, il représente un thème inépuisable, il aurait le droit d'être fier du rapprochement.

Au point de vue général et populaire sa réputation est détestable. Dans la bouche d'un homme de l'Orient, son nom devient la plus sanglante des injures.

Nous autres Occidentaux, nous témoignons, quoi qu'on en dise, de plus de richesse dans l'imagination ; nous avons cherché nos images désobligeantes chez tant d'autres êtres, que le Chien s'est trouvé déchargé d'autant. En cela nous nous montrons beaucoup moins logiques que les Orientaux : chez ceux-ci, le Chien, à demi errant, à peine apprivoisé, vivant d'immondices, peut être accepté comme un type de bassesse et d'ignominie ; nous autres, nous commettons un contre-sens en qualifiant, par exemple, de « métier de chien », une profession qui ne nous plaît guère, ordinairement celle que nous exerçons. Le métier d'un Chien choyé, caressé, aimé, nourri comme un prébendaire, dormant la grasse matinée, donnant satisfaction aux menues passions qui l'incitent est plus digne d'envie que de pitié ; pas mal de rois de la création s'en accommoderaient. Il y a bien les coups de fouet ; mais comme, par le

temps qui court, ils rentrent dans l'apanage des positions sociales les plus élevées et qu'en somme on en est quitte pour se secouer du museau à la queue, il a bien le droit de les dédaigner.

La parfaite philosophie avec laquelle il les reçoit est le gros grief que lui reprochent ses détracteurs; ils qualifient de lâcheté la soumission avec laquelle il lèche la main qui l'a frappé, ils taxent la résignation de son attachement de simple platitude, à les entendre la servilité de son caractère est avilissante, peu s'en faut qu'ils ne reprochent à un caniche rossé par son aveugle de ne pas avoir entonné la *Marseillaise*.

On peut leur répondre que ce servilisme n'est que la formule de l'affection dans l'espèce et revendiquer pour l'animal le droit de s'écrier avec la femme de Sganarelle : « Et s'il me plaît à moi d'être battue! » Mais c'est opposer un enfantillage à un autre enfantillage. On ne mesure pas le Chien à l'aune qui sert à toiser les hommes. Lui demander de la grandeur d'âme, de la dignité, est à peu près aussi raisonnable que de vouloir qu'il parle latin ou de vouloir qu'il se forme une opinion sur la question d'Orient. Qu'il remplisse consciencieusement son rôle aimable sur la terre, voilà tout ce que nous devons attendre de lui.



BRIQUET D'ARTOIS.

Ce rôle n'est pas de peu d'importance. La conquête du Chien fut autrement intéressante que ne l'est celle d'un empire, puisque sans elle, très probablement, il n'eût jamais existé d'empire. Sans le Cheval et sans le Chien, avec le Cheval mais sans le Chien, qui sait si la fameuse évolution découverte par M. Darwin se fût accomplie? Nous serions certainement des Singes extrêmement distingués, mais nous n'en aurions peut-être pas dépouillé la peau velue, si nous n'avions pas pensé à nous rallier cet inappréciable serviteur qui, en nous aidant à asservir les autres animaux, en se chargeant de garder les troupeaux, nous a créé les loisirs dont toutes nos découvertes scientifiques et économiques ont été les conséquences.

Rouage social moins actif qu'aux temps primitifs, le Chien reste néanmoins un animal indispensable. Il défend la maison et son maître, non plus contre les Lions et les Panthères, mais contre les bêtes féroces de notre espèce, encore plus redoutables, il reste notre auxiliaire à la chasse et dans la surveillance des bestiaux, il nous étonne par sa fidélité, nous distrait par sa gentillesse, nous prodigue des leçons de reconnaissance et de désintéressement, dont nous ne profitons pas assez, et enfin, nous aime par-dessus le marché; lui demander davantage ce serait se montrer trop exigeant.

Le Chien a-t-il été un animal primitif? Est-il une création composite façonnée, pétrie, modelée, éduquée, perfectionnée, assimilée par l'industrie humaine?

Les deux hypothèses ont leurs partisans; les uns et les autres ont dépensé souvent du talent, quelquefois du génie, toujours beaucoup d'encre à exécuter d'aventureux steeple-chases sur le turf des conjectures et des probabilités.

Rien ne passionne davantage les savants que les problèmes dont l'utilité est contestable.

M. de Buffon penchait pour une race de Chiens sauvages, souche unique de toutes les variétés que nous connaissons; il désigne le Chien de berger comme étant celui qui se rapproche le plus de cette race mère, il l'a choisi pour souche dans son arbre généalogique des races canines. Sa théorie se basait sur l'insuccès des tentatives multipliées qu'il aurait faites pour rapprocher par l'accouplement le Chien de ses congénères Loup et Renard.

Les contradicteurs de l'illustre académicien ont répondu que, trop soucieux de sa dignité et de la blancheur de ses manchettes, il n'avait jamais présidé, comme il convient au véritable naturaliste, c'est-à-dire en personne, aux expériences qui furent le prétexte de tant de pages immortelles. Effectivement, on est quelque peu tenté d'accuser les fondés de pouvoir du grand homme, d'avoir abusé de la confiance qu'il leur accordait, car il est aujourd'hui surabondamment démontré que le métis, vainement cherché par Buffon, s'obtient non seulement avec le Loup, mais avec le Chacal, que l'intervention humaine n'est pas même nécessaire pour qu'il se produise, qu'il existe de nombreuses preuves de ces croisements accidentels dans l'état d'indépendance.



CHIEN DE BERGER RUSSE.

Les adversaires du système du Chien primitif objectent encore que cet animal n'existe pas dans les contrées où l'homme ne l'a point précédé ; ils insinuent que le *Dhòl*, dont les bandes exploitent les jungles des frontières ouest du Bengale, que le *Waragale* ou *Dingo* de l'Australie, que le *Deeb* de la Nubie et de l'Abyssinie, que l'*Aguari* de l'Amérique du Sud, peuvent être des descendants de Chiens civilisés qui, cédant à la passion de la franche lippée, auraient rompu leur ban.

On pourrait, il est vrai, leur répondre que, si le Chien était l'espèce composite qu'ils imaginent, il lui serait advenu, dans ce retour à la sauvagerie, ce qui arrive non seulement à tous les animaux domestiques, mais à tous les végétaux cultivés quand on les abandonne à eux-mêmes ; ces Chiens auraient usé de leur indépendance pour restituer à chacune des souches dont ils sont originaires, ce qu'ils auraient emprunté à chacune d'elles ; l'animal façonné par l'homme aurait rapidement disparu pour se refondre avec les Loups, avec les Chacals.



GRAND PRIX DANS UNE EXPOSITION (CHIEN DE LUXE).

Mais vraiment est-ce bien la peine de vous remorquer à notre suite, dans l'ornière conjecture, au-dessus de laquelle quelques-uns ont du moins des ailes pour planer. Plutôt que d'essayer d'ajouter un peut-être aux peut-être qui ont été présentés comme des solutions, ne vaut-il pas mieux se rallier à l'opinion la plus simple et la plus honorable pour le Chien, c'est-à-dire à celle de Buffon? Je l'adopte sans m'informer davantage si elle est plus solidement justifiée que l'opinion contraire, uniquement parce que, selon moi, la règle de trois a toujours tort contre la règle du sentiment.

En raison de mon estime, disons le mot vrai, de ma tendresse pour l'animal dont je vous occupe, je tiens essentiellement à ce qu'il ait figuré dans l'œuvre du cinquième jour. Quoi ! il aurait eu en partage la délicatesse exquise du sens de l'odorat, l'agilité, la grâce, la force, le courage, à tous ces dons Dieu aurait

ajouté des vertus dont on ne l'accusera pas d'avoir été prodigue : la patience, la tempérance, la fidélité, la constance, le désintéressement, la chaleur dans le sentiment, il aurait permis que cette simple bête eût quelquefois de l'esprit, il lui aurait ordonné de mettre tout cela au service de l'homme et il n'aurait pas jugé que ce véritable chef-d'œuvre fût digne d'une façon particulière? C'est tout à fait invraisemblable.



CHIEN DE RÉGIMENT.

Sans doute la fabrication de cette machine chassante et aimante aurait quelque chose de très flatteur pour l'orgueil de notre espèce; mais, d'un autre côté, la nécessité de l'intervention humaine dans la composition d'un être si supérieur aux êtres qui extérieurement lui ressemblent, serait quelque peu humiliante pour le Créateur. Ne sommes-nous donc pas assez riches en merveilles de notre façon? N'avons-nous pas à notre actif la poudre à canon, la vapeur, la photographie et le reste? Nous pouvons laisser le Chien au bon Dieu.

Une certaine école de physiologistes refuse nettement au Chien comme aux autres animaux la faculté de s'élever au-dessus de l'instinct. Il y a sans doute une si énorme distance entre les attributions intellectuelles chez l'homme et chez les bêtes qu'on ne peut songer à les comparer; le premier invente, les secondes sont incapables de créer. Cependant il nous paraît évident que la nature leur a réservé ce que Locke a défini « la connaissance de quelque raison, une liaison dans les perceptions que les sensations seules ne sauraient donner », c'est-à-dire précisément cette aptitude à certains calculs, caractère essentiel de l'intelligence que ces savants lui refusent.

Leur doctrine sur ce point est tellement absolue que, pour y faire brèche, il suffit de démontrer que les animaux sont capables d'un acte réfléchi, quel qu'il soit. Cependant je tiens à choisir mes exemples dans une opération intellectuelle d'ordre supérieur, dans la comparaison, produit d'un effort de réflexion assez laborieux, résultante de l'évocation simultanée de deux idées, tantôt parallèles, tantôt divergentes, et d'un calcul entre les bénéfices et les inconvénients de chacune d'elles, acte d'intelligence s'il en fut jamais.



CHIEN DE LUXE

Quel est le chasseur qui n'a pas vu son Chien apprécier aussi judicieusement que possible la différence qui existe entre l'emploi des diverses chaussures de son maître? J'ai là à mes pieds un épagneul qui jamais ne s'y trompe. S'il voit apparaître certains souliers jaunâtres aux semelles épaisses, il devient immédiatement folâtre; il les salue d'un long bâillement, qui se termine par un aboi de bonne compagnie, *mezza voce*, il se détire, frétille de la queue, secoue ses oreilles, va, vient de la cheminée à la porte, de la porte à la cheminée, me disant très clairement dans sa pantomime :

« Mais dépêche-toi donc, maudit lambin, puisque nous allons à la chasse; les minutes de plaisir sont des diamants trop précieux pour qu'on les gaspille! »

Si, au contraire les bottines que l'on m'apporte sont noires, luisantes et légères, il ne daignera pas les honorer d'un regard. Sans quitter la peau de sanglier qui lui sert de couchette, il prendra une mine grave, boudeuse, renfrognée; s'il avait des larmes à son service, comme l'enfant que l'on laisse au logis, il en userait pour m'attendrir.

Quand nous sommes lui et moi à Paris, c'est encore la cordonnerie qui lui fournit le thermomètre de



DRESSAGE DE CHIENS RATIERS

ses satisfactions, mais ses prédilections changent d'objet; ce sont de vieux escarpins qui ont le privilège de le mettre en liesse, parce que ce sont toujours ceux que je chausse pour aller faire en sa compagnie une promenade quotidienne dans les rues désertes des environs.

Ce même Chien m'a donné dans ces promenades un autre témoignage de calcul raisonné qui ne manque pas d'originalité. Elles avaient un but utilitaire qui condamnait mon compagnon à quelques stations; il arriva plusieurs fois que, distrait, je m'éloignai sans l'attendre et qu'il se perdit. Nous passions quelque temps à courir l'un après l'autre dans le quartier, après quoi, en rentrant, je le retrouvais à la maison où il m'avait précédé, en perdant bien entendu l'heure de flânerie qu'il se promettait sans aucun doute. Après une demi-douzaine de ces accidents désagréables, il trouva le moyen d'y parer. Aussitôt descendu dans la rue, il prenait le galop, se ménageait une avance de deux ou trois cents mètres dans la direction que nous devions prendre et exécutait la halte indispensable le nez tourné de mon côté, de façon à ne pas me perdre de vue et à pouvoir, sans trouble d'aucune sorte, se livrer à ses petites affaires. Un mathématicien eût-il mieux trouvé?



BERGER HOLLANDAIS.

Je suis amené à confesser une faiblesse que mes confrères en saint Hubert ne me reprocheront pas trop amèrement, je l'espère, celle d'avoir toujours admis dans l'intimité la plus large, la plus sans façon le représentant de la race canine que j'avais pour collaborateur. Cette promiscuité a ses inconvénients sans doute, elle a aussi ses avantages. Ce n'est guère que dans ce rapprochement de tous les instants que le Chien fournit la mesure de l'intelligence dont il est susceptible, aussi bien que des aimables qualités dont il est doué. Si le maître sort rarement, en revanche, le domestique est souvent dehors et le Chien l'accompagne. La remise de quelque argent destiné aux commissions est le préambule ordinaire de ces expéditions. Le taciturne observateur l'a si bien retenu, qu'aujourd'hui il suffit de faire dreliner de la monnaie pour qu'il prenne sa canne et son chapeau, c'est-à-dire se secoue de la tête à la queue, se préparant visiblement à aller dans le monde.



PETIT TERRIER.

Tout cela ne témoigne-t-il pas de cette liaison dans les perceptions, que des sensations seules ne sauraient donner, dont parle Locke?

Voici un fait parfaitement authentique, bien autrement concluant en faveur de la faculté d'un certain raisonnement chez le Chien. En 1867, à la Varenne-Saint-Hilaire où j'habitais, je trouvai devant ma porte un basset ayant au cou un reste de corde; on le chassa, il revint avec tant d'acharnement que bon gré mal gré il fallut lui donner l'hospitalité. Je n'eus pas à le regretter. Le basset était vieux, singulièrement hargneux, prodigue de coups de dents, mais il possédait des qualités de chasseur qui rachetaient un peu les petites imperfections de son caractère.

Une originalité que j'avais rarement observée chez un Chien courant lui valut ma conquête. Comme s'il eût compris que j'étais le seul envers lequel il eût à acquitter une dette de reconnaissance, le basset ne consentit jamais à aboyer sur un lapin au bénéfice d'un autre que moi, qu'il connaissait depuis deux mois à peine.

Un jour, un de mes amis vint en mon absence demander le Chien et l'emmena, en chemin de fer, à

deux lieues au-dessus de Meaux, dans des bois où il le découpla. Selon ses petites habitudes, Finaud, quand il se vit libre, regarda dédaigneusement l'emprunteur, leva un instant la cuisse, entra dans le bois et disparut sans avoir chassé. Le lendemain, vers trois heures du soir, je le voyais arriver, crotté par-dessus l'échine, mais prodigieusement satisfait.

De cette quarantaine de kilomètres franchis en pays inconnu, de la traversée du dédale des rues parisiennes, je ne parle que pour mémoire : c'est l'acte d'un instinct admirable, mais il est de pur instinct. Mais vous en concluez, comme je le fis alors : que si cet animal, si bien doué sous ce rapport, n'était pas depuis longtemps retourné dans la maison de son premier maître, c'était uniquement parce qu'il ne l'avait pas voulu ; il y avait été maltraité peut-être et, après réflexion et comparaison, il s'était décidé à donner la préférence au logis où on lui témoignait le plus d'indulgence.


CHIEN MOUTON.

Il y avait effectivement un drame dans le passé de Finaud. Son aventure de Meaux avait fait quelque bruit dans le pays ; son ancien maître vint chez moi et me raconta son histoire. Il habitait Sucy ; décidé à se défaire de ce basset devenu désagréable et méchant, il l'avait, un soir, amené aux bords de la Marne, à une lieue de la Varenne, et l'avait jeté à l'eau avec une pierre au cou. Cette pierre en se détachant avait permis au malheureux animal d'échapper à la mort ; mais il avait si bien conscience de l'attentat dont il venait d'être l'objet, qu'il préféra errer à l'aventure, plutôt que de prendre la trace de son maître et de revenir chez lui ; il lui en gardait une telle rancune, qu'il ne cessait pas de gronder depuis que son bourreau était là et celui-ci, ayant essayé de le caresser, il le mordit.

Lorsque Descartes eut promulgué son arrêt sur l'automatisme des bêtes, un de ses adversaires, le Père Bougeant, entreprit de le réfuter en démontrant dans un gros livre que ces bêtes étaient des diables, ce qui indiquait qu'il ne trouvait pas que ce fût l'esprit qui leur manquât. Depuis que cette question est sortie du domaine de la métaphysique pour entrer dans celui des études expérimentales, la doctrine cartésienne a perdu de son autorité. G. Leroy, Réaumur, Cuvier, l'avaient tour à tour battue en brèche, et l'admirable travail synthétique de Flourens lui a porté un coup décisif.

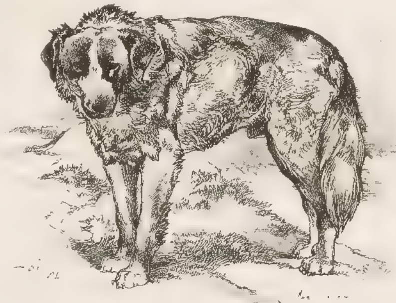
En dépit du proverbe « on n'est trahi que par les siens, » les contempteurs de l'intelligence des animaux ne se rencontrent jamais parmi les gens qui vivant au milieu d'eux les étudient à chaque heure de la journée et dans chaque acte de leur existence.

Avancez que le Chien est une simple machine, devant ce que vous voudrez de veneurs, de chasseurs, de bergers, de bouviers, etc., il ne s'en trouvera pas un seul qui ne hausse les épaules, et les plus sincères vous exprimeront immédiatement la part qu'ils prennent à l'accident qui vous arrive ! La négation de l'intelligence animale appartient généralement à ceux qui ont été le moins à même de l'apprécier. A défaut des métaphysiciens, braves philosophes, planant trop haut pour bien juger de ce qui se passe si bas, vous ne retrouvez ces conclusions que dans cette catégorie de savants qui physiologisent le scalpel à la main et dont les relations avec le Chien commencent et finissent dans le laboratoire où le sujet de leurs études a été déposé muselé et ficelé comme un mouton d'abattoir.

A côté de la doctrine qui entend réduire le Chien à ses seuls instincts, il est une école qui, péchant par l'excès contraire, arrive à le doter si libéralement sous ce rapport que nous serions réduits à lui porter envie. Ce ne sont pas seulement par quelques fables romanesques plus ou moins ingénieuses que se traduisent ces tendances, l'anecdote, le fait divers ont versé également sur cette pente du merveilleux et, en raison de l'immense publicité qu'elles trouvent dans la presse, des invraisemblances s'accréditent. Les récits fantaisistes de quelques écrivains en quête de copie ont distancé de fort loin ce Chien étonnant, lequel, ayant à rapporter le charbon incandescent que lui avait jeté son maître, commença par l'éteindre avec l'arrosoir que lui fournissait la nature !

Incontestablement doué d'une certaine dose d'intelligence, le Chien raisonne, mais seulement sur des idées d'un ordre particulier et selon que ses sens les lui présentent. Il compare, mais par rapport à quelque circonstance tangible attachée aux objets eux-mêmes ; il est incapable de former une abstraction, de déduire un raisonnement complexe de ses perceptions comme de ses sensations.

J'ai eu un Chien tellement frileux qu'il choisissait très souvent pour niche un espace qui avait été ménagé sous le foyer de la cuisine; il s'enfournait bravement là-dessous et jamais je n'ai pu comprendre comment il ne lui est jamais arrivé d'en sortir absolument cuit. Lorsque le feu n'était pas allumé, sa mauvaise humeur était visible et il en multipliait les témoignages. Une vocation aussi décidée m'inspira l'idée d'essayer si son intelligence irait jusqu'à se procurer à lui-même ce qu'il aimait par-dessus tout. Un joli petit bûcher de fagots fut arrangé dans l'âtre, on le couvrit de copeaux, on plaça devant une petite lampe allumée et le Chien fut enfermé dans la cuisine avec ces éléments de la plus joyeuse des flambées.



CHIEN DE MONTAGNE.

Bien que le froid fût très vif, il ne l'inspira pas le moins du monde; assis sur sa queue devant le brasier en expectative, grognant, rognonuant, évidemment étonné du peu de calorique qu'il récoltait, il ne comprit jamais qu'en touchant les copeaux du bout de sa patte, ceux-ci tomberaient sur le lumignon et provoqueraient l'incendie après lequel il aspirait. Cette expérience, je l'ai renouvelée trois ou quatre fois sans plus de succès.

Il n'est certainement pas difficile d'amener à la pratique de la propreté la plus stricte, le Chien que l'on s'est donné pour commensal, mais en eût-il le fanatisme que le pauvre animal n'en est pas moins l'esclave de son estomac, et il est telle nuit où force lui est bien de réveiller le maître. Pour y parvenir le moyen le plus rationnel serait de secouer le dormeur ou tout au moins de tirer les draps, la couverture dont il s'enveloppe; mais ce moyen est encore complexe et, sans rien jurer, je doute fort que l'intelligence du Chien soit susceptible de se l'approprier. En pareil cas, tous les camarades de chambre que je me suis donnés se bornaient à se plaindre, à gémir, sans même aller jusqu'à l'aboi, en sorte que je ne sais pas même s'ils se rendaient un compte bien exact de l'engourdissement dans lequel j'étais plongé.



TERRIER BULL.

La jalousie immatérielle, celle qui n'a pas un appétit pour mobile, une jouissance pour loi, n'existe que chez les animaux à l'état de domestication. Ce sentiment vraiment humain quand un de ces êtres nous l'emprunte, ce n'est presque jamais à un de ses semblables qu'il l'applique; s'il y cède, s'il prétend à l'accaparement d'une affection, ce sera de celle de l'homme, du maître; il n'est peut-être pas de plus éclatant témoignage de l'humilité avec laquelle les bêtes reconnaissent la supériorité de notre espèce sur la leur.

J'ai observé pendant plusieurs années un chenil qui renfermait toujours de vingt à vingt-cinq animaux; j'ai reconnu qu'il existait entre ce que je me permettrai d'intituler leurs caractères des nuances très tranchées, parfois fort originales. Je les ai vus subir la domination du plus fort, se résigner aux caprices du plus hargneux avec une passivité que la race humaine n'eût pas désavouée, accabler les faibles, les souffreteux, appuyer d'un coup de dent le coup de fouet tombant sur l'échine du voisin, tout cela avec une lâcheté qui malheureusement ne leur est pas spéciale. Jamais je n'ai surpris chez aucun d'eux les symptômes d'une préférence bien marquée pour tel ou tel de ses camarades, partant nulle trace de jalousie. Par exemple, si le piqueur s'avisait de caresser un de ces messieurs, toute la société était en effervescence, chacun protestait sans unisson, c'était un tapage à vous rendre sourd.

Ce sentiment arrive chez le Chien à des proportions vraiment humaines; c'est lui que le proverbe

aurait dû choisir comme type de la jalousie bien plutôt que le Tigre. Quand il s'agit de l'amitié du maître, tout lui porte ombrage; non seulement, il souffre difficilement que celui-ci en fasse une part, si mince qu'elle soit, à un autre animal, mais il est, visiblement, très douloureusement affecté, lorsque les témoignages de l'affection de ce maître, s'adressent à quelque bipède; en pareil cas, son œil, cet œil qui est le raccourci d'une physionomie, s'alanguit, devient humide et la tête se détourne avec une résignation consternée.



CHIEN CHINOIS

C'est principalement à l'endroit des enfants que cette jalousie se manifeste. La fille d'un fonctionnaire de l'administration des forêts s'était prise d'amitié pour un énorme braque que son père avait ramené d'Allemagne. L'animal était si doux, il se prêtait avec tant de complaisance aux caprices de sa petite maîtresse, un vrai tyran, il lui témoignait tant d'attachement, enfin, il y avait un contraste si piquant dans la domination de cette frêle blondine sur cette bête gigantesque que les parents encouragèrent la liaison et permirent que le Chien dormît, pendant la nuit, sur un tapis devant le lit de son amie.

La situation se modifia quand on ramena de la campagne un second enfant qui était en nourrice. Le braque fut complètement délaissé pour le petit frère que sa sœur aimait beaucoup et avec lequel elle pouvait jouer à la maman. L'abandonné en conçut une irritation manifeste, il devint triste, morose; quand la



BASSETS.

petite fille embrassait le baby, il levait sur elle des yeux sanguinolents, il grondait sourdement. On s'en amusait.

Un jour que les enfants étaient restés seuls avec leur compagnon, et que l'aînée berçait le petit garçon sur ses genoux, le braque, sans provocation aucune, s'élança sur celui-ci et, d'un coup de dent, lui enleva un morceau de la joue. Aux cris on était accouru. Tandis qu'on emportait les enfants, le père avait pris un pistolet et tiré sur le Chien. Atteinte mortellement, la misérable bête eut encore la force de se traîner dans la chambre où l'on avait transporté sa petite maîtresse, et ce fut sur son tapis et les yeux fixés sur elle qu'elle expira.

Nous avons dit plus haut que le croisement du Chien et du Loup pouvait se réaliser même dans la vie sauvage; ces sortes d'unions libres étonnent surtout ceux qui, en pratiquant la chasse de notre unique grand carnassier, se sont familiarisés avec ses mœurs.

Pour caractériser la situation de deux irréconciliables, on dit : ils sont comme Chien et Chat; on exprimerait bien plus fortement les proportions extrêmes de l'inimitié en disant comme Chien et Loup. Si le premier dérive du second comme on le prétend, celui-ci n'en honore pas moins son petit cousin d'une haine très profonde et comme cette animosité se double d'un goût très prononcé pour sa chair, jamais il ne laissera échapper l'occasion de dîner, non pas avec, mais de tous les Chiens sur lesquels il pourra poser sa griffe.

Dans les villages forestiers, ceux de ces derniers qui s'aventurent dans la campagne après le coucher



CLUMBER DE PETITE RACE.

du soleil, les braques, les épagneuls qui s'attardent dans les bois sont des Chiens parfaitement perdus; y eût-il des Moutons dans le voisinage, ce sera toujours sur ces Chiens isolés que le Loup fixera ses préférences. Ce qui est encore assez étrange, c'est que ces mêmes Loups traiteront avec une certaine déférence les Chiens courants des meutes qui leur ont donné la chasse, même quand ils sont isolés, même quand ils ne sont pas de taille à opposer une bien vive résistance. Il nous est bien souvent arrivé de perdre en fond de forêt plusieurs de ces Chiens qui y passaient la nuit, on nous les a toujours ramenés sains et saufs. Chiens d'arrêt, nous n'en aurions retrouvé que les os. Pourquoi ce privilège? Probablement parce que le Loup se souvient et compare; parce qu'il se rappelle les angoisses qu'il a dû à de tels Chiens, parce qu'il sait qu'ils marchent toujours en nombre et accompagnés et que sa prudence l'emporte sur les suggestions de sa haine et de son appétit.

Dans l'espèce canine, c'est surtout par la terreur que se traduit l'antipathie si profonde des deux races. Cette terreur elle est instinctive, elle est innée. Il n'est nullement besoin d'un acte de guerre pour apprendre au Chien qu'il est en présence de son implacable ennemi; l'odeur du Loup, même lorsque pour la première fois elle frappe son odorat, une odeur caractéristique dont son instinct a la prescience, suffit à lui apprendre à qui il a affaire et, en pareil cas, chez l'immense majorité de ces animaux, chez tous ceux qui n'appartiennent pas à quelques variétés spéciales, les poils se hérissent, les yeux sont hagards, ils tremblent et multiplient les signes de l'épouvante.

Ce court aperçu des sentiments que ces Capulets et ces Montaigus nourrissent les uns pour les autres donne la mesure de l'originalité que doit affecter, dans la solitude des grands bois, la première entrevue

de ce soupirant à demi paralysé par la terreur et cette belle qui doit se demander si elle cédera ou à la faim ou à l'amour.

Il est cependant incontestable que de loin en loin, c'est le dieu malin qui l'emporte. En 1864, le fils de M. le docteur Chenu tua dans les bois de Lahoussaye-Crécy un Loup complètement noir, qu'il aurait pris pour un Chien, s'il n'avait vu quelques instants auparavant la Louve accompagnée de plusieurs Louvards au pelage également très foncé, qui furent tués quelque temps après ainsi que la mère. Le père était un Chien noir appartenant à un cultivateur de Nangis, il avait été vu plusieurs fois en compagnie de la Louve.


BEAGLE.

Des portées de Chiens-Loups ont été trouvées dans des forêts de la Sarthe et de la Mayenne; l'un de ces animaux fut élevé par un de nos amis, il tenait beaucoup plus du Chien de Terre-Neuve que du Loup.

Voici enfin un fait du même genre, plus récent, dont l'authenticité est établie par des témoins dont la véracité ne saurait être mise en doute. Depuis trente ans, les Loups sont rares dans l'Ile-de-France, où la surveillance des gardes est loin d'être aussi chimérique que dans les autres départements; cependant, il y a trois ans, une Louve s'était établie dans la forêt de Villefermoys où sa présence fut longtemps sans être signalée, parce que, fidèle aux traditions de sa race, elle résistait stoïquement aux tentations que devait exercer sur elle le gibier qui fourmille dans ce massif, et s'en allait exercer ses déprédations à des distances assez considérables de ses domaines.


TERRIER ANGLAIS.

Cette Louve exemplaire ne sut pas imposer à son cœur la discrète réserve que pratiquaient ses appétits. Si Loup qu'on soit, il vient une heure où la solitude semble pesante. L'heure ayant sonné pour notre ermite, elle chercha d'abord autour d'elle, puis dans tous les couverts qui lui étaient familiers, mais l'écho seul répondant aux hurlements sinistres par lesquels elle troublait le silence des nuits, elle chercha un équivalent à l'animal de son espèce qui s'obstinait à ne pas venir.

Il y avait auprès de la forêt un gros Chien, moitié dogue et moitié terrier, qui avait pour emploi de surveiller et de défendre l'habitation fort isolée du sieur Boyer, garde particulier de M. T..., propriétaire du château des Bouleaux. Ce fut sur ce Chien que la Louve jeta son dévolu et, renversant toutes les traditions, elle séduisit le Chien terrier et disparut avec lui, un véritable rapt.

Quelques jours après M. T...., se promenant à cheval dans Villefermoys, vit la Louve sauter la route à cinquante pas de lui et derrière la Louve, lui emboîtant le pas, un Chien dans lequel il reconnut immédiatement celui de son garde. Il essaya de les poursuivre en poussant son Cheval à travers bois, mais l'un et l'autre se perdirent dans le fourré. Il rencontra des bûcherons qui lui racontèrent que plusieurs fois déjà ils avaient aperçu cette Louve et le Chien de Boyer allant de compagnie.

Après une douzaine de jours, le Chien terrier réintégra la civilisation; si les amours ne sont pas plus éternelles dans le monde des Loups que dans le nôtre, les ruptures n'y sont pas moins orageuses. L'infortuné n'avait pas été tout à fait mangé, mais tout son corps portait des traces de coups de griffes et de dentées.

Cependant l'aventure ayant ébruité le secret de l'existence de la Louve, l'amodiataire de Villefermoys, M. le comte de G...., très jaloux de la conservation de ses admirables chasses, ordonna des battues pour les délivrer de ce commensal redoutable. La Louve échappa en forçant la ligne des traqueurs ; mais ceux-ci trouvèrent le liteau, qui renfermait trois petits ; l'un d'eux, absolument Loup par la forme et par le pelage, a été conservé par M. le comte de G... ; les deux autres, chez lesquels le métissage était nettement accusé par la forme des oreilles et par les balzanes de leurs pattes, furent envoyés au Jardin des Plantes.

La pièce a un second acte. Comme vous venez de le voir, la Louve avait sauvé sa peau ; après quelques jours de retraite, elle rentra en Villefermoys, y reprit ses demeures et ses habitudes, s'efforçant de mériter l'indulgence par sa modération locale. Au printemps suivant, volage et fidèle tout à la fois, elle revint à son Chien terrier, qui, après une fugue comme l'année précédente, comme l'année précédente aussi revint au logis, battu, pas content, mais probablement disposé à recommencer une troisième fois cette



CHIEN DE SAINT-HUBERT.

petite excursion dans la société des ennemis mortels de son espèce, si une balle bien plantée n'était pas venue dénouer ce petit roman forestier par la mort de son héroïne.

La description des innombrables variétés de la race canine ne serait point à sa place dans ces esquisses. Buffon, qui vivait dans un temps où les arbres généalogiques tenaient le haut du pavé, a dressé celui des Chiens qui peuplent les deux hémisphères en établissant la probabilité des croisements dont chacun d'eux est sorti. Le travail est ingénieux comme tout ce qu'enfanta le cerveau de ce grand homme, mais, comme bien d'autres parties de son œuvre, il n'en fournit pas moins quelque prise à la critique.

Il nous paraît un peu puéril de s'évertuer à ramener tous les Chiens du globe à un type souche unique de tous les autres. On prétend témoigner, ce faisant, de son respect pour le texte biblique ; on ne s'aperçoit pas que l'on montre une fort mince opinion de la toute-puissance créatrice ; cet hommage à la parole divine tend à amoindrir celui dont elle émane. Quand on lâche la bride aux conjectures, pourquoi ne pas admettre trois créations canines primordiales, celles du dogue, du lévrier et du Chien de berger, répondant à trois besoins de l'homme primitif, la défense, la poursuite des animaux sauvages, la garde des troupeaux. La supposition simplifierait la tâche des généalogistes ci-dessus et deux êtres de plus à tirer de l'argile

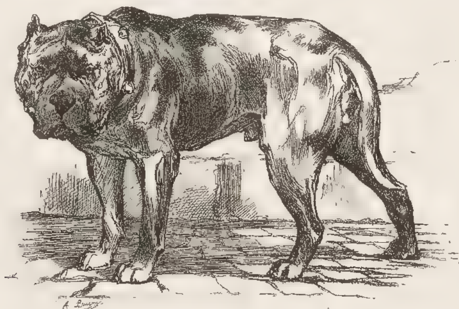


SLOUGIS ALGÉRIENS

étaient, en vérité, une petite besogne pour celui qui, d'une main si prodigue, semait les astres dans l'espace.

Le Lévrier nous paraît donc l'auxiliaire indiqué du premier chasseur, nu et sans autre arme qu'un bâton, et qui, pour s'emparer des animaux, devait les atteindre à la course; la faiblesse de ses qualités d'odorat n'avait aucun inconvénient dans ces temps primitifs où le gibier pullulait et n'avait pas encore appris à se garder des embûches humaines. Le lévrier est également très imparfaitement doué sous le rapport de l'intelligence, très développée au contraire chez le Chien de berger; celui-ci est un moule supérieur; il affirme à côté de cette intelligence les qualités de fidélité, de dévouement, les aptitudes à se plier aux volontés humaines qui ont mérité au Chien une place à part parmi nos animaux domestiques; avec le dogue qui fournissait la puissance musculaire, la force, une indomptable intrépidité pour compléter le trio, tous les dérivés se justifient et s'expliquent.

Examinons donc succinctement le Chien d'aujourd'hui dans ses trois grandes attributions, la garde des troupeaux, la défense de la maison et la chasse.



La sympathie que la race nous inspire se change, quand il s'agit du Chien de berger, en une sorte d'admiration presque respectueuse. Ah! le noble et vaillant animal, martyr obscur du devoir, expression de l'abnégation poussée chez le serviteur jusqu'à ses plus extrêmes limites. Voyez-le, efflanqué, décharné, avec sa toison inculte, dont les mèches agglutinées ne déguisent qu'imparfaitement sa maigreur, son profil aigu, ses oreilles pointues et demi-tombantes, et son œil brun rayonnant d'intelligence et d'ardeur, sentinelle vigilante passant et repassant d'un pied infatigable sur la ligne que ne doivent pas franchir les moutons confiés à sa surveillance. Sans cesser d'exécuter sa consigne, la sentinelle reste attentive aux ordres du maître; au moindre signe il s'élance, repousse dans le rang une bête qui s'était laissée tenter par quelque touffe verdoyante, puis reprend sa promenade. Faut-il mettre le troupeau en mouvement, il s'élance, pousse à droite, charge à gauche, aboye à ceux qui ne se décident pas assez vite à suivre la colonne, mais en s'en tenant toujours à la menace, voltige sur ses flancs, se reporte à l'arrière-garde, harcèle les traînards, dirige, maintient leur cohue qu'au besoin il saurait défendre.

Car, après sa journée si laborieusement remplie, seul, il ne trouvera pas dans le sommeil le repos réparateur dont il aurait besoin; le sien est encore une faction. Couché sous la cabane du maître, mais toujours aux aguets, l'œil ouvert, l'oreille attentive, il quitte son abri pour faire une ronde autour du parc qui protége le peuple moutonnier, écoutant les bruits qui traversent le silence des nuits, éventant longuement les émanations que lui apporte la brise, essayant d'y surprendre l'odeur caractéristique de l'ennemi, qu'il appréhende sans le craindre comme tant d'autres Chiens, et avec lequel en cas d'assaut il n'hésiterait pas à lutter. Et pour tant de fatigues, pour ce labeur de jour et de nuit, pour tant d'efforts, pour tant de luttes, pour tant de dévouement, il n'a, le pauvre animal, d'autre salaire qu'un morceau de pain noir, le plus souvent tout juste suffisant pour l'empêcher de mourir, et, de loin en loin, quelque réconfortante caresse du berger dont il est l'adjudant.

Les traits d'intelligence du Chien de berger sont innombrables, nous n'en citerons qu'un seul qui

témoigne combien il a le sentiment de sa mission ; il y a quelques années, après de longues pluies, la Sarthe démesurément grossie avait commencé à couvrir les prairies qu'elle traverse. Cependant le soleil s'étant montré, un fermier, qui voulait faire prendre l'air à son troupeau, ordonna à son berger de le conduire dans un pacage situé dans les bas-fonds. Dans la journée, l'inondation avait pris des proportions considérables ; un petit chemin qu'il fallait traverser pour revenir au village avait été gagné par les eaux qui y coulaient avec une rapidité de torrent ; le berger, un enfant, eut l'imprudence de s'y engager ; ce fut à grand'peine qu'il gagna lui-même le bord opposé, et, sous ses yeux, une vingtaine de ses moutons furent emportés par le courant. Le pauvre petit perdant la tête courut à la ferme, les paysans arrivèrent en nombre ; on retrouva sept de ces moutons à plus d'un kilomètre, paissant paisiblement sur un îlot où le Chien, qui s'était laissé aller à la dérive avec eux, les avait tirés les uns après les autres, sous les yeux d'un meunier témoin de ce curieux sauvetage.



ÉPAGNEUL ANGLAIS.

Nous avons bien des variétés de Chiens de garde, mais ce sont les boule-dogues et les Terre-Neuve qui, pour le quart d'heure, sont en possession de la confiance de la grande majorité des propriétaires.

J'en veux au boule-dogue du tort que sa méchante réputation, sa physionomie bestialement farouche font à l'ensemble de l'espèce canine. Ses déplorables fréquentations, un patronage au moins suspect sont loin de le réhabiliter dans mon opinion ; mais, si je me refuse à reconnaître les grâces de cette mâchoire proéminente dont les canines menaçantes semblent toujours disposées à faire la connaissance de vos mollets, je n'en crois pas moins que la férocité de cet animal est un peu surfaite.

En tout cas cette férocité serait notre œuvre. Nous avons voulu perfectionner notre Chien de défense, nous y sommes arrivés par la sélection et les croisements, nous avons fabriqué un spécimen de toute la force musculaire, de tout l'indomptable courage dont la race canine est susceptible, nous avons inventé le boule-dogue. Voulez-vous avoir une idée de ce qu'il peut posséder de vaillance, du degré de lâche imbécillité dont la race humaine est capable ?



BULL-DOGUE.

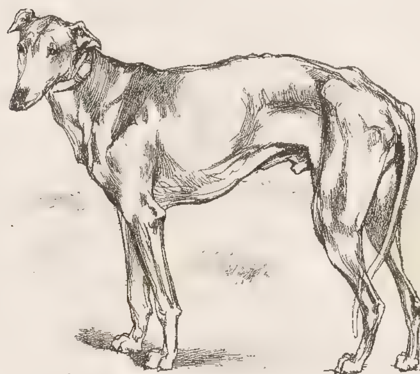
Un Anglais paria que, de deux en deux minutes, il couperait une patte à une Chienne de cette espèce qu'il possédait et qu'elle n'en continuerait pas moins de combattre un Taureau. Cette immonde gageure fut exécutée et gagnée ; malgré trois mutilations successives, la Chienne continua la lutte ; à la quatrième, elle se coucha aux pieds de ce barbare où elle expira.

Sous prétexte que nous sommes les éditeurs responsables de l'humeur batailleuse du boule-dogue, je ne prétends point l'en décharger. Dressé au combat contre d'autres animaux de son espèce il résiste rarement à la tentation de livrer bataille à ceux de ses confrères qu'il rencontre. Il est assez rare que l'homme ait été l'objectif de son éducation, mais enfin cela arrive et en pareil cas il serait infiniment dangereux de s'y fier ; en revanche, de très nombreuses observations m'ont démontré que ce Chien, lorsque nous n'avons pas accentué son tempérament, stimulé ses penchants, lorsque nous ne lui avons pas appris à mordre, n'est ni plus méchant, ni plus hargneux qu'un autre, j'ajoute que je le crois d'une possession infiniment moins dangereuse que le Terre-Neuve.

Les nombreux amis que cette race insulaire compte en France accueilleront mal cette insinuation.

Ce sauveteur jouit d'une réputation qui, pour être générale, n'en est pas mieux méritée ; il bénéficie aussi du préjugé qui fait de la bonté et de la douceur le partage de tous les ventrus.

Ne discutons pas l'authenticité de ses exploits professionnels ; concédons le caractère paterne qu'affecte cet extérieur encore plus massif que majestueux, une analyse attentive de la physionomie nous renseignera sur ce que nous devons attendre de ces dehors débonnaires et pacifiques. Cette physionomie, elle tient tout entière dans l'œil, chez l'homme le miroir de l'âme et qui chez le Chien révèle plus que ses instincts. Cet œil du terre-neuve est relativement plus petit que dans aucune autre race, presque toujours sanglant, dès que l'animal a dépassé sa troisième année ; vous y chercherez vainement les expressions caressantes et tendres, quelquefois joyeuses et provocantes, toujours franches, toujours expansives à l'aide desquelles d'autres Chiens remplacent la parole qui leur manque ; l'œil du terre-neuve est un œil muet ; une vague sournoiserie, encore accentuée par un fréquent clignotement des paupières, voilà le sentiment qu'expriment le plus souvent ses prunelles. Le caractère répond à ces prémisses ; le terre-neuve n'est pas hargneux vis à vis de ses semblables, il faut le reconnaître, mais il est brutal, quinteux, sujet à des colères sans prétexte. La paresse est de tous les péchés capitaux le seul qui le passionne ; il s'y livre avec délices et gare à qui le trouble dans cette jouissance.



LÉVRIER RACE ALLEMANDE.

De tous les animaux domestiques, le Chien est celui qui oublie le plus vite et pardonne le plus aisément les mauvais traitements dont il a été l'objet ; le terre-neuve fait exception à cette règle générale, non seulement il connaît la rancune, mais chez lui elle est singulièrement vivace.

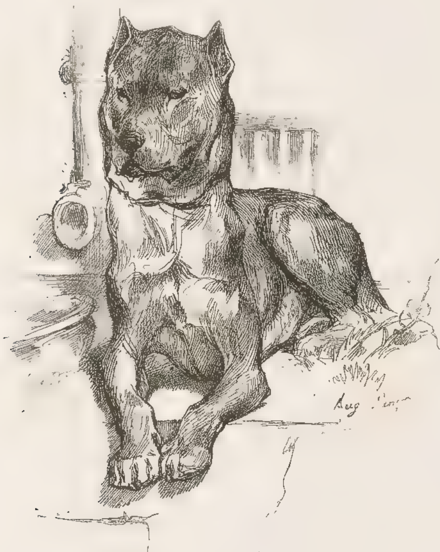
Un palefrenier avait chassé, avec quelques coups de fourche, un Terre-Neuve qu'il avait trouvé couché sur le foin de ses chevaux. Deux mois après, un jour qu'il était accroupi pour botteler de la paille, ce terre-neuve, que vingt fois il avait caressé depuis, s'élança sur lui, le renversa et lui eût fait un mauvais parti si on ne fût pas accouru à son aide. Si les étrangers, les passants, les visiteurs sont autorisés à se méfier des boule-dogues, les Terre-Neuve, moins intelligents, moins dociles, sont infiniment plus redoutables pour leurs maîtres.

Nos confrères, en particulier, feront acte de sagesse en ne choisissant pas leurs amis intimes dans cette race ; je dois les prévenir qu'elle manifeste pour la chair des gens de lettres une prédilection aussi désobligeante que flatteuse. C'est un Terre-Neuve et un Terre-Neuve qu'il avait rendu presque célèbre qui faillit dévorer Alphonse Karr ; la main si loyale, à l'étreinte si cordiale, qui a écrit les *Mousquetaires* et *Monte-Christo*, fut un jour horriblement déchiquetée par un métis de cette espèce ; Alexandre Dumas porta le bras en écharpe pendant plus de trois mois. Un imprimeur de Bruxelles, M. Bienez, lisait le journal assis dans son jardin ; la feuille lui échappant tomba sur son Chien qui sommeillait à ses pieds ; le Terre-Neuve, réveillé en sursaut, s'élança sur son maître, et, d'un coup de dent, lui arracha complètement l'œil gauche. Avouez que c'est le cas ou jamais de répéter avec le fabuliste : mieux vaudrait un sage ennemi.

Nous avons dit que le lévrier devait avoir été le premier Chien que l'homme ait utilisé pour la chasse. Son seul aspect indique le but pour lequel il avait été construit. Jamais attributions ne furent plus éloquemment traduites par l'extérieur. La tête fine, d'une légèreté remarquable, ne charge pas l'avant-main, remarquable à la fois par la force et l'épaisseur des muscles du cou qui jouent un rôle si important dans la projection, et par l'ampleur et la profondeur de la poitrine. Chez lui, comme chez tous les animaux rapides, les membres postérieurs sont remarquablement plus développés que les antérieurs, les pattes sont longues sans être grêles, tendineuses et sèches ; les os d'un grain très serré et d'une densité extraordinaire. L'ab-

domen est fortement retroussé, la queue longue, mince et décharnée. Il a peu de nez, mais son ouïe est fine et sa vue perçante.

D'après Buffon, le lévrier serait venu du mâtin, transporté dans les pays méridionaux, où sa taille se serait développée; puis aurait diminué progressivement lorsqu'il aurait été réimporté dans le nord pour aboutir en Angleterre aux levrettes et aux levrons. Il ne manque pas d'arguments pour battre en brèche cette explication fantaisiste. Si les similitudes physiologiques signifient quelque chose, le lévrier est moins rapproché du mâtin que du Chien de berger dont il a le ventre harpé, le museau effilé et l'énergie musculaire. Les grands lévriers ont existé au nord dans l'antiquité. Les *vertagi*, les Chiens si recherchés des Romains venaient de la Gaule. Ovide compare Apollon poursuivant Daphné à un lévrier gaulois chassant un lièvre, et qui, près de le saisir, s'allonge et précipite sa course. La taille de ces animaux diminue si peu dans les contrées septentrionales que l'Irlande en possédait une race gigantesque, éteinte aujourd'hui, qui n'avait pas moins de un mètre de hauteur.



DOGUE DE BORDEAUX.

Quoi qu'il en soit, en raison des preuves multiples que nous avons de l'antiquité de son existence, il est incontestable que le lévrier a figuré au moins pour une part dans les croisements qui nous ont fourni les variétés de Chiens que nous avons utilisés pour la poursuite des animaux sauvages, depuis le lapin jusqu'au Lion, que nous avons même employés à chasser l'homme, dans les circonstances, assez honteuses pour notre espèce, où l'homme devenait un gibier.

Les premiers descendants du lévrier furent exclusivement des Chiens courants; le Chien d'arrêt est une création des temps modernes et la date en est indéterminée. Toussenel lui assigne pour origine le développement de l'art de la fauconnerie : « Comme il fallait des Chiens pour faire lever le gibier plume et le gibier poil devant les oiseaux de vol, dit-il, on en a rencontré qui pointaient naturellement la pièce de gibier avant de la faire partir, on a cultivé ces dispositions en prolongeant le pointage jusqu'à l'arrêt solide. On a obtenu par ce moyen le Chien couchant, c'est-à-dire qui se couche contre le gibier qu'il arrête pour se laisser couvrir avec celui-ci sous le filet. Le fusil venu, qui permettait de tirer au vol, le Chien couchant s'est transformé de lui-même en simple Chien d'arrêt. »

Si la poursuite est la seule méthode de chasser qui ait été inspirée au Chien par la nature, il ne nous en semble pas moins que l'arrêt existait en germe dans les aptitudes de l'animal avant sa domestication.

« Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, voilà ce qui distingue l'homme de la brute, » a dit Figaro. Il aurait pu ajouter marcher sans but et sans prétexte. L'homme est le seul être qui se promène; l'animal est économe de sa peine et de sa fatigue; il n'use de ses forces que dans la nécessité stricte qu'exigent ses besoins d'alimentation et de reproduction; quand il ne travaille pas, il dort.

Avant de se résigner à pourchasser laborieusement sa proie, le carnassier se recueille; il va tenter de la surprendre, le félin en donnant à la terreur le temps de paralyser la défense de sa victime, les autres en se rapprochant le plus près possible de la proie, en s'immobilisant soit pour rassembler leurs forces, soit pour mieux mesurer leur élan. L'arrêt du Chien existait en germe dans cette courte halte avant la surprise. Il est si bien inné dans la race qu'il n'est pas de chasseur auquel il ne soit arrivé de voir un Chien courant

prendre une attitude de pointer devant un lièvre au gîte qu'il n'avait pas éventé. Il est si peu particulier à l'espèce canine qu'un jour dans une forêt de Normandie, nous avons pris pour un Chien un Loup que nous apercevions à cinq ou six cents mètres de l'endroit où nous nous trouvions et qui s'approchait d'un troupeau d'oies en se rasant dans les broussailles, avec des façons qu'un braque n'eût pas désavouées.

Les races françaises de Chiens courants et couchants ont joui longtemps d'une légitime célébrité; les premières fournissaient des sujets d'une vitesse médiocre, mais doués d'un odorat exquis, puissamment gorgés, aux abois retentissants, aux hurlements formidables tels qu'il convenait dans les forêts abruptes et imparfaitement percées auxquelles ils étaient destinés. Ces races ont à peu près disparu à la suite des croisements multipliés avec les Chiens anglais dont la rapidité avait été retrempée par une addition de sang de lévrier. Nous n'avons pas été beaucoup plus heureux avec nos trois principales espèces de Chiens couchants, braques, épagneuls et griffons, dont l'incurie des propriétaires a si bien amené la dégénérescence qu'aujourd'hui même, chez nous, ce sont les Chiens anglais, pointers et setters, qui tiennent le haut du pavé!



DANOIS

Nous avons rapidement esquissé les aptitudes générales du Chien, dessiné quelques traits de son tempérament, il nous reste à l'examiner dans ses facultés réflexes, chez lui caractéristiques et dominantes, plus intéressantes encore que celles qu'il tient de son seul instinct. Argile essentiellement malléable, le Chien est toujours disposé à recevoir et à garder l'empreinte de la créature humaine dont il aura subi le contact et c'est en cela qu'il s'élève au-dessus de tous les animaux domestiques. Supprimez les rôles qui lui sont attribués dans la chasse, dans la défense, dans la garde des troupeaux, sa valeur ne diminuera pas; il deviendra moins utile mais il restera la bête aimante et fidèle, aspirant à l'humanité de par la grandeur et le désintéressement de son attachement à son maître, un ami pour lequel il n'y a ni bons ni mauvais jours, la ressource des malheureux, la consolation des déshérités. Le Chien gardera son prestige, tant qu'il restera sur la terre de la place pour une infortune.

On se moque volontiers de ce penchant des vieux pour les bêtes, parce qu'on ne réfléchit pas que pour combler le vide, que pour donner à ce cœur humain que la fièvre de l'affection fera palpiter jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre, il faut un aliment que les hommes ne sauraient ou ne daigneraient plus lui fournir.

Je voyais un jour sous une porte cochère une bonne femme qu'entourait un cercle de badauds. Elle était assise par terre contre la muraille, elle avait sur les genoux le corps pantelant d'un Chien, qu'une voiture venait d'écraser. On me raconta le drame. La vieille femme pleurait toujours; des assistants, les uns riaient, les autres essayaient de la consoler; enfin levant vers une de ces âmes charitables sa figure ridée toute ruisselante de larmes : « Ce n'était qu'un Chien, je le sais bien, s'écria-t-elle; mais c'était ma petite fille morte elle aussi qui l'avait élevé, avec qui désormais pourrai-je parler d'elle? »

Il faut bien dire que les hautes qualités aimantes du Chien ne se développent que par la culture. Entre le Chien errant des rues de Constantinople et le Chacal son voisin de l'autre côté du Bosphore, la distance, permettez-moi de dire, morale, n'est pas grande. En revanche, l'instinct de tendresse, de dévouement qui sommeille au cœur de l'animal se développera, s'épanouira toujours aussitôt que l'attention humaine daignera s'arrêter sur lui; comme ces graines de grands végétaux, enfouies depuis des années sous les dessous forestiers, il lui suffit de ce rayon de soleil pour qu'elle éclose. Les quelques exceptions de

roquets rachitiques qui se montrent réfractaires à la reconnaissance ne prouvent rien contre cette règle générale.

L'intelligence subit la même influence et suit la même progression rudimentaire ; dominée par l'instinct chez le Chien qui n'a avec l'homme que des rapports intermittents, comme le Chien de garde et les Chiens de meute, elle s'affirme de plus en plus vive, de plus en plus pénétrante chez ceux que leur destination met dans un contact permanent avec leurs maîtres ; c'est surtout dans l'observation des races d'arrêt que l'on peut se rendre compte de cette différence.

Admirablement doué sous le rapport de la vigueur et de l'odorat, dressé avec une perfection à laquelle nous n'arrivons jamais, le Chien anglais, pointer ou setter, est le plus merveilleux des instruments de chasse, mais ce n'est qu'un outil, qui, en dehors de son rôle, ne vous surprendra jamais par quelque trait qui s'élève au-dessus de l'instinct ; cela parce que ce Chien a été tenu à l'écart, nourri dans un chenil en compagnie d'autres animaux de son espèce, contenu par une discipline de fer et n'a jamais été mis à même, par le rapprochement de l'homme, d'exercer son instinct réflecteur.



CHIENNE VENDÉENNE

Le Chien d'arrêt français, au contraire, est quelquefois un commensal et toujours un ami. S'il n'a pas ses grandes et petites entrées dans l'appartement, son maître manque rarement de le visiter tous les jours ; il le promène, il le caresse, il autorise certaines petites privautés qui raccourcissent les distances établies par la nature entre le bipède et le quadrupède. Infiniment moins souple, moins réduit que son voisin de l'autre côté du détroit, il a plus d'initiative, moins passif, il est plus capable de ces improvisations qui, devenues légendaires, étonneront les générations. Il a puisé dans la promiscuité de ses relations avec son maître une dose de malice dont l'autre n'est presque jamais susceptible.

Le Chien d'Elzéar Blaze, coupant l'eau avec sa patte afin de mieux saisir les émanations d'une sarcelle blessée qui venait de plonger, devait être un Chien français et peut-être même un Chien gascon ! Chien français celui qui, dans une compagnie, distingue la perdrix blessée et prend sur lui d'aller la chercher à deux ou trois cents mètres dans le buisson où elle est tombée ; Chien français, celui qui, en arrêt dans un fourré, quitte son lapin ou sa bécasse pour venir chercher son maître.

J'ai eu un grand griffon qui, gâté comme nous les gâtons, était assez sujet à s'emporter. Pour le mettre en garde contre la véhémence de ses passions, j'avais pris l'habitude, avant d'entrer en chasse, de lui administrer une petite raclée de précaution. C'était une manière de lui dire comme le Marseillais : « Juge un peu si tu me fais quelque chose ! » Un jour, au moment de le saisir par la peau du col, je m'aperçus que mon Chien boitait ; mes dispositions flagellantes firent place à une certaine inquiétude. L'examen attentif de la patte et du pied ne me fit cependant rien découvrir, et je me mis en campagne en me disant que le membre malade s'échaufferait probablement par la marche. En effet, il s'échauffa si bien qu'au bout de dix minutes le Chien avait recouvré tous ses aplombs. Mais le lendemain, au moment critique, la claudication reparut, et, depuis lors, je n'avais qu'à toucher mon fouet pour que mon griffon ne marchât plus que sur trois pattes. Cette boiterie préventive, opposée à une correction préventive aussi, est un trait de génie qui ne peut avoir été inspirée que par une profonde intimité avec l'homme ou avec le diable.

Cependant, il faut le reconnaître, à quelque développement intellectuel que puisse arriver le braque,

l'épagneul, le griffon, lorsque leur maître les admet à une collaboration continue et intime, ils restent au-dessous de l'humble caniche, le compagnon de l'aveugle, l'ami de l'ouvrier. C'est dans cette espèce qu'il faut chercher les académiciens de la corporation. Devenir d'une honnête force aux dominos quand on est Chien est relativement bien plus merveilleux que la compilation d'un dictionnaire par une collection de savants. Pourtant, tout en témoignant de ma surprise devant la brillante éducation d'un Munito, il est loin d'exciter ma sympathie comme son camarade, le guide de l'aveugle, qui, pendant des journées entières, tend aux passants la sébile légendaire ; très au courant des ficelles du métier, sachant demander à être déchargé lorsque le gros tas des sols est devenu tel que la commisération des passants pourrait devenir plus tiède ; le soir venu, reconduisant son maître avec des soins presque filiaux, réglant son pas sur le sien, s'arrêtant précisément lorsqu'il le sent arrivé devant une marche à franchir, toujours attentif, prévenant, ne succombant jamais aux séductions des épaves du tas d'ordure, témoignant d'une telle sollicitude qu'il doit certainement avoir conscience de la terrible infirmité à laquelle il remédie ; devenant commissionnaire au logis, s'acquittant de tous les messages qu'on lui confie avec une étonnante ponctualité et, ce qui est plus rare chez les serviteurs d'aujourd'hui, ne faisant jamais danser l'anse du panier. C'est véritablement du caniche que l'on peut dire qu'il ne lui manque que la parole.



CHIEN CHINOIS.

Encore en a-t-on vu qui en avaient acquis le privilége. On a exhibé à Berlin un Chien de cette race qui prononçait une soixantaine de mots. Le maître de ces Chiens, dit la *Bibliothèque germanique* qui nous fournit ces détails, s'asseyait à terre et prenait l'animal entre ses jambes ; d'une de ses mains il lui tenait la mâchoire supérieure, l'autre se fixait sur celle d'en bas ; le Chien alors commençait à gronder et l'homme soulevait, pressait, écartait les mâchoires de telle façon que ce grondement se modulait en mots parfaitement distincts, mais ne dépassant jamais quatre syllabes. Elisabeth était de tous ces mots celui qu'il prononçait le mieux, puis laquais, salade, thé, café, chocolat, arrivaient également fort nettement à l'oreille.

La gloire du tour de force revenait comme on le voit au bipède, il jouait du Chien comme un autre jouerait de l'accordéon.

Mais il nous paraît probable que, le branle étant donné, nous n'en resterons pas là ; il faut s'attendre à voir surgir un de ces jours le Chien orateur. Pourvu qu'il ne s'avise pas, lui aussi, de nous débiter un speech politique.

G. DE CHERVILLE.



SLOUGHI ALGÉRIEN (PARIS, FÉVRIER 1871.)



CHATTE PORTANT SON PETIT.

LE CHAT



Tout animal est supérieur à l'homme par ce qu'il y a en lui de divin, c'est-à-dire par l'instinct. Or, de tous les animaux, le Chat est celui chez lequel l'instinct est le plus persistant, le plus impossible à tuer. Sauvage ou domestique, il reste lui-même, obstinément, avec une sérénité absolue, et aussi rien ne peut lui faire perdre sa beauté et sa grâce suprême. Il n'y a pas de condition si humble et si vile qui arrive à le dégrader, parce qu'il n'y consent pas, et qu'il garde toujours la seule liberté qui puisse être accordée aux créatures, c'est-à-dire la volonté et la résolution arrêtée d'être libre. Il l'est en effet, parce qu'il ne se donne que dans la mesure où il le veut, accordant ou refusant à son gré son affection et ses caresses, et c'est pourquoi il reste beau, c'est-à-dire semblable à son type éternel. Prenez deux Chats, l'un vivant dans quelque logis de grande dame ou de poète, sur les moelleux tapis, sur les divans de soie et les coussins armoriés, l'autre étendu sur le carreau rougi, dans un logis de vieille fille pauvre, ou pelotonné dans une loge de portière, eh bien ! tous deux auront au même degré la noblesse, le respect de soi-même, l'élégance à laquelle le Chat ne peut renoncer sans mourir.

En lisant le morceau si épouvantablement injuste que Buffon a consacré au Chat, on reconstruirait, si la mémoire en était perdue, tout ce règne de Louis XIV où l'homme se crut devenu soleil et centre du monde, et ne put se figurer que des milliers d'astres et d'étoiles avaient été jetés dans l'éther pour autre chose que pour son usage personnel. Ainsi le savant à manchettes, reprochant au gracieux animal de voler ce qu'il lui faut pour sa nourriture, semble supposer chez les Chats une notion exacte de la propriété et une connaissance approfondie des codes, qui par bonheur n'ont pas été accordées aux animaux. « Ils n'ont, ajoute-t-il que l'apparence de l'attachement; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. » O injuste grand savant que vous êtes! est-ce que nous cherchons, nous, les caresses pour le plaisir qu'elles ne nous font pas? Vous dites que les yeux des Chats sont équivoques! Relativement à quoi? Si tout d'abord nous n'en pénétrons pas la subtile et profonde pensée, cela ne tient-il pas à notre manque d'intelligence et d'intuition? Quant aux détours, eh! mais le spirituel Alphonse Karr a adopté cette devise charmante : « Je ne crains que ceux que j'aime, » et, comme on le voit, le Chat, plein de prudence, l'avait adoptée avant lui.



JEUNE CHAT MALADE.

Sans doute, il se laisse toucher, caresser, tirer les poils, porter la tête en bas par les enfants, instinctifs comme lui; mais il se défie toujours de l'homme, et c'est en quoi il prouve son profond bon sens. N'a-t-il pas sous les yeux l'exemple de ce Chien que le même Buffon met si haut, et ne voit-il pas par là ce que l'homme fait des animaux qui consentent à être ses serviteurs et se donnent à lui sans restriction, une fois pour toutes? L'homme fait du Chien un esclave attaché, mis à la chaîne; il lui fait traîner des carrioles et des voitures, il l'envoie chez le boucher chercher de la viande à laquelle il ne devra pas toucher. Il le réduit même à la condition dérisoire de porter les journaux dans le quartier; il avait fait du Chien Munito un joueur de dominos, et pour peu il l'aurait réduit à exercer le métier littéraire, à faire de la copie, ce qui, pour un animal né libre sous les cieux, me paraîtrait le dernier degré de l'abaissement. L'homme oblige le Chien à chasser pour lui, à ses gages et même sans gages; le Chat préfère chasser pour son propre compte, et à ce sujet on l'appelle voleur, sous prétexte que les lapins et les oiseaux appartiennent à l'homme; mais c'est ce qu'il faudrait démontrer. On veut lui imputer à crime ce qui fit la gloire de Nemrod et d'Hippolyte, et c'est ainsi que nous avons toujours deux poids inégaux, et deux mesures.

En admettant même que l'univers ait été créé pour l'homme, plutôt que pour le Chat et les autres bêtes, ce qui me paraît fort contestable, nous devrions encore au Chat une grande reconnaissance, car tout ce qui fait la gloire, l'orgueil et le charme pénétrant de l'homme civilisé, il me paraît l'avoir servilement copié sur le Chat. Le type le plus élégant que nous ayons inventé, celui d'Arlequin, n'est pas autre chose qu'un Chat. S'il a pris au Carlin sa face vicieuse, sa tête noire, ses sourcils, sa bouche proéminente, tout ce qu'il y a de leste, de gai, de charmant, de séduisant, d'envolé, vient du Chat, et c'est à cet animal caressant et rapide qu'il a pris ses gestes enveloppants et ses poses énamourées. Mais le Chat n'est pas seulement Arlequin; il est Chérubin, il est Léandre, il est Valère; il est tous les amants et tous les amoureux de la comédie, à qui il a enseigné les regards en coulisse et les ondulations serpentines. Et ce n'est pas assez de le montrer comme le modèle des amours de théâtre; mais le vrai amour, celui de la réalité, celui

de la vie, l'homme sans lui en aurait-il eu l'idée? C'est le Chat qui va sur les toits miauler, gémir, pleurer d'amour; il est le premier et le plus incontestable des Roméos, sans lequel Shakespeare sans doute n'eût pas trouvé le sien?

Le Chat aime le repos, la volupté, la tranquille joie; il a ainsi démontré l'absurdité et le néant de l'agitation stérile. Il n'exerce aucune fonction et ne sort de son repos que pour se livrer au bel art de la chasse, montrant ainsi la noblesse de l'oisiveté raffinée et pensive, sans laquelle tous les hommes seraient des casseurs de cailloux. Il est ardemment, divinement, délicieusement propre, et cache soigneusement ses ordures; n'est-ce pas déjà un immense avantage qu'il a sur beaucoup d'artistes, qui confondent la sincérité avec la platitude? Mais bien plus, il veut que sa robe soit pure, lustrée, nette de toute souillure. Que cette robe soit de couleur cendrée, ou blanche comme la neige, ou de couleur fauve rayée de brun, ou bleue, car ô bonheur! il y a des Chats bleus! le Chat la frotte, la peigne, la nettoie, la pare avec sa langue râpeuse et rose, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue séduisante et lisse, enseignant ainsi en même temps l'idée de propreté et l'idée de parure; et qu'est-ce que la civilisation a trouvé de plus? Sans ce double et précieux attrait, quel serait l'avantage de madame de Maufrigneuse sur une marchande de pommes de la Râpée, ou plutôt quel ne serait pas son désavantage vis-à-vis de la robuste fille mal lavée? Sous ce rapport, le moindre Chat surpasse de beaucoup les belles, les reines, les Médicis de la cour de Valois et de tout le seizième siècle, qui se bornaient à se parfumer, sans s'inquiéter du reste.



CHATS DE GOUTTIERE.

Aussi a-t-il servi d'incontestable modèle à la femme moderne. Comme un Chat ou comme une Chatte, elle est, elle existe, elle se repose, elle se mêle immobile à la splendeur des étoffes, et joue avec sa proie comme le Chat avec la souris, bien plus empressée à égorger sa victime qu'à la manger. Tels les Chats qui,

au bout du compte, préfèrent de beaucoup le lait sucré aux souris, et jouent avec la proie vaincue par pur dandysme, exactement comme une coquette, la laissant fuir, s'évader, espérer la vie et posant ensuite sur elle une griffe impitoyable. Et c'est d'autant plus une simple volupté, que leurs courtes dents ne leur servent qu'à déchirer, et non à manger. Mais tout en eux a été combiné pour le piège, la surprise, l'attaque nocturne; leurs admirables yeux qui se contractent et se dilatent d'une façon prodigieuse, y voient plus clair la nuit que le jour, et la pupille qui le jour est comme une étroite ligne, dans la nuit devient ronde et large, poudrée de sable d'or et pleine d'étincelles. Escarboucle ou émeraude vivante, elle n'est pas seulement lumineuse, elle est lumière. On sait que le grand Camoëns, n'ayant pas de quoi acheter une chandelle, son Chat lui prêta la clarté de ses prunelles pour écrire un chant des *Lusiades*. Certes, voilà une façon vraie et positive d'encourager la littérature, et je ne crois pas qu'aucun ministre de l'instruction publique en ait jamais fait autant. Bien certainement, en même temps qu'il l'éclairait, le bon Chat lui apportait sa moelleuse et douce robe à toucher, et venait chercher des caresses pour le plaisir qu'elles lui causaient, sentiment qui, ainsi que nous l'avons vu, blessait Buffon, mais ne saurait étonner un poète lyrique, trop voluptueux lui-même pour croire que les caresses doivent être recherchées dans un but austère et exempt de tout agrément personnel.



JEUNE CHAT.

Peut-être y a-t-il des côtés par lesquels le Chat ne nous est pas supérieur; en tout cas, ce n'est pas par sa charmante, fine, subtile et sensitive moustache, qui orne si bien son joli visage et qui, munie d'un tact exquis, le protège, le gouverne, l'avertit des obstacles, l'empêche de tomber dans les pièges. Comparez cette parure de luxe, cet outil de sécurité, cet appendice qui semble fait de rayons de lumière, avec notre moustache à nous, rude, inflexible, grossière, qui écrase et tue le baiser, et met entre nous et la femme aimée une barrière matérielle. Contrairement à la délicate moustache du Chat qui jamais n'obstrue et ne cache son petit museau rose, la moustache de l'homme, plus elle est d'un chef, d'un conducteur d'hommes, plus elle est belle et guerrière, plus elle rend la vie impossible; c'est ainsi qu'une des plus belles moustaches modernes, celle du roi Victor-Emmanuel, qui lui coupait si bien le visage en deux comme une héroïque balafre, ne lui permettait pas de manger en public; et, quand il mangeait tout seul, les portes bien closes, il fallait qu'il les relevât avec un foulard, dont il attachait les bouts derrière sa tête. Combien



AFTER THAT DOMESTIC [illegible]

alors ne devait-il pas envier la moustache du Chat, qui se relève d'elle-même et toute seule, et ne le gêne en aucune façon dans les plus pompeux festins d'apparat!

Le Scapin gravé à l'eau-forte dans le *Théâtre Italien* du comédien Riccoboni a une moustache de Chat, et c'est justice, car le Chat botté est, bien plus que Dave, le père de tous les Scapins et de tous les Mascarilles. A l'époque où se passa cette belle histoire, le Chat voulut prouver, une fois pour toutes, que s'il n'est pas intrigant, c'est, non pas par impuissance de l'être, mais par un noble mépris pour l'art des Mazarin et des Talleyrand. Mais la diplomatie n'a rien qui dépasse ses aptitudes, et pour une fois qu'il voulut s'en mêler, il maria, comme on le sait, son maître, ou plutôt son ami, avec la fille d'un roi. Bien plus, il exécuta toute cette mission sans autres accessoires qu'un petit sac fermé par une coulisse, et une paire de bottes, et nous ne savons guère de ministres de France à l'étranger qui, pour arriver souvent à de plus minces résultats, se contenteraient d'un bagage si peu compliqué. A la certitude avec laquelle le Chat combina, ourdit son plan et l'exécuta sans une faute de composition, on pourrait voir en lui un auteur dramatique de premier ordre, et il le serait sans doute s'il n'eût préféré à tout sa noble et chère paresse. Toutefois il adore le théâtre, et il se plaît infiniment dans les coulisses, où il retrouve quelques-uns de ses instincts chez les comédiennes, essentiellement Chattes de leur nature. Notamment à la Comédie-Française, où depuis Molière s'entassent, accumulés à toutes les époques, des mobiliers d'un prix inestimable, des dynasties de Chats, commencées en même temps que les premières collections, protègent ces meubles et les serges, les damas, les lampas antiques, les tapisseries, les verdures, qui sans eux seraient dévorés par d'innombrables légions de souris. Ces braves sociétaires de la Chatterie comique, héritiers légitimes et directs de ceux que caressaient les belles mains de mademoiselle de Brie et d'Armande Béjart, étranglent les souris, non pour les manger, car la Comédie-Française est trop riche pour nourrir ses Chats d'une manière si sauvage et si primitive, mais par amour pour les délicates sculptures et les somptueuses et amusantes étoffes.



CHATTE GRISE D'ORIENT.

Cependant, à la comédie sensée et raisonnable du justicier Molière, le Chat qui, ayant été dieu, sait le fond des choses, préfère encore celle qui se joue dans la maison de Guignol, comme étant plus initiale et absolue. Tandis que le guerrier, le conquérant, le héros-monstre, le meurtrier difforme et couvert d'or éclatant, vêtu d'un pourpoint taillé dans l'azur du ciel et dans la pourpre des aurores, l'homme, Polichinelle en un mot, se sert, comme Thésée ou Hercule, d'un bâton qui est une massue, boit le vin de la joie, savoure son triomphe, et se plonge avec ravissement dans les voluptés et dans les crimes, battant le com-

missaire, pendant le bourreau à sa propre potence, et tirant la queue écarlate du diable ; lui, le Chat, il est là, tranquillement assis, apaisé, calme, superbe, regardant ces turbulences avec l'indifférence d'un sage, et estimant qu'elles résument la vie avec une impartialité sereine. Là, il est dans son élément, il approuve tout, tandis qu'à la Comédie-Française, il fait quelquefois de la critique, et de la meilleure. On se souvient que par amitié pour la grande Rachel, la plus spirituelle parmi les femmes et aussi parmi les hommes qui vécurent de l'esprit, la belle madame Delphine de Girardin aux cheveux d'or se laissa mordre par la muse tragique. Elle fit une tragédie, elle en fit deux, elle allait en faire d'autres ; nous allions perdre à la fois cette verve, cet esprit, ces vives historiettes, ces anecdotes sorties de la meilleure veine française, tout ce qui faisait la grâce, le charme, la séduction irrésistible de cette poétesse extra parisienne, et tout cela allait se noyer dans le vague océan des alexandrins récités par des acteurs affublés de barbes coupant la joue en deux, et tenues par des crochets qui reposent sur les oreilles. Comme personne ne songeait à sauver l'illustre femme menacée d'une *tragédite* chronique, le Chat y songea pour tout le monde, et se décida à faire un grand coup d'État. Au premier acte de *Judith*, tragédie, et précisément au moment où l'on parlait de tigres, un des Chats de la Comédie-Française (je le vois encore, maigre, efflanqué, noir, terrible, charmant !) s'élança sur la scène sans y avoir été provoqué par l'avertisseur, bondit, passa comme une flèche, sauta d'un rocher de toile peinte à un autre rocher de toile peinte, et, dans sa course vertigineuse, emporta la tragédie épouvantée, rendant ainsi à l'improvisation éblouissante, à la verve heureuse, à l'inspiration quotidienne, à l'historiette de Tallemant des Réaux merveilleusement ressuscitée, une femme qui, lorsqu'elle parlait avec Méry, avec Théophile Gautier, avec Balzac, les faisait paraître des causeurs pâles. Ce n'est aucun d'eux qui la sauva du songe, du récit de Théramène, de toute la friperie classique et qui la remit dans son vrai chemin ; non, c'est le Chat !



PETITS CHATS.



PETITS CHATS.

D'ailleurs, entre lui et les poètes, c'est une amitié profonde, sérieuse, éternelle, et qui ne peut finir. La Fontaine, qui mieux que personne a connu l'animal appelé : homme, mais qui, n'en déplaise à Lamartine, connaissait aussi les autres animaux, a peint le Chat sous la figure d'un conquérant, d'un Attila, d'un Alexandre, ou aussi d'un vieux malin ayant plus d'un tour dans son sac ; mais, pour la Chatte, il s'est contenté de ce beau titre, qui est toute une phrase significative et décisive : *La Chatte métamorphosée en femme !* En effet, la Chatte est toute la femme ; elle est courtisane, si vous voulez, paresseusement étendue sur les coussins et écoutant les propos d'amour ; elle est aussi mère de famille, élevant, soignant, pomponnant ses petits, de la manière la plus touchante leur apprenant à grimper aux arbres, et les défendant contre leur père, qui pour un peu les mangerait, car en ménage, les mâles sont tous les mêmes, imbéciles et féroces. Lorsqu'à Saint-Pétersbourg, les femmes, avec leur petit museau rosé et rougi passent en calèches, emmitouflées des plus riches et soyeuses fourrures, elles sont alors l'idéal même de la femme, parce qu'elles ressemblent parfaitement à des Chattes ; elles font ron-ron, miaulent gentiment, parfois même égratignent, et, comme les Chattes, écoutent longuement les plaintes d'amour tandis que la brise glacée caresse cruellement leurs folles lèvres de rose.

Le divin Théophile Gautier, qui en un livre impérissable nous a raconté l'histoire de ses Chats et de ses Chattes blanches et noires, avait une Chatte qui mangeait à table, et à qui l'on mettait son couvert. Ses Chats, très instruits comme lui, comprenaient le langage humain, et si l'on disait devant eux de mauvais vers, frémissaient comme un fer rouge plongé dans l'eau vive. C'étaient eux qui faisaient attendre les visiteurs, leur montraient les sièges de damas pourpre, et les invitaient à regarder les tableaux pour prendre

patience. Ne sachant pas aimer à demi, et respectant religieusement la liberté, Gautier leur livrait ses salons, son jardin, toute sa maison, et jusqu'à cette belle pièce meublée en chêne artistement sculpté, qui lui servait à la fois de chambre à coucher et de cabinet de travail. Mais Baudelaire, après les avoir chantés dans le sonnet sublime où il dit que l'Erèbe les eût pris pour ses coursiers si leur fierté pouvait être assouplie à un joug, Baudelaire les loge plus magnifiquement encore que ne le fait son ami, comme on peut le voir dans son LIIe poème, intitulé : *Le Chat.*

Dans ma cervelle se promène,
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau Chat, fort, doux et charmant.
Quant il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret;
Mais, que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours nette et profonde.
C'est là son charme et son secret.

Cette voix qui perle et qui filtre
Dans mon fond le plus ténébreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me réjouit comme un philtre.

Loger dans la cervelle du poète de *Spleen et idéal*, certes ce n'est pas un honneur à dédaigner, et je me figure que le Chat devait avoir là une bien belle chambre, discrète, profonde, avec de moelleux divans, des ors brillants dans l'obscurité et de grandes fleurs étranges; plus d'une femme sans doute y passa et voulut y demeurer; mais elle était accaparée pour jamais par ces deux êtres familiers et divins : la Poésie et le Chat, qui sont inséparables. Et le doux être pensif et mystérieux habite aussi dans la plus secrète solitude des cœurs féminins, jeunes et vieux. Dans *l'École des Femmes* de Molière, lorsqu'Arnolphe revient dans sa maison, s'informe de ce qui a pu se passer en son absence et demande anxieusement : « Quelle nouvelle? » Agnès, la naïveté, l'innocence, l'âme en fleur, encore blanche comme un lys, ne trouve que ceci à lui répondre : « Le petit Chat est mort. » De tous les évènements qui se sont succédés autour d'elle, même lorsque le rusé Amour commence à tendre autour d'elle son filet aux invisibles mailles, elle n'a retenu que cette tragédie : la mort du petit Chat, auprès de laquelle tout le reste n'est rien. Et connaissez-vous un plus beau cri envolé que celui-ci : « C'est la mère Michel qui a perdu son Chat! » Les autres vers de la chanson peuvent être absurdes, ils le sont et cela ne fait rien; en ce premier vers sinistre et grandiose, le poète a tout dit, et il a montré la mère Michel désespérée, tordant ses bras, privée de celui qui dans sa vie absurde représentait la grâce, la caresse, la grandeur épique, l'idéal sans lequel ne peut vivre aucun être humain. Tout à l'heure elle était la compagne de la Rêverie, du Rythme visible, de la Pensée agile et mystique; elle n'est plus à présent qu'une ruine en carton couleur d'amadou, cuisant sur un bleuissant feu de braise un miroton arrosé de ses larmes ridicules.

Le Chat peut être représenté dans son élégante réalité par un Oudry, ou de nos jours par un Lambert; mais il partage avec l'homme seul le privilège d'affecter une forme qui peut être miraculeusement simplifiée et idéalisée par l'art, comme l'ont montré les antiques égyptiens et les ingénieux peintres japonais. *Le Rendez-vous de Chats* d'Edouard Manet, donné par Champfleury dans son livre, est un chef-d'œuvre qui fait rêver. Sur un toit éclairé par la lune, le Chat blanc aux oreilles dressées dessiné d'un trait initial, et le Chat noir rassemblé, attentif, aux moustaches hérissées, dont la queue relevée en S dessine dans l'air comme un audacieux paraphe, s'observent l'un l'autre, enveloppés dans la vaste solitude des cieux. A ce moment où dort l'homme fatigué et stupide, l'extase est à eux et l'espace infini; ils ne peuvent plus être attristés par les innombrables lieux-communs que débite effrontément le roi de la création, ni par les pianos des amateurs pour lesquels ils éprouvent une horreur sacrée, puisqu'ils adorent la musique!

La couleur du poil, qui chez le Chat sauvage est toujours la même, varie à l'infini et offre toute sorte de nuances diverses chez le Chat domestique; cela tient à ce que, comme nous, par l'éducation il devient coloriste et se fait alors l'artisan de sa propre beauté. Une autre différence plus grave, c'est que le Chat sauvage, ainsi que l'a observé Buffon, a les intestins d'un tiers moins larges que ceux du Chat civilisé; cette simple remarque ne contient-elle pas en germe toute la Comédie de la Vie, et ne fait-elle pas deviner tout ce qu'il faut d'audace, d'obstination, de ruse à l'habitant des villes pour remplir ces terribles intestins qui lui ont été accordés avec une générosité si prodigue, sans les titres de rente qu'ils eussent rendus nécessaires?

THÉODORE DE BANVILLE.



SINGES ACROBATES.

LES SINGES



ù finit l'Homme? Où commence le Singe?

Voilà des questions terriblement embarrassantes!

Il faut cependant les examiner avant de rien dire.

Si, par hasard, il était démontré que le Singe est un arrière-petit-cousin de l'homme, quel regret n'éprouverions-nous pas en effet d'avoir parlé avec irrévérence d'un de nos parents éloignés!

Si, au contraire, il était avéré que le singe n'est qu'un simple animal, alors nous aurions libre carrière et nous ne nous exposerions à aucun remords en risquant quelques critiques.

Qu'est-ce donc que le Singe?

Herder répond: « Mon frère aîné. »

Faut-il s'en tenir à cette opinion d'un Allemand modeste?

Faut-il croire ceux qui partagent cette idée: le célèbre Darwin, les deux Tudesques Wagler et Scheitlin, le grand savant français Littré, et l'humoriste Parisien Ernest d'Hervilly?

Ce dernier a rimé son *credo* en un sonnet que voici :

L'ANCÊTRE

A Ch. Darwin.

A l'ombre des forêts je suis rasséréné;
Oui, j'aime comme un fils ces vertes solitudes;
Là, des temps primitifs que vit mon humble aîné
Je trouve l'innocence avec ses quiétudes.

Dans les bois je reprends d'antiques habitudes;
Tout un passé renaît en mon corps étonné;
Et, gai, vous oubliant, humaines lassitudes,
Vers les arbres je cours d'un élan spontané!

J'y grimpe avec folie; — et je mange des baies;
Et je hume l'eau vive à même le ruisseau;
Et j'écoute, ravi, chanter l'oiseau des haies.

Tel l'écouta jadis, penché sur un berceau
Pauvre et grossier, construit dans le creux d'un érable,
Mon aïeul aux longs bras, le Singe vénérable!



MACAQUE BONNET CHINOIS (INDE).

Ainsi, il y a des savants et des poëtes qui s'accordent à reconnaître dans le Singe l'ancêtre de l'espèce humaine.

Cette opinion, qui froisse l'amour-propre de quelques personnes flatterait au contraire énormément notre orgueil.

L'important, en effet, n'est pas de savoir d'où l'on vient, mais de savoir où l'on va. Nous estimons qu'il est plus glorieux de monter que de descendre, de s'élever que de s'abaisser et le mot « parvenu » nous semble le titre le plus désirable qui soit en ce temps-ci.

Malheureusement pour notre vanité, il n'est pas démontré que nous soyons des Singes parvenus au rang de citoyens, d'employés, d'agents voyers, d'avoués et autres professions qui dénotent, sinon une situation très enviable pour un homme, du moins un degré de civilisation très avancé pour un Singe.



MACAQUES COMMUNS.

Ici le besoin d'une comparaison s'impose.

Puisque nous voulons nous éclairer, prenons un Homme et un Singe et plaçons-les à côté l'un de l'autre.

L'Homme sera, si vous le voulez bien, — un bel homme, un Européen.

Le Singe appartiendra à une espèce infime.

Ce sera par exemple un Maki mococo.

Nous aurons ainsi devant nous les types extrêmes de deux races. L'un plane au sommet de l'échelle humaine; l'autre finit médiocrement l'échelle simiesque.

Entre ces deux êtres, il n'y a aucune ressemblance.

C'est évident.

Mais, au-dessous de l'Européen, à l'intelligence ouverte, à la peau blanche, aux formes pures et aux pieds atrophiés, combien de degrés s'échelonnent! C'est l'Asiatique rabougri au teint jaune; c'est l'Indien couleur d'olive; c'est le Mulâtre, anneau de transition dans la grande chaîne des hommes; c'est le Nègre, qui se carde au lieu de se peigner; c'est le

Hottentot difforme; c'est le Canaque anthropophage; c'est le Lapon à la taille exiguë; c'est enfin l'Aztèque minuscule au front déprimé, au cerveau étroit.

Au-dessus du Maki mococo, au-dessus des Loris, des Propithèques et des Indris, qui sont des Singes de peu, des faux Singes, nous voyons au contraire se dresser une série d'individus supérieurs : les Hapaliens, qui comprennent les Ouistitis et les Tamarins; les Nyctipithèques douroucoulis; les Sakis, les Callitriches à collier, les Sajous cornus, que nous appelons familièrement les Sapajous, les Atèles, auxquels nous avons donné des surnoms diaboliques, les Hurleurs noirs et les Hurleurs rouges. Au-dessus de ces familles de Platyrrhiniens nous découvrons d'autres espèces : la tribu des Cynocéphales, qui se compose des Babouins, des Mandrills et des Drills.

Au-dessus encore, voici les Macaques, puis les Cercothèques, vêtus de gris ou de rouge; les Colobes, les Semnopithèques, les Gibbons. Toujours plus haut, nous apercevons avec effroi la race géante des Pithéciens : l'Orang-Outang, le Chimpanzé et le Gorille.

Ainsi, il y a des dégénérescences dans la famille humaine et des croissances dans la famille simiesque. L'Européen est le frère de l'Aztèque. Le Maki est le cadet du Gorille. Qu'est-ce que l'Aztèque peut être au Gorille?

Entre nous, — bien entre nous, — nous pouvons reconnaître que le Gorille a sur l'Aztèque une foule de supériorités. Il est plus grand, plus fort, plus intelligent et il n'est pas beaucoup plus laid.

Diable!

Vous avez quelquefois visité des musées ethnographiques.

N'avez-vous pas alors été frappé de la différence d'aspects que présentent les divers squelettes humains entre eux et de la ressemblance qui existe entre certains squelettes de Singes et certains squelettes d'Hommes de race inférieure? Franchement, la distance est bien petite d'un squelette de Cafre à un squelette de Chimpanzé.



GORILLE

Le squelette de Chimpanzé est troublant.

La Vénus hottentote aussi.

Entre ces Nègres difformes, qui ne nous ressemblent presque pas, et ces Singes, qui ne nous ressemblent nullement, il y a comme un mystérieux point de contact.

Les Nègres ont pour les Singes une admiration qu'il faut noter ici.

Ils disent en secouant la tête :

— Li Singes, pas di Singes! Li Singes, di Nègres. Li pas vouloi' pa'ler pou' pas été fo'cés t'availler.

Pour le Nègre, le Singe est un malin.

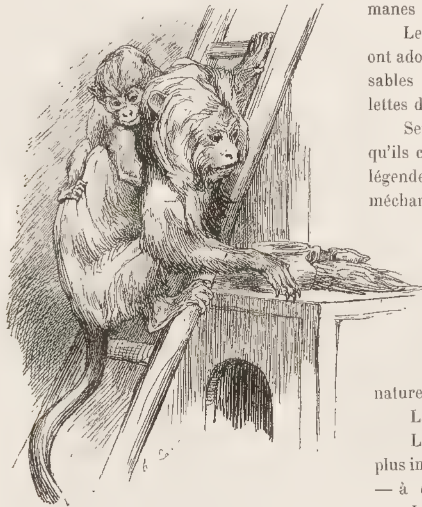
Quelquefois même, c'est un rival.

On a vu des Singes débauchés enlever des Négresses et consommer au fond des bois des unions qui les rapprochaient singulièrement de l'espèce humaine.

A défaut de la parenté naturelle qu'on leur conteste, ils ont parfois acquis une parenté par alliance avec l'Homme.

Dans ces conditions et dans le doute où me laisse la science, je parlerai du Singe avec une certaine déférence.

En cela je me conformerai à de très anciennes traditions. Les Indiens ont bâti pour les Singes des palais, des temples même, où ces intéressants quadrumanes régnaient et règnent encore en maîtres absolus.



MORIKINA OU SINGE LION (BRÉSIL).

Les Egyptiens, qui avaient la manie de tout adorer, ont adoré le Singe après le Bœuf et l'Oignon. Dans les sables de Thèbes on retrouve des images et des amulettes de porphyre figurant les dieux simiesques.

Seuls, les Arabes ont toujours méprisé les primates, qu'ils considèrent comme des réprouvés. D'après leurs légendes, Allah métamorphoserait en Singes les Hommes méchants et diaboliques.

Métamorphosés ou non, les Singes n'en constituent pas moins une grande et intéressante famille. Après le premier ordre des mammifères, qui se compose des Hommes, le second rang appartient aux Singes.

Comme tous les animaux, ceux-ci gagnent à être observés dans leur milieu, en pleine nature, dans les bois qui leur sont familiers.

La domesticité les déprave.

Libres, leur intelligence éclate en mille faits. Le plus important de tout est qu'ils aiment vivre en société, — à quelques exceptions près.

Les Singes se réunissent par grandes bandes et choisissent un domaine fixe qu'ils ne quittent que si la nourriture vient à manquer.

Ils reconnaissent l'autorité d'un chef à poigne, c'est-à-dire du mâle le plus robuste de la troupe. Ici la force fait le droit; mais il n'y a que demi-mal, car la noblesse oblige en leur monde comme dans le nôtre.

La position du chef de bande a ses avantages et ses inconvénients.

Parmi ses privilèges, conquis à la longueur des dents et à la vigueur des bras, le plus agréable est la possession indiscutée de toutes les femelles.

Le chef est un sultan jaloux et adoré. Les Guenons lui font des grimaces provocantes et le pouillent avec amour. Il se laisse faire avec une majesté bouffone.

Quand la bande va marauder dans les champs de cannes à sucre ou dans les melonnières, le chef qui a dirigé l'expédition choisit sa part du butin.

C'est encore lui qui rétablit l'ordre, qui termine les querelles fréquentes en battant les batailleurs, et qui punit vertement les indisciplinés.

Sa position lui crée aussi des devoirs.

Il est le guide exercé de sa troupe et il doit veiller constamment sur elle. C'est lui qui pousse le cri d'alarme: un cri saccadé et tremblé. C'est lui qui dirige les fuyards et les conduit loin du danger. Dans ces retraites, tous ses sujets le suivent avec la plus grande confiance.

Mais le Singe n'est pas seulement un être sociable; c'est un animal gai, qui aime le plaisir.

Parisien de la forêt vierge, gouailleur et farceur, il ne pense qu'à s'amuser et à satisfaire ses caprices. Se moquer du voisin, lui tirer la queue, bondir sur un arbre, se faire donner la chasse, se suspendre la tête en bas, croquer des fruits, casser des noyaux, jeter des morceaux de bois aux autres, s'agiter, se gratter, cajoler les Guenons, voilà les menues distractions de ces mauvais sujets de Singes.



JEUNES CHIMPANZÉS (MALE ET FEMELLE) — ONT VÉCU AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

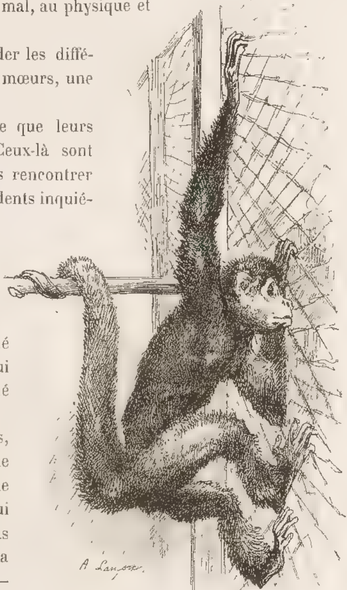
On leur reconnaît presque tous les vices : la sensualité, la gourmandise, la colère, la perfidie, la méchanceté, la haine, le despotisme, l'irritabilité. En captivité, ils ajoutent encore à cette collection l'ivrognerie.

D'autre part, ils ont bien quelques qualités : la gaîté, la prudence, l'amour de leurs petits, qui est immense, l'adresse, la bonté envers les faibles et le courage envers les forts.

En somme, ils ont beaucoup de l'homme en bien et en mal, au physique et au moral.

Ceci dit pour l'espèce en général, nous allons aborder les différentes familles et tracer rapidement un tableau de leurs mœurs, une peinture de leurs caractères :

Voici d'abord les Catarrhiniens, ainsi nommés parce que leurs narines sont rapprochées et ouvertes au-dessus du nez. Ceux-là sont les géants et les hercules de la forêt. Il n'est pas bon de les rencontrer au coin du bois. Outre qu'ils ont de mauvaises figures, des dents inquiétantes, des bras longs et forts, MM. les Gorilles poussent des rugissements qui rappellent le bruit du tonnerre. Il y a plus de deux mille ans qu'Hannon a découvert cette espèce sauvage, qui n'a été bien décrite que de nos jours, par Paul du Chaillu. Le Gorille atteint 5 pieds et demi de hauteur. Un seul coup de son énorme pied, armé d'ongles, éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. Sa férocité est extraordinaire. La captivité le rend intraitable.


ATELE.

Un gros ventre et pas de queue, treize paires de côtes, 1 mètre 52 de hauteur à l'âge adulte, un cerveau et une main qui se rapprochent du cerveau et de la main de l'Homme, tel est le Chimpanzé, singe presque aimable, qui se construit un nid dans les arbres, qui n'attaque pas l'homme, et qui devient son ami au besoin. M. A. Lançon a possédé une Chimpanzette qui était une charmante personne, fort bien élevée et très attachée à ses maîtres.

L'Orang était déjà connu au temps de Pline.

Canines saillantes, mâchoire inférieure développée, lèvres ridées et gonflées, nez aplati, barbe inculte, cet habitant de Bornéo a une assez mauvaise figure; cependant, il n'est pas méchant. On en a vu qui se sont très bien apprivoisés. Paris n'a pas oublié le spectacle touchant que lui ont donné les deux Orangs-outangs amenés au Jardin d'acclimatation en 1880. Les caresses enfantines du plus petit, embrassant son père mourant, nous ont ému personnellement outre mesure.


GUENON A COLLIER.

Les Gibbons, qui atteignent trois pieds de hauteur, sont aussi des singes intelligents et doux, que la nature n'a pas armés pour la guerre. Matin et soir, ils saluent le lever et le coucher du soleil par des cris épouvantables.

Parmi les Semnopithèques, l'espèce la plus remarquable est le Houlman, que les Indous ont divinisé.

Voici pourquoi :

Schri-Rama avait une femme, Sita, qu'il aimait fort. Le géant Ravan la lui enleva et l'emporta dans l'île de Ceylan. Ce fut le Houlman qui la délivra et qui la ramena à son époux, non sans peine, car il dut traverser le feu. S'il a la figure et les mains noires, c'est qu'il s'est brûlé à la flamme.

C'est de là que vient la vénération des Indous pour le Semnopithèque Entelle, qu'ils entretiennnent et nourrissent dans des palais spéciaux, qu'ils soignent dans des hôpitaux particuliers, qu'ils gâtent de toutes les manières, si bien que cet animal est devenu le plus voleur et le plus impudent de tous les Singes.

Charmantes bêtes d'ailleurs, élancées et gracieuses, au pelage blanc jaunâtre, à barbe courte, au nez violet. Ils se rapprochent beaucoup des Colobes d'Afrique.

Or, le Colobe Guériza est le plus beau de tous les Singes.



SINGE DE SALTIMBANQUE

Imaginez un corps d'un beau noir velouté sur lequel tranche le pelage blanc tacheté de gris des tempes, du diadème, des favoris, de la ceinture. Notez que les poils blancs de la ceinture sont très longs, très fins, très doux et qu'ils étoffent d'une manière très heureuse les membres grêles et distingués de l'animal. Absolument inoffensif, très agile, faisant facilement des sauts de 40 pieds de hauteur, le Colobe Guériza ne se laisse pas facilement prendre; captif, il meurt en très peu de temps.

Avec les Colobes, nous avons abordé la série des jolis singes d'Afrique. Nous devons une mention aux Cercopithèques, qui vivent en grandes troupes, font gaiement la maraude en commun et soignent ceux des leurs que les épines ont blessés pendant l'expédition, avec l'adresse de chirurgiens consommés. Des queues interminables distinguent ces intéressants animaux, qui se subdivisent en une quantité de familles : les uns, les Grivets, paraissent teintés de vert sombre, bien que leur pelage soit en réalité composé de poils jaunes et noirs. Les autres, les Ascagnes, ont le nez blanc. Les Patas sont habillés de jaune d'or et de blanc; et enfin les Cercopithèques-Diane ont le masque noir d'Arlequin orné d'une longue moustache et d'un grand collier blanc.

L'élégance est chez tous ces singes une qualité naturelle. En cela, ils se distinguent essentiellement des Macaques trapus du Japon, de l'Inde et de l'Afrique. Ceux-là sont simplement hideux. Ils rachètent leur laideur par des talents d'imitation qui tiennent du prodige. Le Magot, le seul Singe qui vive encore à l'état libre en Europe, sur le rocher de Gibraltar, appartient à la famille des Macaques.

Nous descendons l'échelle d'un grand degré pour arriver aux Cynocéphales, qui n'ont en général rien de bien attrayant ni au physique ni au moral.

Formes hideuses, aspects repoussants, mœurs grossières, ces Africains, qui se risquent jusque dans l'Arabie heureuse, sont de véritables monstres. « Les Cynocéphales, dit Scheitlin, sont tous plus ou moins méchants, sauvages, colères, impudents, lascifs, astucieux; leur museau n'est qu'un grossier museau de chien; leur postérieur est tout ce qu'il y a de plus dégoûtant. Le regard est rusé, l'âme méchante. » L'amour sensuel de ces vilaines bêtes est absolument hideux et se manifeste à chaque instant par des gestes et des contorsions qui dénotent d'étranges et d'insatiables passions. Ce sont ces Singes-là qui enlèvent des Négresses.

Hamadryas, Géladas, Babouins, Uchaknas, Papions et Mandrills, vous êtes de vilains Singes. Nous ne nous occuperons pas davantage de vous.

Aussi bien sommes-nous appelés par les Singes du nouveau monde : les Platyrrhiniens.

Petits, pas beaux, paresseux, maladroits, inoffensifs, tranquilles, tristes et moins intelligents que leurs frères de l'ancien continent, voilà en quelques mots le portrait général des Singes d'Amérique.

Leur famille comprend un grand nombre de variétés. Il y a d'abord les Hurleurs, voisins incommodes s'il en fut, qui doivent leur nom aux cris insupportables qu'ils poussent; les Atèles sans pouce, les Sajous pleureurs, les Sajous cornus, etc., etc.



SINGE MALADE.

Les Callitriches sont plus agréables : Saimiris Viuditas (petites veuves), Sakis à queue de renard, Sakis satan, Sakis à tête noire et Sakis à tête blanche, il y a dans le nombre des petites bêtes qui meublent agréablement une singerie.

La revue des Singes touche à sa fin.

Nous voici en présence des Nyctipithèques ou Singes de nuit, découverts par d'Azara au début de ce siècle. Ces animaux à tête ronde, aux yeux de hibou, sont des chasseurs d'oiseaux. La lumière les éblouit et c'est dans l'obscurité qu'ils cherchent leur nourriture.

Avons-nous cité, parmi les Hapaliens, les Ouistitis du Brésil et les Tamarins Œdipe, gentilles petites bêtes qui ne viennent chez nous que pour y mourir misérablement de la poitrine? Si nous l'avons fait, il nous resterait encore à dire un mot des Lémuriens ou faux Singes, des Indris, des Makis, des Loris, des Galagos et des Torsiers.

Mais ne nous attardons pas en compagnie de ces espèces infimes. Après cette longue revue des petites espèces, revenons à la grande famille pour élucider une dernière question d'ordre général.

A quoi sert le Singe?

Le Singe est le bouffon de l'homme. Il fallait un éclat de rire dans la nature. C'est le Singe qui y joue le rôle du comique.

Pendant les quarante jours et les quarante nuits où l'arche de Noë flotta sur les eaux; le Singe fut évidemment la gaieté de l'arche.

Aujourd'hui encore, coiffé d'un tricorne, habillé d'une robe rouge, monté sur l'orgue de barbarie, il est la gaieté de la rue. Bateleur, cabotin, charlatan, voilà son sort et son rôle dans le monde.



MACAQUE [illegible]

Gille, ainsi que le nomme La Fontaine, est né imitateur et comédien,... moins que l'Homme cependant, qui souvent s'est essayé à imiter le Singe. Rappelez-vous le succès du drame : *Jocko ou le Singe du Brésil*. Rappelez-vous les Japonais de l'Hippodrome. C'est l'un d'eux, croyons-nous, qui racontait cette anecdote :

« Voulez-vous savoir le plus grand succès de ma carrière?

— Oui.

— C'était un jour, à Yeddo, dans le grand Cirque. Déguisé en Singe, j'avais exécuté vingt tours d'adresse étourdissants, quand je m'aperçus qu'il y avait dans l'assistance un Singe, un vrai Singe, qui me regardait avec attention. Je redoublai d'efforts, je fis des merveilles, et, quand j'eus fini, savez-vous ce qui arriva?... Le Singe se leva de sa stalle, descendit dans l'arène et vint me serrer la main.

René Delorme.



FAMILLE DE TIGRES DE L'INDE

LE TIGRE



Il n'y a peut-être pas dans la création de plus bel animal que le Tigre.

Le Tigre est un grand calomnié.

Autant sa renommée est terrible et sa légende odieuse, autant sa force est extraordinaire et sa beauté admirable. Sa souplesse, son agilité tiennent du prodige.

Rien n'égale la puissance et la grâce, le charme terrifiant et superbe de ce grand chat de neuf pieds!

Un classement puéril a fait du Tigre comme un vice-roi des animaux, ayant pour sultan le Lion.

Le Tigre ne relève que du Tigre et ne partage avec personne sa couronne ensanglantée.

C'est tout simplement le monarque de l'Asie, comme le Lion est le roi de l'Afrique. L'un règne en souverain sur les rives du Gange; l'autre a pour trône l'Atlas!

Tous les deux sont des souverains terribles en même temps que de misérables bohémiens, sans cesse aiguillonnés par la faim, tourmentés par le jeûne, exposés à la mort, toujours à la recherche d'un dîner chimérique dans les jungles ou le désert.

Potentats errants et affamés, ils logent éternellement à la *belle étoile;* ils y couchent, ils y soupent ou n'y soupent pas et se campent contre un arbre ou un rocher, drapés dans leur maigreur majestueuse comme un mendiant espagnol dans son orgueilleuse pauvreté.

Indomptable et indompté, intraitable et cruel, hypocrite, ingrat, sans cesse altéré de sang, repu et jamais assouvi, implacable autant qu'irrésistible, égorgeant pour égorger, immolant pour son plaisir la victime qu'il ne saurait dévorer et se vautrant avec délices dans le sang qu'il ne peut plus boire, tel est le Tigre de la légende.

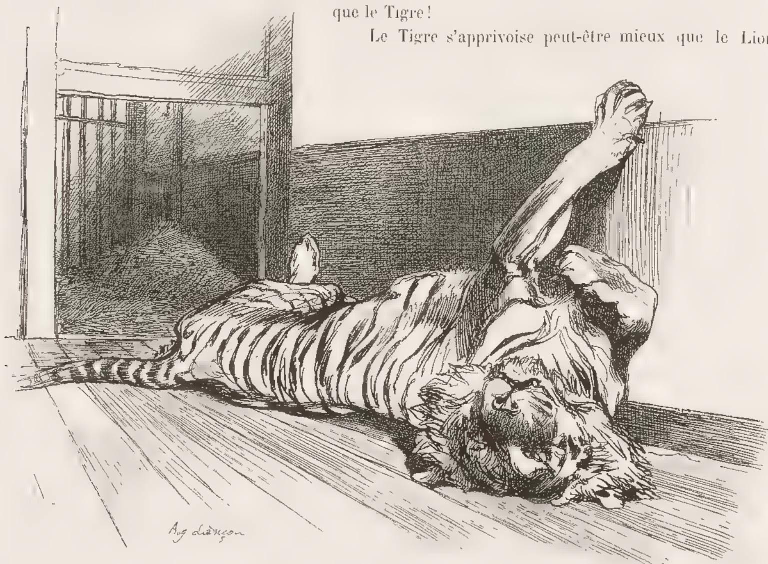
Celui-ci, on ne le trouve ni aux Indes, ni en Chine, ni dans aucun pays. Il n'existe que dans le domaine de l'ignorance et de la fantaisie.

L'imagination entoura le Tigre d'une auréole de carnage et il a passé, dans l'histoire naturelle, le muffle souillé de taches de sang que toutes les eaux du Gange ne sauraient laver.

Le Tigre n'a point la douceur de l'agneau : la nature lui infligea d'autres goûts et lui imposa surtout un appétit plus grave...

Le grand carnassier de l'Inde est assurément moins féroce que la Taupe ou la Belette, et nous écrasons, sous chacun de nos pas, des insectes plus cruels que le Tigre!

Le Tigre s'apprivoise peut-être mieux que le Lion,



TIGRE DE COCHINCHINE (JARDIN DES PLANTES).

et se familiarise bientôt avec le gardien qui le traite avec douceur.

Non seulement il apprend à connaître et à respecter la main qui le nourrit; mais, friand de caresses autant qu'un chat domestique, il ronronne en voûtant son dos gigantesque sous le doigt souverain de l'homme.

Quand le Tigre n'est pas abolument affamé et qu'on ne l'effraye point, il reste calme, prend des airs dédaigneux ou distraits.

En léchant avec une grâce adorable ses larges pattes de velours, il semble dire à l'homme : « Merci, je viens d'en prendre; tu n'as qu'à repasser demain. »

Vous voyez bien qu'il n'est pas si sanguinaire! Et, d'ailleurs pourriez-vous bien me dire quel est le plus cruel du Tigre, qui boit carrément du sang, ou de la Vipère, qui se délecte dans le lait?

Le Tigre est répandu sur la plus grande surface de l'Asie. C'est un montagnard qui s'en va volontiers dîner dans la plaine. La chaleur lui plaît, mais son manteau royal brave les frimas.

Le Bengale et la Mongolie, le royaume de Siam, le Tonkin, la Chine, la Birmanie, voilà les domaines du Tigre.

Il se promène dans le Thibet et il a un pied à terre dans l'île de Sumatra.

Tout le monde connaît le Tigre. Ce noble étranger est aussi populaire que le Lion. Sa beauté est sans rivale. Rien d'éclatant, d'original, de délicat, de mathématique et de fini comme la peau du Tigre.

Ce n'est pas un manteau, c'est un dessin; ce n'est pas un pelage, c'est un éblouissement, un vertige,

une harmonie : de fines et élégantes bandes noires, colliers et bracelets qui se détachent sur un fond d'or, se suivent, s'écartent, se soudent, s'élargissent, se recourbent, s'amincissent, se fuient, se retrouvent, se confondent; et tout cela s'harmonise, se complète et se tient. C'est une figure, c'est un tableau. Un géomètre a tracé ces lignes; un peintre a dessiné ces bandes; n'y touchez point, vous effaceriez ces couleurs.

Au repos, il semble peut-être lourd sur ses pattes trapues; masse indolente et superbe, majesté pesante et terrible, il a l'air de sommeiller; mais que le péril l'excite ou que la faim l'aiguillonne, il se lève, bondit, frappe, attaque et tue presque à la fois. — C'est un trait qui passe, un cri qui part, la foudre qui éclate.

Sous sa griffe, un râteau, sous sa patte, une massue, sa victime, daim, loup, sanglier, homme ou cheval, tombe la nuque brisée, le ventre ouvert...


TIGRE DE CHINE

Vingt dogues ne sauraient le faire reculer. Celui que sa patte atteint n'est plus qu'un invalide ou un mort. Acculé contre un arbre ou un rocher, la gueule sanglante et le poil hérissé, la face ridée, l'œil en feu, il agite sa patte formidable comme s'il jonglait! Ce qu'il touche tombe, et ce qui tombe ne se relève plus. Il n'y a pas d'animal à qui la nature ait plus largement dispensé les qualités physiques, la grâce, la vigueur, l'agilité. D'un bond, il saute dans un enclos, par-dessus de hautes palissades, et d'un bond il en sort, chargé d'un buffle qu'il emporte comme un chat ferait d'une souris. Il dort toute la journée, se couchant là où l'aurore l'a surpris, se réveillant le soir, dans les hautes herbes impénétrables où il passé le jour. Ce qu'il aime, c'est la nuit, où ses grands yeux errants étincellent d'un feu sauvage, où sa belle robe mouchetée s'allonge, se replie, s'étale, rampe, ondule comme un tapis vivant.

Antithèse curieuse, le Bengale a donné son nom à la plus délicate des fleurs, comme au plus terrible des carnassiers.

Si l'on excepte l'Éléphant, cette forteresse, aucun animal ne peut résister au Tigre. Il a pourtant un adversaire terrible et souvent heureux dans le Buffle sauvage, son ennemi mortel.

A la vue du Tigre, il s'avance avec une majesté sauvage, défiant son adversaire en faisant voler la poussière sous son sabot furieux.

Au mugissement de l'un, répond le mugissement de l'autre, et tandis que le Tigre s'aplatit comme un Chat prêt à bondir, le Buffle se précipite sur son adversaire, opposant aux griffes du fauve ses cornes, deux épieux, et son front, un maillet. Un nuage de poussière voile les combattants; c'est à peine si l'on aperçoit deux masses qui roulent, des chairs qui pendent, du sang qui coule. Enfin la poussière tombe et le silence règne dans les jungles. Quel est le vainqueur du Tigre ou du Buffle? Tous les deux sont morts.

Le plus souvent, le Tigre, dans un bond vertigineux, saute au cou du Buffle aveuglé par la rage, l'étrangle, l'égorge et en quelques coups de crocs formidables met ses tripes au vent. Quelquefois, aussi, le Buffle, dans un élan furieux, prévient son adversaire, le jette en l'air de ses cornes terribles, et le foule à ses pieds, palpitant, les os fracassés, s'en va, puis revient, implacable, acharné, pour broyer un cadavre.

Quand le Tigre aperçoit l'homme pour la première fois sur la limite des forêts, il paraît qu'il ne

l'attaque jamais. Il le considère avec un mélange de surprise et de dédain : « Quel est donc ce pygmée? »

Ce pygmée est le maître du Monde et le dompteur de la Création.

Les Annamites ont eu l'ingénieuse idée de se débarrasser de Monseigneur le Tigre, comme ils l'appellent respectueusement, en lui donnant un concert : ce n'est meurtrier que pour les oreilles.

Armés de tams-tams, de gongs, de tambours, de trompes et de crécelles, les assaillants, je n'ose dire les musiciens, forment un vaste cercle autour du bois où les Tigres font la sieste.

Surpris dans leur sommeil, étourdis par un tintamarre extravagant qui éclate comme une bombe au sein des forêts, les Tigres sont pris d'une terreur folle, restent sur place, hésitants, tremblants, l'oreille basse, comme paralysés, ne songeant ni à fuir ni à se défendre. On peut alors s'approcher d'eux et les tuer impunément à coups de fusil, à coups de lance.



JEUNES TIGRES DE COCHINCHINE.

Si, par extraordinaire, l'un d'eux parvient à vaincre sa surprise et à s'échapper, il s'enfuit dans les montagnes de toute la vitesse de ses jambes, comme s'il avait un orchestre dans la tête. Il n'ira plus au concert.

Les Annamites font au Tigre une autre chasse qui n'est pas moins pittoresque : ils sèment autour de son repaire de larges feuilles de figuier, arrosées d'un liquide gluant. Le Tigre sort de son gîte royal et s'avance fièrement sur ce tapis trompeur. Une feuille s'attache à sa patte, puis une autre, puis cinq, puis dix. Il s'étonne, il s'irrite, ne comprend rien à cette détestable plaisanterie. De sa gueule, déjà frémissante de colère, il essaye de débarrasser ses pattes de ces guêtres étranges et maudites. Mais bientôt son muffle, son cou, son poitrail se couvrent de feuilles inséparables. Furieux, il se roule dans l'herbe, rugissant, mordant le sol, bondissant, retombant, partagé entre la stupéfaction et la rage ; et plus il veut se débarrasser de ce feuillage qui s'attache à ses flancs, se colle sur son dos, s'entasse sur sa tête, plus il s'empêtre dans cette robe de Nessus qui ne le brûle pas, mais l'entrave, le suffoque, l'étouffe.

Ce n'est plus un Tigre, mais une masse informe, étrange, roulante et bondissante de feuilles qui semblent animées. — On dirait un soldat de Brunehaut.

Enfin, palpitant, exténué, à bout de force et de souffle, il tombe pour ne plus se relever. Ce n'est plus un adversaire, c'est un bloc. Les chasseurs arrivent et assassinent le grand assassin de troupeaux.

Fatigué de servir d'entre-côte au roi des jungles, l'homme fait au Tigre une guerre acharnée. Aussi, le plus beau des fauves devient plus rare de jour en jour et l'on peut prévoir l'époque où son trône, barbouillé de sang, sera mis aux enchères.

Il existe bien des espèces de tigres, toutes imposantes et gracieuses, drapées d'un manteau magni-



TIGRE DE L'INDE

fique, ornement et terreur des contrées où éclatent leurs rugissements. D'un bond que ne saurait faire le Tigre royal, passons de l'Asie en Amérique et arrêtons-nous devant le Jaguar, ce tyran des prairies qui commande aux plaines du Nouveau-Monde comme le Lion en Afrique et le Tigre sur les bords du Gange.

C'est un franc bohémien des steppes, galvaudant sa couronne ensanglantée de forêt en forêt, de montagne en montagne, dans le carnage des belles nuits étoilées, sans gîte ni tanière, sans famille, sans foyer, s'en allant toujours seul, fuyant la société, à la recherche éternelle d'une proie.

C'est un vrai Tigre, le Tigre américain.

Et Humboldt a vu des Jaguars traverser à la nage des fleuves d'une lieue, traînant à leur gueule un Cerf ou un Cheval. Il égorge tout ce qu'il rencontre et l'on assure qu'il attaque le puissant alligator lui-même, qu'il va défier au sein des rivières. C'est toujours un duel à mort : ou le Jaguar étrangle le Caïman ou le Caïman l'entraîne et le noye au fond des eaux. Le prince de Wied a rencontré des Jaguars aussi grands que le Tigre royal. Reugger et d'Azara comparent sa force prodigieuse à celle du Lion.



CHASSE AU TIGRE

Son cri est terrible, et tout tremble dans les forêts quand son formidable *hou-hou* fait retentir les échos à deux lieues à la ronde. C'est bien là la voix d'un maître !

Le Tigre américain a un goût particulier pour le nègre, dont les fortes exhalaisons l'attirent de très loin. Pour lui, le blanc n'est qu'une viande de seconde catégorie. Mais, faute d'un mulâtre ou d'un Indien, le Jaguar se contente d'un Espagnol.

Quand un nègre et un blanc voyagent ensemble, le nègre est toujours le préféré, et, comme une seule victime suffit au Tigre américain, le blanc continue paisiblement sa route en remerciant le Seigneur de l'avoir fait descendre non de Cham, mais de Japhet.

On chasse le Jaguar à la lance, à la fourche, au couteau, à la massue, à la flèche, au lacet. Ces deux dernières chasses sont les plus sûres et les plus curieuses. Dans le premier cas, le puissant animal est empoisonné ; dans le second, il est étranglé.

L'Indien se fabrique une barbacane avec un bambou et de toutes petites flèches avec des épines qu'il trempe dans le terrible poison appelé *curare*.

Poursuivi par une meute de dogues, le Tigre d'Amérique grimpe sur un arbre d'où il nargue ses adversaires hurlants. C'est alors que le chasseur lui envoie ses flèches empoisonnées, qui pénètrent plus profondément que la balle de la meilleure carabine. C'en est fait : le Jaguar se raidit, tremble et tombe, ébauche un rugissement, expire dans une convulsion horrible. Une épine a vaincu le roi des pampas.

Dans le Paraguay, quand le Jaguar a grimpé sur un arbre, on lui lance, avec une adresse merveilleuse, un lacet autour du cou. Il a été vu ; il est pris. Un chasseur attache aussitôt un bout de la corde à l'anneau de sa selle et lance son cheval au galop, traînant en rase campagne le fauve rugissant de colère et de douleur.

Si le Tigre, disloqué, meurtri, sanglant, oppose une dernière résistance, un autre chasseur lui passe un second lacet aux jambes de derrière, et les cavaliers, galopant à toute bride en sens opposé, n'ont bientôt plus qu'un cadavre entre eux. Une corde a suffi pour étrangler le tyran des forêts.

Il n'est pas rare de voir de petits Jaguars apprivoisés dans un village américain. Après avoir empoisonné ou étranglé ses parents, l'Indien l'emporte dans sa cabane, lui passe une corde au cou et l'attache devant la porte, à la branche d'un palmier.

Le petit Jaguar s'apprivoise, il oublie tout; on lui donne de la viande cuite, du lait et des boules pour jouer; il s'amuse avec les chiens, ces ennemis mortels de sa race, et fraternise avec les chats, ces pygmées!

Il est captif, il est vaincu. Mais, un jour, il regarde d'un air étrange ses compagnons de jeux et, d'une patte dédaigneuse, il repousse les boules comme s'il venait de comprendre qu'un jouet ne vaut pas la liberté.



TIGRE MORT.

Il s'étend comme une couleuvre à l'ombre du palmier et semble prêter l'oreille au bruit des forêts lointaines son œil brille, sa queue frissonne, son flanc bat : n'entend-il pas le terrible *hou-hou* du grand carnassier des pampas, du formidable Tigre américain?

D'un coup d'épaule, il brise sa chaîne; d'un bond, il gagne la forêt. Il est libre, et, comme s'il voulait venger les siens, là où sa mère fut tuée, il tue!

La jungle l'emporte sur la niche, la liberté sur la chaîne : le prisonnier, l'orphelin, l'enfant se fait homme, se fait Tigre. Tout tombe sous sa griffe ou meurt sous sa dent. C'est une vaste hécatombe de fauves, de reptiles et d'oiseaux.

Le petit joueur de boules n'appartient plus qu'aux forêts. Né dans l'esclavage, on peut se faire à la chaîne et oublier la liberté. Mais si, secouant le joug, on retourne une bonne fois à la liberté, on finit par l'aimer tant qu'on ne peut plus s'en séparer.

D'un bond nouveau retombons du Paraguay au Bengale et revenons au Tigre d'Asie.

Je vous le présente non plus en manteau royal, mais en robe de chambre.

Les amours du Tigre ne durent que deux ou trois semaines. Mais quelles amours!

Ce sont des combats épouvantables et de monstrueuses caresses mêlées de cris terrifiants comme en peuvent faire entendre des Chats de neuf pieds!

Le Tigre est un papa gâteau plein de bonhomie et de tendresse pour ses gracieux bébés.

Pour jouer avec sa joyeuse famille, il néglige les troupeaux du voisinage et oublie l'*humanité*.

C'est plaisir de voir ce grand buveur de sang ronronner comme un chat en léchant ses petits, faire le gros dos, étaler ses crocs indulgents dans un bâillement bourgeois, se rouler dans l'herbe avec ses enfants,

leur donner de petites tapes sur la joue avec sa large main gantée de velours, enlacer sa petite famille avec sa longue queue chargée de bracelets, comme on passe le bras autour du cou d'un ami.

Et, si quelque fauve des steppes vient à passer, s'arrête surpris, au lieu de bondir et de le dévorer, le papa Tigre, le regardant d'un œil calme, semble lui dire : « Pardon, ne seriez-vous pas aussi père de famille ? »

Mais c'est surtout la mère qui est chargée de l'éducation des enfants. C'est elle qui leur apprend la chasse, la pêche et la guerre.

Tapie sur les bords d'un marais, elle prend le reptile au passage et l'oiseau au vol.

— Voilà, mes enfants, comment on chasse.

Blottie, comme une grande chatte, le long des torrents et des rivières, elle étend doucement la patte et fait sauter sur la rive le poisson qui sera le plat du jour.

— Voilà comment on pêche, mes enfants.

Cachée dans les hautes herbes, tandis que ses petits font le guet, elle bondit sur le cheval sauvage et l'égorge. Ne faut-il pas que tout le monde vive ?

— Voilà comment on tue, mes fils.

Mise en face du chasseur, elle a brisé trois lances et broyé une massue ; une balle l'a frappée au cœur ; elle tombe enfin, se traîne, se débat, se meurt ; et son dernier rugissement, mêlé de fureur et d'amour, semble dire aux siens :

— Voilà comment un Tigre doit mourir !

Si, au contraire, un chasseur lui a ravi ses petits et les emporte au galop de son cheval, elle les suit durant trois lieues en bondissant à travers les torrents et les buissons ; puis, elle tombe épuisée de fatigue et de rage, et dans un cri désespéré, rugissement suprême de tristesse et d'amour, elle a l'air de dire :

— Voyez, mes enfants, comme je vous aimais !

Alors, étendue sur l'herbe, qu'elle mord avec frénésie, elle semble morte au monde des forêts.

Qu'un beau Tigre s'avance en faisant miroiter les ors de son manteau royal, elle ne le voit pas ; qu'il fasse entendre un rugissement adouci et provocateur, elle ne l'entend pas.

Ce n'est pas un époux qu'elle cherche, ce sont ses enfants qu'elle demande ; ce sont ses petits qu'elle appelle, qu'elle pleure, et *elle ne veut pas être consolée*.

FULBERT DUMONTEIL.



TIGRE DE COCHINCHINE



RENNES AU PATURAGE (LAPONIE).

LE RENNE



Si Buffon a été le plus éloquent des naturalistes, il est loin d'en avoir été le plus juste.

Quand il a affirmé que le Cheval est la plus belle conquête de l'homme sur les animaux, il ne parlait sans doute que des pays tempérés qu'il connaissait, mais l'Éléphant, en Asie, le Chameau, en Afrique, le Renne chez les populations du Nord, ne sont pas pourtant des conquêtes qu'il faille dédaigner.

Les services réunis que rendent chez nous le Cheval, l'Ane, le Mulet, le Bœuf, la Vache, la Chèvre et la Brebis, le Renne les rend aux malheureuses populations qui vivent en Laponie et dans tout le nord de la Sibérie. Ajoutons que partout où il vit à l'état sauvage, il constitue un gibier précieux et un aliment de haut goût.

Tous les hardis navigateurs qui ont affronté les froids intenses des régions polaires, tous les vaillants explorateurs qui n'ont pas craint de s'engager dans ces contrées déshéritées, incultes, presque partout désertes, où le froid règne en maître pendant les trois quarts de l'année, où les nuits d'hiver durent trois mois, sans qu'un rayon de soleil vienne se montrer à l'horizon, ont rapporté un souvenir attendri de ce bel animal, qui semble avoir enfermé dans son regard si doux une partie de la tristesse des paysages au milieu desquels il est appelé à vivre.

Le Renne est fait pour les régions polaires : le froid est son élément et quand un caprice humain le fait changer de climat, il s'étiole et meurt sans pouvoir jamais se reproduire.

Les Lapons, les Samoyèdes et les Tschoutsches qui vivent au nord de la Sibérie, ont utilisé les Rennes, s'en sont fait des amis, et ont trouvé en eux les plus utiles des auxiliaires. Par une anomalie inexplicable, les Esquimaux, qui semblent être de la même race et qui habitent les mêmes régions glacées dans le Groënland ou dans le nord du nouveau continent, n'ont jamais vu en eux qu'une proie désirable et les poursuivent ardemment sans songer à les domestiquer. C'est ainsi que dans les contrées tropicales on voit l'Éléphant soumis à l'homme, en Cochinchine, à Siam, à Ceylan, dans les Indes, tandis qu'il ne vit qu'à l'état sauvage dans tout le vaste continent africain.

Qu'il se trouve à l'état domestique, ou qu'il paisse à l'état sauvage dans les arides steppes qui s'étendent au delà du cercle polaire, le Renne constitue pour les populations déshéritées de ces régions maudites la plus précieuse des captures. Tout chez lui est utilement employé : ses bois superbes que terminent de larges



RENNE DE LAPONIE (JARDIN D'ACCLIMATATION)

empaumures, ses durs sabots, sa chaude fourrure doublée d'un épais duvet, sa peau, ses nerfs, ses os, sa chair qui constitue un aliment substantiel.

Mais c'est surtout à l'état domestique et comme animal de trait qu'il rend les plus éminents services. Le Renne apprivoisé est attelé à ces naïfs traîneaux que les Lapons appellent des *pulka*. Rien de plus pittoresque et de plus primitif que ces véhicules sur lesquels le maître s'aventure à d'énormes distances sur les glaces de l'Océan ou dans les plaines couvertes de neige durcie.

Qu'on se figure une sorte de léger canot d'environ deux mètres de long, qu'on recouvre parfois de peaux de Renne ou d'Ours blanc, afin de garantir le voyageur contre les rigueurs des hivers polaires. La quille de ce singulier équipage est posée sur deux billes de bois poli, façonnées en forme de patins. C'est là que s'assied le maître du véhicule quand son Renne a été attelé et c'est ainsi qu'il franchira en une journée des espaces que ne pourrait parcourir le meilleur cheval.

L'attelage n'est pas plus compliqué que le traîneau. Un seul Renne le compose : une mince bande de cuir lui sert de collier et lui prend les épaules ; une courroie attachée à un petit plastron posé sur la poitrine passe entre les jambes de l'animal et se relie à un anneau fixé à l'avant du traîneau. Quant aux guides, elles sont remplacées par une lanière de peau de phoque nouée à l'andouiller de gauche du bois de la bête. C'est avec cela et à l'aide de la voix que le voyageur guidera son Renne, hâtera ou ralentira sa course.

Voilà le Lapon parti : il sera peut-être plusieurs jours en route et il emporte avec lui sa maigre pitance.

Le Renne dévore l'espace, le traîneau glisse silencieux sur la surface polie de la plaine glacée; on n'entend que le bruit cadencé des sabots qui frappent le sol et s'entrechoquent.

Tout à coup on s'arrête, l'homme saute à terre, il renverse son léger pulka dont les patins dépolis commencent à glisser moins aisément; il verse dessus de l'eau qu'il a eu soin de conserver de façon à prévenir sa congélation; quelques minutes d'exposition en plein air suffisent pour la durcir et l'équipage repart au galop et glisse de plus belle sur ses patins restaurés.

Plus loin, nouvel incident. Le Renne a pris un caprice, il refuse d'avancer, cesse d'être docile, se retourne contre son conducteur et le menace de ses andouillers. L'homme n'a pas perdu de temps; il saute à terre et son traîneau va lui servir de bouclier contre l'aggression de son coursier révolté jusqu'à ce qu'enfin le Renne se soumette et reprenne de bonne volonté sa course rapide.



RENNES SUR LA NEIGE

Ailleurs un obstacle renverse le frêle véhicule que son conducteur relève sans se préoccuper davantage de ce mince incident.

Les Lapons, les Samoyèdes et les Tschoutsches que M. Nordenskiöld, le glorieux voyageur suédois, est allé récemment étudier chez eux, au nord du continent asiatique, ont à peu près la même existence.

Pauvres et déshérités, ils vivent de leur pêche et des produits de leurs troupeaux de Rennes.

Le lait des femelles les aide à élever les enfants nouveaux-nés. C'est un mets substantiel et agréable. Pendant la belle saison on en prépare même des conserves pour l'hiver où il sera moins abondant et où l'inaction forcée de la longue nuit polaire en rendra l'usage plus précieux. Ces provisions de lait prennent le nom de lait glacé et rien de plus simple que leur préparation. Une jatte de lait est posée en plein air hors des tentes; elle gèle; ainsi durci, le lait se conservera indéfiniment tant qu'il ne sera pas soumis au dégel. Il deviendra même un article de commerce que le Lapon ira échanger sur les marchés lointains.

Ce lait d'ailleurs peut se transformer en bons fromages; on en tire un beurre excellent; grâce à lui les aliments rudimentaires deviendront presque mangeables.

C'est une véritable gourmandise pour ces hommes qui vivent presque uniquement de poisson et boivent à longs traits l'huile de phoque, comme nos paysans boivent le vin, le cidre et la bière.

Là, comme partout où l'homme a réussi à domestiquer les animaux, le Renne viendra lui donner un supplément de ressources culinaires. De temps en temps le maître d'un troupeau ira choisir une victime, et, armé de son couteau, il en plantera la lame en pleine jugulaire.

Le sang s'échappe à flots et tombe en fumant dans le récipient où on le recueille précieusement; le pauvre animal, stupéfait et terrifié, reste immobile, voit sa vie s'échapper avec la liqueur de ses veines; bientôt il tremble sur ses jambes, s'affaisse et tombe pour ne plus se relever.

Le rouge liquide est versé dans des outres de peau de phoque et devient pour l'hivernage une précieuse réserve, qu'on mangera les jours de fête.

Nous avons dit que tout dans l'animal mort était utilisé par son maître. La corne de son bois et celle de ses durs sabots sont converties en manches de couteaux et d'outils divers: ses os font des aiguilles, des pointes de flèches et se transforment en harpons pour transpercer le Phoque et même la Baleine ; les nerfs et les intestins servent de cordages pour rattacher entre elles les pièces qui forment les traîneaux et les embarcations; ils servent aussi de fil pour coudre les vêtements et pour relier les unes aux autres les peaux de Rennes dont on fait les tentes, ou les peaux de Phoque qui servent d'enveloppe aux légers kayaks. Les excréments eux-mêmes chez les Lapons sont séchés et servent à fabriquer des mottes dont on se chauffera pendant la rude saison.



RENNE DE CHARGE (JARDIN D'ACCLIMATATION).

Ici trouve naturellement sa place une anecdote rapportée par le célèbre professeur Nordenskiöld à son retour du glorieux voyage pendant lequel il a découvert le passage du Nord-Est qui met en communication directe, par la mer Arctique, l'Océan Atlantique et le Pacifique.

Les Tschoutsches, qui habitent les rives de l'Océan glacial au nord de la Sibérie, ne se piquent ni de délicatesse ni d'une extrême propreté. Leurs tentes, fabriquées de peaux de Rennes et formées de deux enceintes concentriques, abritent la famille dans la partie intérieure que chauffent une ou deux lampes puantes garnies d'huile de phoque; dans la partie extérieure vivent les chiens, parfois même les Rennes, quand ils sont en assez petit nombre pour y retrouver leur place: là aussi, la maîtresse de la maison se livre aux soins du ménage, prépare la cuisine et fabrique les conserves, viande de Renne fumée, chair de Phoque ou d'Ours blanc, maigres légumes consistant en des branches d'angélique ou en des feuilles hachées d'un arbrisseau du genre saule.

Dans l'enceinte intérieure, comme dans l'autre, règnent une malpropreté sordide et une puanteur insupportable pour un odorat européen.

Un jour, le lieutenant de vaisseau Nordqwist, un des officiers du *Véga*, chargé plus spécialement, pendant les haltes du navire, des études ethnographiques, pénétra dans un village et se présenta à l'entrée d'une de ces tentes. Le visiteur fut reçu avec la plus grande cordialité; on lui offrit tout ce que l'on supposa pouvoir lui être agréable: un verre plein d'huile de poisson, un foie de Phoque saignant, des tranches de viande séchée au feu.

A ce moment les Tschoutsches jouissaient d'une grande abondance de nourriture; on allait entrer dans la saison d'hiver et l'on préparait les provisions qui devaient mettre ces pauvres gens à même de



CHASSE DU RENNE AU LAZZO (LAPONIE)

traverser sans mourir de faim la longue nuit polaire. Dans la tente extérieure, devant un feu de bois, cuisait de la viande de Renne dans une grande marmite en fonte de fer; une jeune femme offrit une tasse de ce bouillon à l'officier qui consentit à y porter les lèvres: hélas, ce breuvage sans sel était d'une écœurante fadeur, M. Nordqwist ne put l'avaler, malgré le désir qu'il avait de se montrer gracieux avec son hôtesse.

Il fut bientôt frappé par un spectacle qui attira toute son attention. Dans un autre coin de la tente, deux hommes dépeçaient un Renne nouvellement tué et en sortaient les entrailles. Près d'eux, une vieille femme accroupie retirait avec soin des intestins de l'animal les matières vertes assez semblables à



ATTELAGE DE RENNES.

des épinards qu'ils contenaient et en remplissait un sac de peau de veau marin dans le but de les conserver comme légumes pendant l'hiver.

Le lieutenant suédois ne fut qu'à moitié surpris de cette dégoûtante pratique; il savait en effet depuis longtemps que les Esquimaux du Groënland considèrent aussi les matières renfermées dans l'estomac du Renne comme une délicatesse gastronomique.

Dans toute la partie des régions polaires où le Renne n'a pas été domestiqué, le Chien le remplace comme animal de trait; les Esquimaux en élèvent de grandes quantités qu'ils nourrissent tant bien que mal avec les débris de leur pêche ou de leur chasse. De nos jours où l'attention publique s'est tant portée vers les voyages de découvertes au pôle nord, l'expérience a démontré que nulle tentative sérieuse d'aborder ce point mystérieux du globe terrestre ne pourrait avoir lieu sans le secours des traîneaux.

Chaque expédition qui se dirige vers ces redoutables parages se munit de petites barques auxquelles on peut à volonté adapter des roues ou des patins pour les transformer en engins de commotion terrestre.

Bien que le Renne soit un animal appartenant exclusivement aux régions glacées qui s'étendent du cercle polaire arctique jusqu'au pôle, ce sublime instinct dont la nature a doué chaque race dans l'intérêt de sa conservation l'a rendu migrateur. A l'approche des hivers exceptionnels qui doivent rendre incassable la couche glacée qui recouvre les neiges, il s'enfuit vers le sud, comme s'il pouvait prévoir que ses sabots deviendront insuffisants pour mettre à découvert sa maigre pitance.

Une autre précaution hygiénique force les Rennes à ne point passer l'été dans les mêmes lieux où ils ont trouvé leur nourriture pendant l'hiver. Durant la rude saison, ils vont volontiers s'abriter dans les vallées où le froid est moins intense, et où ils trouvent sous la neige la mousse qui constitue leur principale nourriture. Sitôt que les rayons du soleil viendront faire fondre l'enveloppe glacée et que le sol se couvrira d'une robe verdoyante, malgré la perspective des gras pâturages et des plantureuses prairies, le

Renne prendra sans hésiter la route des hauts sommets où il aura encore à supporter les rigueurs de la température.

Il sait qu'avec le printemps vont naître des mouches meurtrières.

Ces mouches déposent dans leurs narines leurs œufs d'où naîtront bientôt des larves dont la présence entraînerait la mort du pauvre animal.

Les Lapons connaissent de temps immémorial ces habitudes de leurs troupeaux; comme les Rennes,



HUTTE DE LAPONS ET DE RENNES DOMESTIQUES (JARDIN D'ACCLIMATATION).

ils se résignent à lever le camp à chaque changement de saison; la tente dans laquelle ils ont passé l'hiver au fond des vallées abritées, est transportée avec leur pauvre mobilier sur le dos des animaux migrateurs et ils vont l'installer pendant l'été, sur les montagnes où les neiges sont éternelles.

Le Renne est donc utilisé tantôt comme bête de trait, tantôt comme bête de somme. Son maître, qui sait apprécier les services rendus, l'aime et le protège. Pourquoi faut-il que parfois la faim l'oblige à immoler ce précieux et fidèle compagnon?

A cette cause de destruction, d'autres viennent encore s'ajouter qui prennent naissance dans les superstitions religieuses dont si peu de peuples sont affranchis.

Les Lapons, les Samoyèdes et même quelques Tschoutsches sont nominativement chrétiens.

Les explorateurs ont trouvé au cou de certains d'entre eux des médailles de saints ou des croix affectant la forme adoptée par l'Église grecque.

Mais quel singulier christianisme ils professent! Ils adorent en même temps que Dieu, le soleil et la lune, croient aux sorciers, aux génies bons ou mauvais, ont des idoles et des grisgris et parfois ils offrent à ces divinités de second ordre, des sacrifices sanglants où le Renne sert de victime.

Le 17 mai 1879, le lieutenant Palander, commandant du navire *le Véga*, partit accompagné du docteur Kjellman, avec un traîneau, quatre Européens et un indigène guide, pour aller visiter un campement de Tschoutsches et essayer de leur acheter de la viande de Renne fraîche.

Sur une hauteur située à quelques centaines de mètres de distance, on voyait paître un troupeau composé d'une cinquantaine de ces animaux; le lieutenant Palander et ses compagnons, espérant que les Tschoutsches arriveraient à composition, acceptèrent l'hospitalité qui leur était offerte, ils soupèrent avec leurs hôtes et couchèrent comme eux sur des peaux de Rennes dans la tente intérieure.

Après une nuit passée à peu près sans sommeil, ils se levèrent à l'aurore, et, quand ils sortirent de la tente, tous les Rennes arrivèrent en troupe serrée. En tête, marchait un vieux mâle dont la tête inclinée

sous le poids de son vaste bois, semblait succomber sous les honneurs. Il s'approcha de son maître qui lui-même avait fait quelques pas pour aller à la rencontre du troupeau. L'animal lui témoigna à sa façon son amour et sa reconnaissance en frottant son nez contre ses mains. Les autres Rennes se tenaient en ligne pendant ce temps comme l'équipage d'un navire de guerre qui va se faire passer en revue par son commandant. Le propriétaire se présenta ensuite devant chaque animal, lui permettant de frotter le nez contre ses mains. Lui, de son côté, prenait le Renne par les cornes et l'examinait soigneusement. Cette revue terminée, le troupeau entier fit un demi-tour au signal de son maître et retourna, en rang serré, le vieux Renne en tête, au pâturage de la veille.

Ce spectacle fit sur les explorateurs une excellente impression. Ils constatèrent avec joie que, malgré sa grossièreté et son ignorance, cet homme n'était pas le sauvage cruel et barbare qui abuse de sa force, et montre avec rudesse son pouvoir sur les animaux. C'était le bon maître, bienveillant envers ses bêtes et ayant une parole d'amitié pour chacune.

M. Palander renouvela vainement sa demande d'achat d'un Renne par échange, il fallut se résigner à rentrer à bord les mains vides.

A quelques jours de là le lieutenant Nordqwist fut plus heureux ; il obtint du chef d'un autre village un Renne en échange de deux bouteilles de rhum. Il eut de plus l'occasion de voir comment les Tschoutsches prennent et tuent les animaux. Deux hommes pénètrèrent au milieu du troupeau. Dès qu'ils eurent trouvé le Renne qu'ils voulaient sacrifier, ils lancèrent à une distance de sept à huit mètres une corde à nœud coulant qui enveloppa les cornes de la malheureuse bête. Celle-ci se jeta en vain de tous côtés pour prendre la fuite, entraînant pendant quelques instants l'homme qui tenait la corde. Pendant ce temps, l'autre ne restait pas inactif; il se jeta sur le Renne, le saisit par les andouillers, le renversa et le tua d'un seul coup de couteau derrière le garot.

Telles sont les mœurs de ces populations encore peu connues et qui traînent une existence pénible dans les contrées les plus inhospitalières du globe. Ces hommes condamnés à vivre de leur pêche et de leur chasse périraient bien vite si la nature ne leur avait pas donné ce précieux compagnon. Quel que soit l'état arriéré de leur civilisation, ils sont supérieurs à l'Esquimau et au Groënlandais qui n'ont jusqu'ici vu dans le Renne qu'un gibier précieux qu'ils poursuivent avec ardeur et dont ils utilisent les dépouilles. Espérons et souhaitons que les persistantes investigations que les peuples du Nord, Anglais, Suédois, Américains, poursuivent sans cesse à travers cet inconnu géographique, auront pour premier résultat heureux d'enseigner aux peuples qui habitent le nord du nouveau continent à domestiquer le Renne, et à s'en faire un fidèle et précieux allié, comme ont su le faire les habitants de l'ancien monde.

Jules Gros.





COCHONS AU PATURAGE.

LE COCHON



Méprisé de son vivant, apprécié seulement après sa mort, — à l'inverse de beaucoup de prétendus grands hommes, — le Cochon est un des nombreux exemples de l'ingratitude humaine.

Ce déshérité, ce paria, ce martyr subit stoïquement, depuis des milliers d'années, le sort réservé, dans toute civilisation, aux humbles, aux faibles, aux innocents, aux malheureux.

Son nom même, nom étrange dont l'étymologie a dérouté jusqu'ici l'érudition des philologues, son nom a été longtemps un opprobre. La Fontaine a osé le prononcer dans une de ses fables ; mais le cas est unique. Au siècle dernier, quand florissait la littérature bâtarde de l'école dite descriptive, poètes et prosateurs avaient recours à toutes les ressources de la périphrase pour esquiver ce mot honni. On connaît la définition imagée de Florian : « L'animal au duvet soyeux, qui se nourrit des fruits du chêne. » J'aime mieux, en fait d'euphémismes, l'alexandrin de Mme d'Houdetot :

Ces bons rois fainéants, tout habillés de soie.

Et encore, le dernier hémistiche plagie-t-il textuellement une vieille expression restée populaire dans les campagnes où, lorsqu'il arrive à un paysan de parler, par hasard, de ses Cochons devant un homme de la ville, il ne manque pas de les qualifier « d'habillés de soie, *sous* votre respect, » ajoute-t-il avec conviction, en soulevant son chapeau ou tirant son bonnet.

Quoi qu'il en soit, le substantif qui nous occupe a obtenu à grand'peine son admission définitive dans le vocabulaire des honnêtes gens. Il y a vingt ans au plus on ne l'écrivait guère en toutes lettres, si peu qu'on eût de prétention au langage académique. Jules Janin — un ami et un apologiste du Cochon, pourtant — n'a-t-il pas eu la lâcheté de traduire l'*Epicuri de grege porcum* d'Horace par *agneau* du troupeau d'Épicure?

Les doctrinaires de l'histoire naturelle n'ont pas témoigné plus de bienveillance à l'égard de notre modeste héros; ils l'ont méconnu ou calomnié à plaisir. Buffon surtout, le ci-devant noble M. de Buffon, si prodigue d'enthousiasme et de périodes majestueuses pour l'aristocratie du monde des bêtes, si dédaigneux, souvent si injuste pour les plus utiles et les plus infortunés représentants de la démocratie animale, Buffon, de peur de salir ses fines manchettes en se commettant avec de pareilles espèces, s'est bien gardé d'étudier le Cochon de près; il a jugé suffisant de l'injurier en beau français. « De tous les quadrupèdes, s'écrie-t-il, le Cochon paraît être l'animal le plus brute..... Toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, et même sa progéniture au moment où elle vient de naître... » etc., etc. J'abrège ces outrageantes impertinences.



TRUIE DU YORSHIRE.

Michelet, si mes souvenirs sont exacts, Toussenel, H. Taine, M. de Cherville, Ch. Monselet, Arsène Houssaye, entre autres, se sont chargés de répondre à Buffon et de rendre justice à son intéressante victime déjà vengée par Franklin, et réhabilitée par la Convention nationale qui assigna au Cochon une place d'honneur au milieu des nouveaux saints de son calendrier.

Il a fallu la Révolution de 1789, il a fallu tout l'esprit, toute l'éloquence des auteurs éminents que je viens de citer, pour qu'il fût enfin permis de prendre la défense de ce pauvre calomnié, sans faire crier au réalisme ou au paradoxe.

Et cependant, parmi les animaux domestiques, en est-il un qui ait, je ne dis pas plus, mais autant de droit à notre sympathique commisération?

Le cheval, le bœuf, le mouton, jouissent d'un sort relativement privilégié; l'âne même, cet autre paria, trouve encore des consolations et des joies au cours de sa triste existence; l'espoir, du moins, ne leur est pas interdit; si le présent les accable, ils peuvent augurer mieux de l'avenir. Le Cochon seul ignore ces compensations. Pour lui la destinée est impitoyable; pour lui nul adoucissement, nul reconfort, pas la moindre lueur d'espérance. Voué au sacrifice dès son berceau, créé et mis au monde pour être mangé à la fleur de l'âge, il ne connaît que l'incessante et horrible angoisse du condamné à mort. Attente affreuse d'un dénoûment fatal! La pitié d'un souverain arrache parfois à la guillotine de grands criminels; lui, malgré son innocence, n'échappe jamais au couteau du boucher.

Comprenez-vous que, sous la menace de cette épée de Damoclès, sa carrière soit tristement empoisonnée? Aussi vit-il sombre, mélancolique, renfrogné, toujours obsédé de la cruelle vision. S'il aborde ses camarades de captivité, il semble leur dire : « Frère, il faut mourir! »

Il ne se fait pas d'illusions. Il sait très bien qu'on n'attend que son trépas, qu'on escompte son cadavre; que si on paraît s'intéresser à lui, c'est en prévision du benéfice à tirer de sa dépouille; que si on

le soigne, c'est afin de hâter l'heure où on le livrera à l'assassin. Il sait ce que valent les caresses du campagnard qui lui palpe l'échine pour juger de l'épaisseur de sa graisse; il apprécie la signification des sourires féroces qui l'accueillent à son arrivée à la ferme; il ne prend pas pour de la compassion les regards de convoitise gourmande qu'allume, plus tard, chez la ménagère et les marmots, l'aspect de son opulente rotondité.

Une telle infortune, supportée si noblement, a de quoi toucher les cœurs sensibles. Je ne chercherai point, en ce qui me concerne, à dissimuler mes sentiments de bonne et affectueuse amitié à l'endroit d'une pauvre créature bafouée, vilipendée, traînée dans la boue d'une manière indigne.

Quel est donc l'auteur de cette jolie boutade? « Dire que je suis l'ami du Cochon serait peut-être me vanter, mais je puis avouer, sans fatuité, que je suis avec lui en de fort bons termes. — Comme ces habitants des villes de province que divise l'esprit de caste ou de parti, nous ne nous voyons pas; mais nous nous estimons assez pour nous saluer, lorsque nous nous rencontrons. — Son grognement amical me dit



COCHONS DE LA MAYENNE.

bonjour, et le regard compatissant avec lequel je considère cette bedaine frémissante et trottinante doit lui démontrer qu'il n'a point affaire à un ingrat. »

Voilà ma profession de foi faite, et mieux tournée, à coup sûr, qu'en prose de mon cru.

Examinons un peu, maintenant, quels griefs on allègue contre mon client.

Sa dégradation : mais elle est notre œuvre! Écoutez là-dessus un des maîtres les plus autorisés en la matière, M. de Cherville : « Oui, la dégradation du Cochon est notre œuvre; la vivacité, l'énergie, l'indomptable courage, la finesse de l'ouïe, la délicatesse de l'odorat caractérisent le type primitif ou similaire de sa race, que nous avons encore sous les yeux dans le sanglier. En l'isolant, nous avons détruit l'instinct sociable si fortement accusé dans son espèce. Nous l'avons rendu mou, lâche, paresseux, en le parquant dans une étable la plupart du temps trop étroite, en le laissant croupir sur un fumier infect; en revanche, nous avons soigneusement cultivé et encouragé son vice dominant, la gloutonnerie, de manière à ce qu'elle finît par atrophier ses facultés naturelles. Tout dans son avilissement est de notre fait; de mieux doués n'eussent pas résisté à l'épreuve, et nous avons d'autant moins le droit de lui reprocher la grossièreté de ses habitudes, sa voracité, sa goinfrerie, que nous en tirons un large profit; que, grâce à tout cela, les rebuts, les déchets de la cuisine, du jardin, de la laiterie, les immondices mêmes, se trouvent transformés en une viande saine et succulente. »

C'est ainsi, hélas! que nous sommes. Sous le fallacieux prétexte de civiliser le Cochon, nous l'avons hébété, avili, dégradé; nous exploitons à outrance ses défauts, et, au lieu de reconnaître franchement nos

torts, nous faisons peser sur lui tout l'odieux de notre propre responsabilité, nous ne trouvons pas d'expressions assez énergiques pour flétrir son objection. Humanité, voilà bien de tes injustices!

N'a-t-on pas, d'ailleurs, fort exagéré cette dégradation? Je concède que notre ami ne soit pas inattaquable sur ce point, j'admets encore qu'il prête le flanc à la médisance; mais il ne faut pas pourtant se montrer, de parti pris, si injuste envers lui. Il est susceptible de beaux sentiments; on peut même l'initier aux exigences du bon ton; témoin le Cochon de Grimod de la Reynière, qui, assis sur un fauteuil, occupait très convenablement sa place, les jours de gala, à la table du célèbre gastronome; témoin aussi les Cochons légendaires de Mlle Georges et de Jules Janin.



COCHONS PRIMÉS

Il est, en effet, aussi bien doué, du côté de l'intelligence, que certains autres animaux vantés à l'envi. Qu'on se rappelle les Cochons savants dont les danses et les exercices variés charmaient les loisirs de l'empereur Alexandre-Sévère et la vieillesse maladive du roi Louis XI. Et ce trait merveilleux, cité dans l'*Histoire naturelle* de Pline : des pirates s'étaient emparé d'un troupeau de porcs et l'emmenaient dans leur bateau; ils s'éloignaient de terre, poursuivis par les cris désespérés du berger, quand les prisonniers, dociles à la voix de leur maître, eurent l'esprit de se jeter tous du même côté de l'embarcation pour la faire chavirer et purent ainsi regagner le rivage.

Le thème serait inépuisable, mais la place m'est mesurée. Je mentionnerai brièvement une autre preuve de l'intelligence du Cochon: son amour de la musique. Aucun animal ne lui est comparable sous ce rapport. Chez lui, c'est presque du raffinement. Le chalumeau, le cornet à bouquin, la flûte de Pan, la cornemuse, l'intéressent, mais sans le passionner; il ne se méprend ni sur la vulgarité de leurs sons ni sur l'insuffisance de leurs ressources harmoniques; fin connaisseur, il réserve ses prédilections pour de plus nobles instruments. La clarinette, en particulier, excite son enthousiasme. Jouez-lui le solo de l'ouverture de *Zampa :* vous le verrez hocher la tête en mesure et applaudir aux meilleurs endroits par de petits grognements expressifs. Son type préféré, à ce que nous affirme un docte musicographe, c'est la clarinette en *si bémol*. S'il savait qu'il la doit à Meyerbeer, il pardonnerait certainement à la nation israélite tous les mépris dont elle abreuve son espèce.



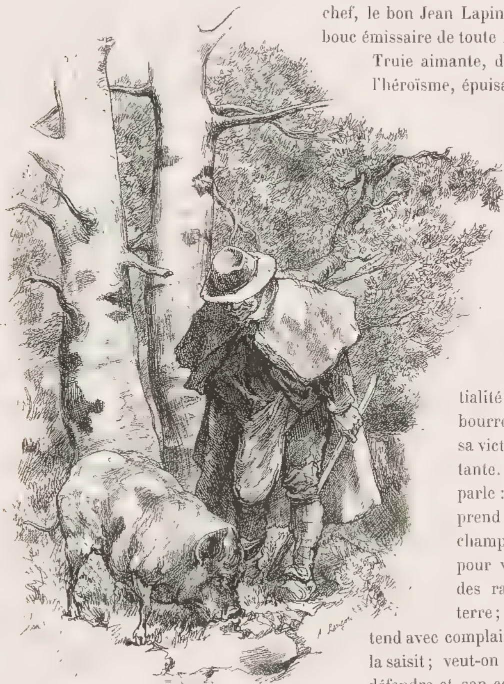
L'APPEL DES CONDAMNÉS.

L'auteur de l'*Esprit des bêtes* nous fournit, dans un ordre de faits bien différent, un dernier argument en faveur de ce dilettante, si bénévolement accusé de dégradation. « De tous les animaux domestiques, écrit Toussenel, le Porc est le seul qui craigne de souiller de son fumier la couche sur laquelle il sommeille. Le cheval et le chien, qui ont de si jolies manières, ne sont pas cependant à la hauteur de cette délicatesse. »



TROUPEAU DE COCHONS EN SERBIE.

Les mauvais instincts du Cochon, les côtés fâcheux de sa nature, que l'homme a si bien pris à tâche de développer pour en tirer parti, ont été, de même, l'objet d'exagérations regrettables. Ses détracteurs prétendent qu'il se plaît à dévorer ses petits et à manger les enfants au berceau. Ce serait là, sans doute, une habitude terriblement vicieuse; mais quelques faits isolés, certains cas exceptionnels ne suffisent pas à mériter au prévenu une réputation d'infanticide par plaisir et d'anthropophage par goût. Le lapin, l'inoffensif lapin, n'est-il pas inculpé, lui aussi, de témoigner parfois à sa progéniture une tendresse trop vorace? Personne, néanmoins, n'a jamais eu l'idée de taquiner, de ce chef, le bon Jean Lapin. Ne faisons donc pas du Cochon le bouc émissaire de toute la gent animale; admirons plutôt cette Truie aimante, dévouée, poussant l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, épuisant ses mamelles à allaiter une douzaine de cochonnets affamés, inventant pour eux des câlineries adorables dans leur gaucherie, adoucissant sa voix en inflexions inquiètes ou attendries pour les rappeler autour d'elle ou leur faire la morale, dirigeant leurs premiers pas, prenant part à leurs jeux, attentive à leurs besoins et à leurs désirs!



CHERCHEUR DE TRUFFES

Je puis invoquer ici un témoignage précieux, d'une impartialité irrécusable, absolument décisif : le bourreau du Cochon payant de plein gré, à sa victime, le tribut d'une justification éclatante. C'est le *Manuel du charcutier* qui parle : « La Truie, quoique mal nourrie, prend un soin particulier de ses petits; aux champs, elle se retourne à chaque instant pour voir s'ils la suivent : elle leur fait part des racines qu'elle trouve en fouillant la terre; sont-ils éloignés un peu, elle les attend avec complaisance; jettent-ils un cri, l'inquiétude la saisit; veut-on en enlever un, elle s'élance pour le défendre et son courage va jusqu'à la fureur. » Le tableau est touchant; en voici un autre qui ne l'est pas moins : « Le premier usage que les Cochonnets font de leur existence est de se traîner à la tête de leur mère souffrante, de la frotter de leur boutoir, comme s'ils voulaient la dédommager par leurs caresses des douleurs qu'ils viennent de lui causer. » Ce *Manuel du charcutier* vous ferait vraiment venir les larmes aux yeux. Avouez, en tout cas, que le plaidoyer est éloquent et l'apologie complète. Grâce à un témoignage aussi convaincant qu'inattendu, il demeure acquis que la Truie est une excellente mère de famille, et que ses nourrissons offrent le type parfait de la piété filiale. Ombre de Buffon, que reste-t-il de tes calomnies?

On adresse encore à notre ami un autre reproche : on raille, en termes amers, sa laideur. Assurément, au point de vue de l'élégance, il ne soutient pas le parallèle avec le chevreuil, l'antilope ou le chamois; mais, que voulez-vous, dans le monde des bêtes comme dans le nôtre, la perfection physique n'est pas échue en partage à chacun. Si la nature ne l'a pas avantagé, ce n'est pas sa faute; qu'on s'en prenne à cette marâtre. Lui, au moins, se contente de son sort, ne jalouse pas les privilégiés et n'a jamais eu le semblant même d'une prétention personnelle à la beauté. Pourrait-on rendre un pareil hommage à tous les laiderons qui déshonorent l'espèce humaine? Au surplus, à le bien examiner, il n'est pas aussi désagréable

à l'œil que les mauvaises langues l'affirment. En ne tenant pas compte de son atroce caricature, le Phacochère, et défalcation faite des martyrs de l'engraissage ou du défaut de soins, le Cochon, pris en des conditions normales, ne manque ni d'originalité pittoresque dans les formes, ni d'une certaine désinvolture dans les mouvements. Il n'est pas beau, mais il est joli. Jeune, il a pour lui la gentillesse; rien de coquet et de gracieux comme ces petits corps blancs et roses, proprets, toujours frétillants, à la frimousse guillerette et fûtée. Plus âgé, il se recommande aux amateurs de plastique par son échine large et souple, son pied fin, sa jambe ronde, son oreille transparente, ses joues trouées de fossettes; trois choses surtout, chez lui, sont véritablement incomparables : la queue en vrille, fantasque, intéressante, spirituelle; l'œil, expressif et d'un feu étrange, à la fois moqueur, insouciant et mélancolique, reflétant toute une psychologie inconnue à nos philosophes; le groin, grand nez goguenard, insolemment superbe en sa monumentale ampleur.

Mais pourquoi m'attarder à une réhabilitation superflue? Charles Jacques, Millet, pour ne citer que ces deux noms, et, avant eux, Paul Potter et Karl Dujardin, n'ont-ils point, par cent chefs-d'œuvre, assuré au Cochon la place que les artistes lui avaient refusée jusqu'alors dans les scènes de la vie champêtre et la représentation des animaux? En littérature, n'a-t-il pas aussi gagné enfin son procès? Si mon assertion vous paraît téméraire, lisez la page exquise que lui a consacrée H. Taine dans son *Voyage aux Pyrénées*. La poésie, elle aussi, a levé la proscription lancée depuis des siècles contre lui. Jusqu'à l'esthétique, qui a fait amende honorable et proclamé les droits de ce grand calomnié.

Je vous accorde, pourtant, que, dans l'intérêt même de mon client, il ne faut pas se montrer trop exigeant sur ce point, et, pour ma part, je serais assez disposé à adopter, comme transaction, l'aphorisme de M. de Cherville : « Si le principe moderne, qui affirme la supériorité de l'utile sur le beau, était pris à la lettre, le compagnon de saint Antoine occuperait un des rangs les plus élevés dans la hiérarchie des animaux. » Je ne demande pas mieux que de rapprocher de cet axiome, le sonnet fameux de Monselet :

LE COCHON

Car tout est bon en toi : chair, graisse, muscle, tripe!
On t'aime galantine, on t'adore boudin,
Ton pied, dont une sainte a consacré le type,
Empruntant son arome au sol périgourdin,

Eût réconcilié Socrate avec Xanthippe.
Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
Forme le déjeuner de l'humble citadin;
Et tu passes avant l'Oie au frère Philippe.

Mérites précieux et de tous reconnus!
Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus!
Philosophe indolent, qui mange et que l'on mange!

Comme, dans notre orgueil, nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange?
Adorable Cochon! Animal Roi! — Cher Ange!

Mais, là aussi, il s'agit de s'entendre et de ne rien outrer. Le moyen, par exemple, de laisser passer sans réclamation une théorie comme celle-ci : « Le Porc est l'emblème de l'avare, et l'avare n'est bon qu'après sa mort. » Voilà de la cruauté gratuite au premier chef. A ce mot, méchamment spirituel, joignez quelques autres paradoxes du même genre, et vous évoquez aussitôt l'image du pauvre défunt devenu lard, jambon, boudin, saucisse, andouille, fromage, saindoux, fricassée, grillade, etc., etc. Que ce spectacle réjouisse l'estomac, soit; que ces multiples transformations, que toutes ces succulentes dépouilles constituent un phénomène unique d'utilité posthume, personne ne songe à le nier; nul, non plus, fût-il membre honoraire de la Société protectrice des animaux, ne s'avisera jamais de protester contre des hécatombes qui intéressent à un si haut degré les plaisirs de la table et surtout les besoins de l'alimentation populaire; mais, de grâce, un peu de pitié pour la victime offerte en permanent holocauste à nos appétits carnassiers! Laissons aux gastronomes endurcis le remords de l'ingratitude envers le Christophe Colomb de la truffe; aux charcutiers, le monopole de l'indifférence devant le supplice épouvantable de son agonie. Rendons un peu justice, de son vivant, à celui qui nous comble de tant de bienfaits après sa mort; sans lui accorder ses grandes et petites entrées au foyer domestique, traitons-le, du moins, en bon et méritant serviteur.

Méditons, à l'occasion, cette profonde vérité de Toussenel : « Le Porc est le don le plus précieux que le navigateur européen puisse faire aux peuples sauvages. *C'est un des éléments les plus puissants de la civilisation et du progrès.* » Et enfin, s'il faut tout dire, faisons un retour sur nous-mêmes ; souvenons-nous de la parole du poëte :

Tout Homme a dans son cœur un Cochon qui sommeille;

sans oublier que cet endormi est, maintes fois, terriblement éveillé.

Je m'arrête, faute de place, et à peine ai-je effleuré mon sujet : je n'ai pas même eu le temps d'esquisser un résumé rapide de l'histoire du Cochon depuis l'arche de Noé, où l'on signale sa présence, jusqu'à l'année dernière, où les « belles petites » ont essayé en vain d'introduire chez nous le *porte-veine* que l'on sait, fort en honneur dans toute l'Allemagne. Un in-octavo ne serait pas de trop pour combler les lacunes de cette monographie et épuiser la matière. Je m'engage à l'entreprendre au premier moment de loisir.



COCHONS PHACOCHÈRES.

BERNARD PROST.





BUFFLES BLANCS DE MOLDAVIE (JARDIN D'ACCLIMATATION).

LE BUFFLE



Je dois au lecteur un aveu pénible mais loyal : je n'ai jamais vu d'autres Buffles que ceux du Jardin des plantes et du Jardin d'acclimatation. J'ajouterai, pour achever ma confession, que l'étude sur place de ces animaux a suffi largement à mon bonheur et ne m'a pas inspiré la moindre velléité d'aller, un jour, faire avec eux plus ample connaissance en Roumanie, en Égypte, en Perse, aux Indes ou au Cap de Bonne-Espérance. Pure question de goût. Ce n'est point ma faute si je n'ai pas l'humeur vagabonde et si je considère comme une calamité un simple déplacement de Paris à Carcassonne ou à Quimper-Corentin.

Je ne me vante ni ne m'excuse de cette horreur des pérégrinations lointaines ; je me borne à constater, non sans une satisfaction secrète, que j'ai, du moins, cela de commun avec d'illustres naturalistes, voire même de fameux auteurs de récits de voyages, qui n'ont, de la vie, quitté leur cabinet. Il n'a jamais manqué, et, à notre époque surtout, il ne manque pas d'explorateurs infatigables, d'audacieux chercheurs d'inconnu, pour aller recueillir, dans les régions les plus inaccessibles de l'ancien et du nouveau monde, toutes les données, tous les renseignements propres à combler les lacunes de la science. Je m'incline respectueusement devant ces modestes et intrépides approvisionneurs de MM. les savants en chambre ; cependant ma déférence et mon admiration ne vont pas jusqu'à suivre leur exemple. Si la fatalité voulait que j'eusse à opter entre les deux destinées, je préférerais, à coup sûr, le rôle sédentaire ; il exige moins d'héroïsme et conduit plus rapidement à l'Institut.

Mais revenons au Buffle.

J'ai lu et noté tout ce qui a été écrit, que je sache, sur ce ruminant ; je me suis passé la fantaisie, bien inoffensive, de compulser, à son sujet, la Bible, les classiques grecs et latins, Aristote, Pline, etc., les « bestiaires » du moyen âge, les encyclopédies d'Albert le Grand, de Vincent de Beauvais, etc., l'intermi-

nable série des voyageurs, des naturalistes et des compilateurs des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, les grands ouvrages de Buffon, Cuvier, Flourens, d'Orbigny, etc., et, enfin, tous les travaux récents de zoologie. Eh bien! je n'ai guère été, après, plus instruit qu'avant, et l'on ne me reprendra certainement pas à une pareille débauche de bouquins. Que de fables, que d'incertitudes, que de contradictions, que de desiderata, non seulement chez les écrivains de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance — ce qui s'explique de reste — mais aussi — et cela m'a enlevé une chère illusion — chez les plus célèbres naturalistes modernes et contemporains. Il m'a fallu une foi robuste pour ne pas douter de la science et désespérer du progrès.



BUFFLES, VARIÉTÉS BLANCHES.

On n'attend pas de moi, d'ailleurs, un de ces longs et doctes mémoires que peut seul se permettre un membre de l'Académie des sciences ou un professeur au Muséum; ma tâche, heureusement, est plus modeste: *les Animaux chez eux* ne sont ni une revue d'érudition ni un traité complet d'histoire naturelle, et, pour ne parler que du Buffle et de ce qui me concerne, les superbes dessins de M. Lançon se passeraient fort bien de toute espèce de texte; ma vile prose n'a pas d'autre but que de servir de repoussoir aux planches. Le lecteur, si lecteur il y a, est prévenu: il n'aura pas à me reprocher sa déception.

Quelques notions historiques vont me servir d'entrée en matière. Qu'on se tranquillise, je ne remonterai pas tout à fait au déluge.

L'antiquité grecque et romaine ne paraît pas avoir connu le Buffle; un savant prélat italien, correspondant de Buffon, monsignor Caëtani, a signalé, il est vrai, un fragment de sculpture représentant la tête de cet animal, découvert, au siècle dernier, dans des fouilles archéologiques faites à Rome; mais on n'en citerait pas, je crois, d'autres spécimens, à supposer encore que celui-ci ne donnât pas lieu à contestation. Quoi qu'il en soit, rien de plus incertain si le *bubalus* de la Bible, le *boubalos* ou le *bonassos* d'Aristote, le *bubalus* de Pline et de Martial, désigne le Buffle ou l'Aurochs, le Bison ou la Vache de Barbarie, le Zèbre ou l'Antilope, etc.: on n'a que l'embarras du choix. L'identification du *bubalus* et du *bugle* des auteurs du moyen âge n'est pas non plus rigoureusement déterminée. L'origine asiatique de ce bovidé prête moins à la controverse: il provient de la zône torride de l'ancien continent, des régions chaudes et marécageuses de l'Inde. Son apparition en Europe date, selon l'opinion admise, de la fin du sixième siècle, époque à laquelle, d'après le chroniqueur Paul Diacre, il fut introduit en Italie; toutefois, il est probable que son acclimatation sur le littoral du Danube est bien antérieure. Plusieurs siècles auparavant, on le trouve déjà en Perse, en Syrie et en Égypte. Aujourd'hui, il existe à l'état sauvage en Asie (principalement aux Indes) et en Afrique (Cafrerie, le Cap, Congo, pays du centre); à l'état domestique, en Asie (Chine Indes, Afghanistan, Perse, Arménie, Syrie, Palestine, bords de la mer Caspienne et de la mer Noire), en Afrique (Égypte) et en Europe (moyen et bas Danube, Turquie, Grèce et Italie); à l'état sauvage et à l'état domestique dans les îles de la Sonde, à Ceylan, Bornéo, Sumatra, Java, Timor, aux Moluques, aux Philippines, aux Mariannes, etc. Constatons enfin qu'au commencement du siècle, Napoléon essaya de le naturaliser dans les Landes, et que le *Buffalo* d'Amérique, malgré la ressemblance des noms, n'est autre que le Bison.

Le Jardin des plantes possède actuellement deux Buffles du Cap, le mâle et la femelle; le Jardin d'acclimatation, une famille complète de Buffles d'Europe, le père, la mère et un tout jeune Buffletin. Il est donc

facile, même avec les goûts les plus sédentaires, d'acquérir *de visu* une idée exacte des deux espèces caractéristiques de cet intéressant animal.

Intéressant, je ne retire pas le mot. Le moyen, en effet, de ne point ressentir malgré soi, un peu de pitié pour ces pauvres captifs, à la morne mélancolie, qui vous adressent, comme un reproche, un long regard résigné, et, parfois, lèvent au ciel des yeux suppliants, où on lit le regret des forêts vierges de l'Afrique ou des immenses steppes du littoral danubien? Ému par ce regard, j'oublie que le Buffle à l'état



BUFFLE D'ITALIE (JARDIN DES PLANTES).

sauvage n'inspire pas du tout le même intérêt ; si je le plains, prisonnier, libre, je ne serais nullement curieux de le rencontrer sur mon chemin.

De mon excursion à ces

frileux jardins
Qui montrent sans dangers aux pâles citadins
Les fils des chauds soleils et des gorges sauvages
Usant leur instinct libre aux barreaux de leurs cages,

je ne me suis pas borné à rapporter une impression, un souvenir : j'ai bel et bien, séance tenante, rédigé d'après nature une description aussi consciencieuse que pittoresque du Buffle du Cap et du Buffle d'Europe. Par malheur, je n'avais pas encore vu les planches destinées à accompagner le texte. Dès que les dessins de M. Lançon m'eurent passé sous les yeux, mon devoir me fut tout tracé : je jetai mes feuillets au panier. Sacrifice douloureux. Mais devant ce terrible crayon, le plus sage pour moi est de confesser humblement l'infériorité de ma littérature; la lutte me serait trop désavantageuse, mon amour-propre aurait trop à souffrir de la comparaison. Il ne me reste que la ressource d'appeler à mon aide un auxiliaire dont personne ne niera l'autorité. Buffon, immortel Buffon, à la rescousse!

« Le Buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf; il obéit plus difficilement, il est plus violent, il a des fantaisies plus brusques et plus fréquentes : toutes ses habitudes sont grossières et brutes; il est, après le cochon, le plus sale des animaux domestiques, par la difficulté qu'il met à se laisser nettoyer et panser. Sa figure est grosse et repoussante, son regard stupidement farouche; il avance ignoblement son cou, et porte mal sa tête, presque toujours penchée vers la terre; sa voix est

un mugissement épouvantable, d'un ton beaucoup plus fort et plus grave que celui d'un taureau; il a les membres maigres et la queue nue, la mine obscure, la physionomie noire, comme le poil et la peau : il diffère principalement du bœuf à l'extérieur par cette couleur de la peau qu'on aperçoit aisément sous le poil, qui n'est que peu fourni. Il a le corps plus gros et plus court que le bœuf, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes, noires et en partie comprimées, un toupet de poil crépu sur le front: il a aussi la peau plus épaisse et plus dure que le Bœuf; sa chair, noire et dure, est non seulement désagréable au goût, mais répugnante à l'odorat. Le lait de la femelle Buffle n'est pas si bon que celui de la Vache; elle en fournit cependant en plus grande quantité », etc., etc.

Comment trouvez-vous le morceau? Entre nous, il n'est pas éminemment remarquable: je dirai même



CONVOI DE BUFFLES EN ROUMANIE.

tout bas, qu'il ne suffirait point à illustrer son auteur; l'exactitude, la précision, la couleur, le brillant de la forme y laissent tant soit peu à désirer. Dût-on m'accuser de fatuité, je regrette mon essai descriptif.

Écoutons une autre sommité de la science.

« Le Buffle a les membres gros et courts, le corps massif, la tête grande, le front bombé, le chanfrein droit et étroit, le mufle très large. Ses cornes, bas placées, sont triangulaires et marquées à intervalles réguliers d'empreintes peu profondes; elles se dirigent d'abord obliquement en dehors et en arrière, puis se relèvent vers la pointe. Elles sont de couleur noire, et cette couleur est aussi celle des sabots, des ergots, des poils et de la peau. Les poils sont rares sur le corps et assez épais sur le front où ils forment une sorte de touffe; les genoux sont aussi d'ordinaire assez velus et le bas des jambes même est quelquefois garni de poils longs et frisés. A la partie inférieure du cou et antérieure de la poitrine, la peau forme un fanon de grandeur variable suivant les races et même suivant les individus. Le port du Buffle est lourd et ses allures sont gauches; en courant, il allonge le cou et tend le museau comme pour flairer; il semble en effet se guider principalement par le sens de l'odorat. Malgré la lenteur de sa marche, il est précieux comme bête de trait, car sa force est très grande, comparativement même à celle du bœuf. »

Tenez-vous à être renseigné par un autre écrivain non moins compétent?

« Le Buffle ordinaire a le corps un peu allongé, arrondi, le cou court et épais, lissé, mais sans fanons; la tête plus courte et plus large que celle du bœuf; le front grand, le museau court, les jambes de moyenne



BUFFLES DES BORDS DU DANUBE.

longueur, fortes, vigoureuses; la queue assez longue; le garrot presque élevé en forme de bosse, le dos incliné; la croupe haute et retombante; la poitrine assez mince, le ventre gros, les flancs rentrés; les yeux petits, à expression sauvage et méchante, les oreilles longues et larges, les cornes.... »

Mais il me semble qu'insister là-dessus serait scabreux : je saute, à regret, la dissertation relative aux cornes.

« Les sabots sont bombés, grands, larges. Les poils sont rares, roides, presque soyeux; ceux des épaules, de la partie antérieure du cou, du front, de la touffe terminale de la queue sont allongés. L'arrière-train, la croupe, la poitrine, le ventre, les cuisses et la plus grande partie des jambes sont presque entièrement nus. L'animal est d'un gris noir foncé ou noir; les flancs sont roux, le fond de la peau est noir; les poils tirent tantôt sur le gris bleu, tantôt sur le brun ou le roux, » etc., etc.



JEUNE BUFFLE (VALACHIE)

Abrégeons. A moins d'épuiser tout le stock scientifique sur la matière, voilà, je pense, assez de citations pour contenter les exigences les plus difficiles. Il est présumable, du reste, que ni vous ni moi ne nous préoccupons outre mesure de savoir si le Buffle a une côte de plus ou de moins que le bœuf, si sa langue est lisse ou rugueuse, s'il a ou non l'haleine fétide, s'il justifie l'observation qu'a faite Aristote à propos des ruminants : *Nullum cornutum animal pedere* ; s'il plonge à dix ou douze pieds de profondeur pour arracher avec ses cornes des plantes aquatiques qu'il mange en continuant à nager; si les trayons de la femelle sont transversaux ou parallèles, s'il est vrai que son lait serve à fabriquer le fromage parmesan, et toutes autres questions de ce genre, fort importantes, je suis le premier à le reconnaître, et longuement traitées dans les ouvrages spéciaux, mais par contre, dénuées de charme et manquant d'intérêt aux yeux de pauvres ignorants de notre sorte. En attendant que MM. les naturalistes aient pu résoudre ces graves problèmes, dormons tranquilles, et surtout, selon le recommandable précepte de maître François Rabelais, « beuvons frais ».



JEUNE BUFFLE (CAFRERIE).

Le lecteur me saura gré de ne pas m'arrêter non plus aux divisions, subdivisions et variétés de l'espèce Buffle, depuis le *bos bubalus vulgaris* et le Buffle de la Cafrerie ou du Cap jusqu'au Buffle Arni, au Buffle Kérabau, au Buffle Bhain, au Buffle brachycère et au Buffle des Célèbes, qui tient le milieu entre le Buffle et l'Antilope. Les zoologues ne sont pas encore parvenus à se mettre parfaitement d'accord à propos de la nomenclature et du classement des divers types connus. Ne soyons pas plus royalistes que les rois de l'Académie des sciences et du Muséum, et bornons-nous à quelques détails inédits sur le Buffle des rives danubiennes. C'est cette variété, comprenant le Buffle commun et le Buffle blanc, que M. Lançon a représentée en majeure partie dans ses admirables dessins. C'est à lui que nous sommes redevable des renseignements qui suivent. Ayant vécu pendant plusieurs mois en Roumanie, en Valachie, etc., il a pu étudier à l'aise ces animaux et les croquer, sous de multiples aspects, avec l'exactitude, la fougue et la vive couleur locale qui lui sont familières.

Dans toute la basse région danubienne, le Buffle vit sur les bords du fleuve, au milieu des pacages et

des steppes, moitié domestique, moitié sauvage, presque en liberté, à la façon des taureaux et des chevaux de la Camargue. Sa rusticité s'y approprie à merveille à la nonchalance orientale de ses maîtres. Lent, lourd, capricieux parfois, mais fort, robuste, dur à la peine et d'une sobriété sans pareille, il est utilement employé aux travaux de culture et de transport. La manière de l'atteler est des plus primitives : en guise de joug, on lui introduit la tête entre deux barres de bois parallèles, reliées verticalement l'une à l'autre et rattachées au timon par de longues chevilles qui complètent ainsi le collier, ou, pour mieux dire, le carcan. Impossible de pousser plus loin la simplicité et l'économie. Mais le Buffle n'a pas l'habitude d'être gâté et se trouve très bien, paraît-il, de ce rude harnais.

Il n'est ferré que des pieds de devant. Excellente bête de somme, il charrie les plus lourds fardeaux ; une seule paire enlève facilement une grosse pièce d'artillerie, que huit chevaux ou six bœufs auraient peine à traîner. Aussi un attelage de Buffles est-il considéré comme une richesse et entouré de tous les soins dont sont capables ses indolents et flegmatiques propriétaires.



BUFFLE DU CAMBODGE

Son pelage peu fourni et laissant presque la peau à nu lui fait redouter surtout les ardeurs du soleil. L'eau semble être son élément. En toute saison, sauf au cœur de l'hiver, on l'y voit nageant, s'ébattant par bandes ou, plus souvent encore, enfoncé jusqu'au cou dans les flaques marécageuses où il barbote, broute et s'endort tranquillement, la tête seule hors de l'eau. Quand on l'attelle, pendant les chaleurs, on le couvre d'une épaisse couche de boue qu'on tâche de renouveler ou d'arroser dès que l'argile est devenue sèche. Arrivé au relai, il va se jeter dans la vase avant même d'apaiser sa soif à l'auge du puits.

Au pâturage, il vit en bonne intelligence avec les Bœufs, les Ânes et les Chevaux. Pour ami, il a l'oiseau des Buffles, le *textor erythrorhyncos* — traduction littérale : le tisserand à bec rouge — qui, perché sur son dos, le débarrasse de la vermine ; pour ennemi, une espèce de mouche venimeuse, au nom aussi imagé, probablement, qui, les soirs d'été, s'attaque à la plupart des animaux domestiques, les affole par ses piqûres au mufle et cause quelquefois leur mort. Afin de préserver leurs troupeaux, les gens du pays allument de distance en distance, dans le pacage et la steppe, de grands feux de fumier qui durent toute la nuit. Les bêtes sont accoutumées à recourir elles-mêmes au remède : aussitôt qu'un Buffle ou un Cheval se sent piqué, il se dirige à toute vitesse, aiguillonné par la douleur, vers le feu le plus rapproché, expose à cette fumée âcre la partie du naseau où s'est attaché l'insecte et lui fait ainsi lâcher prise, en prévenant par une sorte de cautérisation l'effet du virus. On se figure le tableau. Le charme des claires nuits d'Orient, l'ampleur confuse de l'horizon, les oppositions d'ombres et de lumières, les silhouettes désordonnées des

animaux réfugiés autour de la fournaise, la tête dans le feu, râlant, bondissant, en furie, tout donne à cette scène nocturne un caractère saisissant, vraiment fantastique ; on peut en croire sur parole M. Lançon : il s'y connaît.

Un autre spectacle curieux, dans un genre différent, est celui d'une troupe de Buffles quand elle traverse à la nage les bras du Danube, les plus vieux portant, assis sur leur front et les mains appuyées aux cornes, deux ou trois marmots qui trouvent ce véhicule très commode pour passer l'eau sans mouiller leurs guenilles. Quel joli pendant réaliste à la légende d'Arion, sans la lyre, et à la fable du Singe et du Dauphin, sans la mésaventure finale !

Malgré leur air rébarbatif, les Buffles danubiens ne sont guère farouches. De petits bambins à moitié nus, et munis d'une simple gaule, vont les chercher au pâturage ou dans les mares, les arrachent au repos, les rassemblent et les conduisent à la ferme ou au travail, avec autant d'aisance et de sécurité que s'il s'agissait des plus inoffensifs quadrupèdes.

Les indigènes vantent généralement son instinct, sa mémoire, sa finesse d'ouïe et d'odorat. Il dépasse en longévité le Bœuf, le Cheval, et atteint, dit-on, jusqu'à quarante ans. Sa chair a bien un fumet un peu prononcé, mais au demeurant, à ce que m'assure M. Lançon, elle n'est point désagréable ; sèche, on la conserve longtemps : elle se mange crue, découpée en longues lanières qui rappellent vaguement le saucisson d'Arles. On estime sa graisse à l'égal de celle du Cochon ; le lait de la femelle, toujours d'après mon auteur, est très savoureux et s'emploie surtout à la confection d'une espèce de petit fromage fort apprécié là-bas des connaisseurs.

Nous sommes loin, avec l'utile serviteur domestique des populations roumaines et valaques, du ruminant dangereux, sournois, traître et rageur qui se rencontre, à l'état sauvage, dans d'autres climats ; plus à craindre, en Afrique, que le Lion, l'Éléphant ou le Rhinocéros ; redouté aussi aux Indes, où il est l'adversaire souvent victorieux du Tigre, dans les combats de bêtes féroces qui mettent en présence ces deux ennemis.

Pour être absolument complet, j'aurais encore à parler des divers usages de la peau et des cornes de Buffle ; mais la fabrication des peignes et la buffleterie ne sont pas mon affaire. Il suffit de signaler que, par une amère dérision du sort, les dépouilles de ce superbe animal servent également à la coquetterie féminine et au majestueux uniforme du gendarme.

Henri Dalivoy.

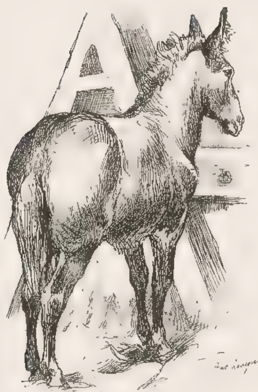


TROUPEAU DE BUFFLES TRAVERSANT LE DANUBE



ANESSE ET ANON (RACE COMMUNE).

L'ANE



ne, je te salue, éternel porteur de bât, Ane utile, Ane patient, Ane toujours raillé, Ane à l'échine meurtrie, Ane aux longues oreilles, Ane, je te salue...

L'Ane, vous dira Buffon, est de la famille du Cheval. Sans doute, mais c'est un cadet; semblable à ces déshérités dont les parents occupent de brillantes positions, il est voué d'avance à la vie humiliée et douloureuse, condamné au labeur sans trêve, destiné aux coups. Dans l'ordre équestre, l'Ane d'ailleurs n'entre guère que par surprise, comme certains plébéiens n'entrent dans la maison de quelque grand seigneur que par la porte bâtarde.

Le Cheval, lui, est un animal héroïque; il fait figure dans l'histoire, il a sa place dans l'art, il orne les bas-reliefs monumentaux, il est attelé au quadrige des triomphateurs; il s'élance du ciseau de Phidias pour courir sur le fronton du Parthénon. Il est, selon Lamartine, le *piédestal des rois;* il est *le coursier fougueux que César éperonne*, de Victor Hugo, et pour lui le Richard III de Shakespeare offre un royaume un soir de défaite. Acteur dans les ardents combats, il participe de l'enthousiasme que l'Humanité éprouve pour ceux qui

tuent. A Epsom ou à Longchamp, il tient cent mille hommes haletants au bout de son sabot. Il a des noms : il se nomme *Incitatus* et on le proclame consul, et devant lui marchent les faisceaux des Scipion et des Métellus; il s'appelle *Bucéphale* ou *Veillantif*, et il porte Alexandre ou Roland; il est inscrit au *Stud-book* sous le nom de *Gladiateur* ou de *Monarque*, et il gagne des millions à son maître avec ses jambes; il est chanté sous le nom de Pégase et il emporte les poètes à l'hôpital sur ses ailes. Il a une généalogie comme un gentilhomme et des journaux comme le peuple souverain.



ANE D'ALGÉRIE.

L'Ane ne sait ce que c'est qu'une généalogie, le sang d'âne court les prés comme le sang de peuple court les rues et les ruisseaux. Fécond comme les pauvres, l'Ane enfante au hasard des milliers d'ânons qui travailleront comme lui et, comme lui, souffriront les mauvais traitements. En fait de nom, il n'a qu'un sobriquet, il est Aliboron. Pour lui, le livre d'or de Clio ne s'ouvre pas, et s'il va à la bataille, pour laquelle les fabulistes lui reprochent unanimement de n'avoir qu'un goût modéré, c'est pour s'exposer aux coups sans pouvoir acquérir de gloire. A travers les ornières qu'ont faites les canons, il traîne la cantine qui versera une goutte de cordial à quelque agonisant; il est dans les ambulances...

Être utile, voilà quel est le rôle de l'Ane ici-bas. Sous la pluie et sous le soleil, il transporte au marché les légumes et les fruits, il va chaque jour au moulin, pliant sous le poids de sacs de farine, il sert aux femmes et aux enfants, et si parfois il rechigne un peu devant quelque fardeau trop lourd, il se résigne vite et, soutenu par cette philosophie qui le caractérise, il se remet bien vite en route.

Prolifique comme le prolétaire, accommodant d'humeur et facile à vivre comme lui, l'Ane n'est-il point l'image du vilain toujours peinant, toujours écrasé sous l'impôt, toujours produisant plus qu'il ne consomme et toujours conspué par ceux qui consomment plus qu'ils ne produisent?

Par un illogisme qui s'explique par le désir d'être dispensé même de la reconnaissance, on s'est efforcé, en effet, de rendre ridicule ce paria. Ce n'est point seulement une victime qu'on exploite, c'est une cible à toute plaisanterie. Les privilégiés qui reprochent à l'homme du peuple son ignorance au lieu de s'occuper de la faire cesser, ont personnifié l'ignare dans un animal qui sait ce que très peu de docteurs savent : supporter patiemment la souffrance...

Par un symbolisme plus profond qu'on ne croit, l'Ane n'apparaît dans la vie publique qu'en des manifestations qui semblent compléter encore la ressemblance de sa destinée avec celle du plébéien. Monté par Silène, il est mêlé aux fêtes orgiaques, il est flanqué à droite et à gauche d'outres remplies de ce vin dans lequel l'ouvrier cherche si souvent l'oubli de ses maux. Uni à son grave camarade le Bœuf dans l'étable de Bethléem, il réchauffe de son haleine ce divin nouveau-né qui vient dire au monde : « Heureux les pauvres, car le royaume du ciel leur appartient! »

Le jour de l'entrée triomphale à Jérusalem, c'est lui qui porte le Sauveur. Aux vainqueurs altiers, aux manieurs de glaive farouches, à ceux que la Victoire précède en sonnant dans son clairon et que la Mort accompagne avec des cris d'oiseau de proie, le Cheval qui piaffe et qui hennit. Au doux conquérant, à l'ami des humbles, l'Ane modeste et résigné. L'esclave, bête de somme humaine; l'Ane, esclave de l'ordre

animal, sont réhabilités le même jour. La croix infâme qui sert au supplice de l'un devient un signe sacré pour toute la terre, le dos pelé de l'autre sert de monture à Celui auquel les firmaments obéissent...

L'Église s'en souvient et le moyen âge célèbre ces *fêtes de l'âne* qui finissent par dégénérer en saturnales. Messire Ane pénètre dans le sanctuaire au bruit des *hi-han* joyeux de l'assistance en ce jour où tout est interverti; où les serfs s'habillent en seigneurs, où les frères lais siègent au chœur.

Sous toutes les latitudes le sort de l'Ane est le même. Sans doute on lui témoigne en Orient des égards qu'il ne rencontre pas en Europe et, si un ambassadeur turc a écrit que « Paris était le paradis des femmes et l'enfer des Chevaux », un voyageur paradoxal a pu soutenir « que Constantinople était le paradis des Anes et l'enfer des femmes ».



ANE DE SYRIE

Il n'est point rare de trouver là-bas quelques Anes qui, bien nourris, ménagés, ignorants des brutalités, personnifient, en quelque sorte, l'aristocratie de la race asine. Qui ne connaît les *Anes d'Orient* de Decamps, la meilleure toile peut-être du maître? Près d'une muraille blanche qui s'effrite, un Ane semble attendre le moment de se remettre en marche; un autre, encore couché, a l'air de faire la sieste. Au premier plan un jeune Arabe à la physionomie rêveuse, paraît plus préoccupé de contempler la campagne inondée de soleil, que de tourmenter les animaux dont il a la garde.

Hélas! les peintres sont menteurs comme les poètes, *ut poesis pictura*, et dans ses *Croquis algériens* M. Charles Jourdan nous a décrit un coin de la vie des Anes en Algérie, qui n'a rien de particulièrement gai. De l'autre côté de la Méditerranée tous les matériaux de construction sont transportés par des Anes qui seuls ont le pied assez sûr pour se risquer sur le pavé étroit et glissant. C'est une corporation rigoureusement fermée à tout profane, celle des Mzabites, qui a monopolisé l'exploitation des Anes.

Suivant leurs ressources, ils achètent quatorze, vingt-huit ou quarante-deux bourriquets; plus parfois, mais toujours un multiple de quatorze, car l'escouade réglementaire, capable de transporter un mètre cube de matériaux quelconques : sable, chaux ou pierres, s'élève à ce chiffre. Cette escouade est conduite par quatre hommes qui sont chargés du soin, non seulement d'entretenir leurs Anes, mais de mettre constamment en état le bât et le double coussin qui constituent le harnachement de chaque bête.

Le harnais est des plus primitifs : une corde enroulée autour du cou de l'animal et formant collier. Veut-on mettre la bête en position pour être chargée ou déchargée, c'est par là qu'on la saisit; quand elle résiste à la traction, le conducteur s'en prend sans façon aux oreilles ou à la queue, moyen de persuasion irrésistible.

« C'est un rude métier, écrit M. Charles Jourdan, que de pousser devant soi le troupeau aux longues oreilles, non qu'il soit indiscipliné, grand Dieu! car les pauvres animaux qui le composent sont l'image vivante de la docilité et de la crainte, mais il faut charger les matériaux, les conduire sous un soleil brûlant ou sous des averses diluviennes, dans des endroits escarpés, que les charrettes ne peuvent aborder.

» La bête souffre, mais l'homme non plus ne ménage pas sa peine. Si âpre que soit cependant la besogne, cela n'enlève rien à la gaieté, ni à l'insouciance du conducteur.

» Tantôt à pied dans la poussière, stimulant ses *bourriquots* qui trébuchent sous leur fardeau, tantôt perché sur la croupe de l'un d'eux, et les ramenant à vide, il chante à tue-tête un air monotone qu'il interrompt souvent pour lancer le cri : *Arri!* au bruit duquel détale toute la bande.



ANE NAIN DE JUDÉE (JARDIN D'ACCLIMATATION).

» Le bourriquotier n'a pas l'âme tendre; armé d'un bâton à peine flexible, il frappe à coups redoublés sur les retardataires de la troupe et ne tarde pas à marbrer leurs cuisses maigres de blessures sanguinolentes. C'est toute l'amélioration que la Société protectrice des animaux a pu obtenir après des démarches et des plaintes sans nombre.

» Autrefois les Mzabites ne frappaient jamais; ils piquaient.

» Un bâton plus court, à l'extrémité duquel était enchâssée une pointe de fer, leur servait d'aiguillon, et cet instrument barbare labourait sans cesse la croupe de leurs victimes. L'instrument de torture a changé, mais le traitement est toujours aussi cruel.

» Cependant la physionomie de celui qui l'applique respire tout autre chose que la férocité. Sous sa peau hâlée, presque noire, s'étale un bon sourire et perce un franc regard. Il va gaiement son chemin, la tête enveloppée dans un haillon de cotonnade, le corps enfermé dans un sarrau de toile ou de laine taillé comme un sac, battant de ses jambes nues les flancs de sa grêle monture. »

Qu'il transporte des pierres à Alger ou qu'il porte des enfants et des jeunes filles à travers la forêt de Montmorency, dans ces joyeuses parties qu'a racontées Paul de Kock, l'Ane, on le voit, est partout victime des mêmes procédés; partout il est digne de cette pitié que nous sommes heureux de lui témoigner publiquement ici...

L'Ane est-il donc irréprochable? Quel que soit mon désir de rendre justice à ce grand méconnu, je ne voudrais pas aller jusqu'à soutenir cette thèse. La Fontaine, qui, selon moi, a été dur pour l'Ane, a bien vu cependant quelques traits de son caractère. L'Ane est un loustic, il aime les mauvaises plaisanteries et les tours d'un atticisme douteux : il s'amuse comme un fou à ces grosses malices au risque de les expier sous le bâton.

C'est un sournois. On est en droit de lui reprocher un entêtement bizarre, particulier aux gens qui n'ont pas de volonté. Vous les connaissez, ces obstinations incompréhensibles de lunatiques qui se butent à un rien après avoir tout supporté et qui déploient alors cette force d'inertie contre laquelle tous les arguments, même les plus frappants, viennent se briser. L'Ane est ainsi. Quelle idée traverse sa cervelle à certains moments? Le vase est-il trop plein et déborde-t-il? Est-il à bout et ne peut-il rien accepter après avoir tout subi? Est-il révolté du peu de raison de l'homme qui lui demande plus qu'il ne saurait fournir? On n'en sait rien. L'Anesse de Balaam n'a parlé qu'une fois et encore c'était dans le désert...

L'Ane est malencontreux, je vous l'accorde encore, ce qui tient à son défaut d'usage du monde. Les caresses que, dans son désir de rivaliser avec le petit Chien, il prodigue à son maître avec son pied, en accompagnant d'un chant gracieux cette action hardie, démontrent qu'il n'est point organisé pour la vie



CONVOI D'ANES PORTE-SAC (DANS LE HAUT JURA)

des cours. Il est naïvement vaniteux; il prend pour lui les hommages qu'on rend aux reliques dont il est chargé; tantôt il s'affuble de la peau du Lion pour épouvanter le voisinage; tantôt il se fait honneur d'une victoire à laquelle il n'a contribué que par ses braiments.


ANE BLANC D'ORIENT

Malgré tout, l'Ane sort sympathique de cette *Comédie animale* que La Fontaine nous a donnée avant que Balzac ne nous donnât la *Comédie humaine*. Il n'a point, comme tant d'autres, de gros méfaits sur la conscience, et la spontanéité de ses aveux dans les *Animaux malades de la peste* témoigne d'une âme de bête au fond candide et honnête. Qu'il est nature ce cri de *Haro sur le baudet!* qui retentit contre le faible et l'innocent! C'est cette iniquité précisément qui recommande maître Aliboron à la compassion de tous les cœurs généreux.

Sévèrement traité par les fabulistes, l'Ane n'a pas eu plus de chance avec les faiseurs d'histoire naturelle.

Buffon, chose curieuse, est le plus courtois de tous avec ce manant. Il semble, à lire le chapitre que le naturaliste à manchettes consacre à Aliboron, voir l'écrivain grand seigneur se promener aux environs de son château, s'arrêter en apercevant quelque Ane de meunier, et lui dire : « Approche ici, petit, que je te décrive. »

« L'Ane, dit-il, est aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le Cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, peut-être avec courage, les châtiments et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables que le Cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent. Il est fort délicat sur l'eau; il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il ne se vautre pas, comme le Cheval, dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds et se détourne pour éviter la boue...

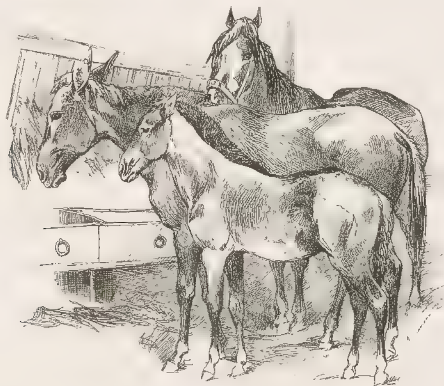

ANE DE BULGARIE (GARDE CHAMPÊTRE AU VILLAGE DES NOYERS).

» Il est susceptible d'éducation et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle. Dans la première jeunesse, il est gai et même assez joli : il a de la légèreté et de la gentillesse; mais il la perd bientôt soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et têtu; il n'est ardent que pour le plaisir, ou plutôt il en est furieux, au point que rien ne peut le retenir et que l'on en a vu s'excéder et mourir quelques heures après. Comme il aime avec une espèce de fureur, il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre. Il s'attache aussi à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité; il le sent de loin et le distingue de tous les autres hommes. Il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés. »

Toussenel, qui a trouvé souvent de si fines et de si ingénieuses analogies entre l'homme et l'animal, qui a découvert dans sa *Zoologie passionnelle* de si mystérieuses affinités entre l'être humain et la créature inférieure, n'a pas été indulgent pour l'Ane. Pour lui l'Ane est la personnification de l'Auvergnat, rude au travail, mais grossier et étranger à tout sentiment du Beau. Il reproche au pauvre Aliboron d'être un rural, conservateur égoïste, routinier, cupide et sec, borné d'apparence et malin en dessous.

« Ne nous y trompons pas, écrit l'auteur de l'*Esprit des bêtes*, l'Ane, comme l'Auvergnat, est plus rusé et plus ignorant que sot, et l'histoire a recueilli de lui une foule de mots mémorables, notamment celui-ci : *Notre ennemi, c'est notre maître*. Ce qui prouve que la maligne bête s'exprime aussi en très bon français quand elle veut. La sottise pivotale que je reproche à l'Ane est de ne pas conformer son vote à cette opinion, et de donner toujours sa voix à celui qui le malmène le plus brutalement.

» Cette contradiction bizarre entre ses bons mots et ses votes démontre que l'Ane ne fait d'opposition que par tempérament, et que cette opposition, chez lui, s'en tient volontiers à l'épigramme et à la *rétivité*. Je ne compte pas plus sur l'Ane que je n'avais compté sur l'opposition dynastique pour le succès de la révolution dernière. L'Ane, qui fait une guerre d'extermination au chardon, emblème de la presse bonne et mauvaise, a trop de points de contact avec les petits hommes d'État qui inventent les législations de



PRODUIT D'UNE MULE ET D'UN CHEVAL ARABE (ACCLIMATATION).

septembre pour que j'aie foi en ses reliques. Défions-nous, défions-nous des gens qui sont toujours prêts à se rouler par terre et qui attendent que nous soyons endormis pour nous jeter à bas. »

S'il me fallait chercher l'analyse la plus complète et l'explication la plus profonde de la nature de l'Ane, je la demanderais à Apulée.

Ces mythes grecs, si clairs dans la radieuse jeunesse de l'Hellade, tombèrent un peu dans la subtilité au moment de la décadence. Malgré tout, même dans le latin alambiqué de l'Africain Apulée, ils gardent encore je ne sais quel charme pénétrant.

N'est-elle point saisissante cette allégorie d'un homme jeune et beau métamorphosé en Ane et condamné à ne reprendre sa première forme que lorsqu'il aura mangé des roses? C'est l'éternelle histoire de l'indigent auquel on ordonne pour se guérir du Haut-Brion et du jus de poulet. C'est le cercle vicieux en un mot ; il faut justement à l'Ane ces roses que nul n'aura la pensée de lui offrir.

J'aperçois là, pour ma part, formulée en termes très suffisamment précis, une nouvelle preuve de la similitude que j'indiquais en commençant entre le travailleur et l'Ane. Pour se relever de la position humiliée qui est la sienne, il faut à l'homme comme à la bête des roses, c'est-à-dire les parfums, la grâce, la science, l'art, l'idéal, tout ce qui brille, tout ce qui sent bon, tout ce qui poétise et enchante l'existence. Or, précisément, c'est ce qui n'est pas à la portée des misérables.

Au milieu d'un sacrifice, l'Ane s'approche du prêtre d'Isis qui porte des roses à la main et il reprend

son enveloppe première. En dépit des détails scabreux auxquels se plaît la fable milésienne qui a servi de thème premier à Apulée, l'auteur ne s'est-il pas proposé un enseignement plus haut? N'a-t-il pas voulu dire à tous que c'est au prêtre qu'appartient la mission d'initier à l'éternelle beauté, de relever et d'affranchir les déshérités de l'univers?

Que disions-nous? Que l'Ane était dédaigné de la littérature. Dans le monde antique finissant, il inspire un livre à Apulée; dans notre monde moderne, déjà bien vieux, et qui, avec ses troubles, ses angoisses, ses fantômes hallucinants, ressemble tant au siècle où vécut l'Africain, Victor Hugo donne à un poème tout entier ce titre : l'*Ane*.

Ne voilà-t-il pas de quoi consoler le pauvre animal de la disgrâce qui vient de le frapper? Jadis, martial du moins après sa mort, il fournissait la peau ronflante à ces tambours sonores sur lesquels on battait la charge; s'il ne courait pas lui-même au-devant d'un trépas sublime, il avait la satisfaction d'y envoyer les autres. Hélas! on a crevé les tambours en même temps qu'on tuait beaucoup d'autres choses. L'Ane n'est plus utile à la musique qu'en fournissant avec ses tibias les montures de ces clarinettes que Toussenel détestait si cordialement et qui sont de plus en plus nécessaires aux aveugles qui se multiplient dans un pays où les borgnes sont rois...

ÉDOUARD DRUMONT.



ANE (RACE ANGLAISE).

TABLE DES MATIÈRES

PARIS — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2



